LES
TROIS GÉNÉRATIONS.

TOME III.

VA1 152 3889.

(3

LES TROIS GÉNÉRATIONS, OU DRUSSILLA, WILHELMINA ET GEORGIA.

PAR CHARLOTTE BOURNON-MALARME,
de l'Académie des Arcades de Rome.

TOME III.

A PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue S. André-des-Arcs, n° 44.

AN XII — 1804.

LES

TROIS GÉNÉRATIONS,

OU

DRUSSILLA, WILHELMINA ET GEORGIA.

CHAPITRE XXXVI.

Les deux femmes laissées dans l'appartement de Georgia, où mylord Yolk les avoit prudemment enfermées, cessèrent leurs invectives dès qu'elles se virent également victimes de l'intempérie de leurs langues. Une réconciliation, apparente du moins, succéda à la plus indécente querelle; elles convinrent mutuellement de leur tort. Milady Petersfield, qui étoit

rarement de sang-froid, rejeta l'imprudence de sa conduite sur son peu de sobriété. — Si, comme vous, je m'étois contentée de déjeuner avec du thé, j'aurois conservé assez de présence d'esprit pour ne pas divulguer notre turpitude. Vous, ma chère, vous n'avez pas la même excuse. — Non pas la même ; mais pouvois-je, sans être révoltée, vous entendre dire que nous sommes presque du même âge, quand, de fait, il y a près de trente ans de différence ? Milady Petersfield se mordit les lèvres. — Au nom de notre intérêt, Christina, ne revenons pas sur ce ridicule sujet ! songeons plutôt au moyen de nous tirer d'ici. — C'est à quoi je réfléchissois. Nous ne pouvons espérer de regagner la confiance de mylord Yolk qui, sans aucun doute, indisposera mistress Primrose contre nous. La surveillance de Georgia nous est donc ôtée? Je prévois, de plus, que tant que cette petite mijau-

rée résistera aux volontés de sa mère, on nous gardera au château par la raison bien simple que nous pourrions divulguer un secret honteux pour les deux parties. — Certes, Christina, nous devons convenir que de toutes les sottises que nous pouvons nous reprocher, celle-ci est la plus prononcée ; car nous perdons non-seulement notre liberté, mais, ce qui est plus déplorable, les cinq cents guinées que nous devions recevoir le jour du mariage. — J'avoue que cela est fâcheux, dit mistress Speckled en se rongeant les ongles ; mais, par les mânes de ma mère, je m'en vengerai. — Et comment, nos moyens ne sont-ils pas entièrement paralysés? — Le hasard peut nous favoriser ; c'est de lui que j'ai le plus à me louer. Cette conversation, bien digne des interlocuteurs, fut interrompue par l'arrivée de mylord Yolk. — Quel silence, dit-il en entrant? Après la tempête, le calme; conve-

nez, mesdames, que vous vous êtes conduites comme des insensées ! — Et, je vous prie, mylord, quelle sera la suite de ce léger orage, que vous qualifiez si pompeusement de tempête ? — Oh ! rien, presque rien. — L'air d'ironie, mylord, dit milady Petersfield, sied mal aux traits de votre visage ; au fait, a-t-on envie de nous forcer à rester dans cette effroyable demeure ? — Et cherche-t-on des prétextes, reprit Christina, pour éluder de remplir un engagement sacré ? — Vous êtes-vous acquittées de l'emploi qu'on vous avoit confié, et les conditions du traité ont-elles eu lieu ? enfin, Georgia est-elle disposée à m'accorder sa main ? — Si sa haine l'emporte sur sa peur, est-ce notre faute ? — Du moins, ce n'est pas la mienne, si, au bout de vingt-quatre heures, vous vous faites exclure de la compagnie d'une honnête femme : mais j'en viens à l'objet de ma visite. Cette chambre étant celle

de ma prétendue, vous ne pouvez l'occuper ; en conséquence, on va vous conduire dans une autre un peu moins commode, mais où cependant vous ne serez pas très-mal. — Si je vous comprends bien, mylord, dit encore Christina, vous avez le projet généreux de nous garder ici prisonnières ? — Si le mot vous heurte, je dirai que l'on desire que vous ne quittiez pas le château avant quelque temps. — L'époque de la fin de notre captivité est-elle fixée? — Pas précisément; mais, en attendant, vous serez traitées avec les égards que vous méritez. — Ce qui veut dire, ce me semble, qu'on voudra bien souffrir que nous ne mourions pas de faim. A cet excès de bonté, je ne puis que reconnoître la douceur angélique de mistress Primrose, et la grande justice de mylord Yolk. Vous allez être bien étonné, mylord, en apprenant que nous nous soumettons au jugement que votre sage comité a porté ;

conduisez-nous dans le lieu qui nous est destiné. Tant de condescendance étonna sa seigneurie; il s'étoit attendu à des injures, même des menaces, et tout se passoit avec la plus grande tranquillité. Le valet de confiance, qui attendoit à la porte, conduisit les dames dans le donjon. Mylord Yolk les accompagna jusqu'au milieu de l'escalier, et là il leur souhaita une continuité d'union, qui seule rendroit leur situation supportable.

La chambre où on les établit avoit toutes les apparences d'une prison. Il est même probable qu'elle avoit déjà servi à cet usage; car les deux petites fenêtres qui l'éclairoient étoient garnies d'un double rang de barreaux de fer. Comme il n'y avoit qu'une pièce, il s'y trouva deux lits assez propres. Les autres meubles, quoiqu'anciens, étoient encore convenables. Dès qu'elles furent entrées, le geolier tira la porte sur lui, et la ferma à double tour. Milady Peters-

field ne put contenir plus long-temps les effets d'une colère d'autant plus violente, qu'elle l'avoit concentrée en la présence du vieux lord. Elle frappa le plancher avec ses pieds; elle se jeta sur quelques porcelaines qui étoient placées là pour leur usage, et les mit en pièces; elle attacha ses mains aux barreaux, et fit de vains efforts pour les ébranler. — Vous êtes folle, ma chère, lui dit mistress Speckled; à quoi bon exténuer vos moyens physiques, quand il est démontré que vous tentez l'impossible? La violence ici seroit non-seulement sans effet, mais nuiroit à l'exécution d'autres entreprises. Là où la force est sans pouvoir, il faut avoir recours à l'adresse. Soyez calme, du moins agissez comme si vous l'étiez. Pour écarter les soupçons, affectons de la tranquillité; persuadons à nos infâmes geoliers que nous sommes sans défiance, et que nous les croyons trop justes pour ne pas mettre un

terme peu éloigné à notre captivité. Jetons de temps en temps, en présence de nos pourvoyeurs, quelques mots qui attestent que la haine et le desir de la vengeance n'habitent pas nos cœurs. Je vous promets d'user d'un moyen presqu'infaillible. Cet espoir appaisa un peu les sens irrités de milady Petersfield.

Après s'être entretenue une demi-heure avec mylord Yolk, mistress Primrose fit rentrer sa fille qu'elle avoit envoyée dans son cabinet avec Diana. — Vous voyez, Georgia, lui dit-elle, que rien au monde ne peut s'opposer à votre union avec mylord; tous les gens qui sont ici sont à sa dévotion: ce lieu, comme vous l'avez cru, n'est point situé en Ecosse, et ne m'appartient pas. Nous sommes chez votre prétendu. Ainsi, connoissant mes principes, vous devez penser que je ne vous aurois pas amenée chez un homme, s'il n'étoit décidé qu'il seroit votre époux. L'espérance

de voir arriver votre père, ne pouvant plus exister, vous concevrez sans doute qu'une plus longue résistance seroit parfaitement inutile; je vous ai prouvé que je ne savois jamais céder: je le ferai encore moins dans cette circonstance. De gré ou de force, vous serez la femme de sa seigneurie. — De force, dit Georgia d'un air effrayé? — Oui, de force; une mère a le droit d'user de tous les moyens. La jeune fille se mit à pleurer. Mylord Yolk voulut essayer de tarir ses larmes par de douces paroles: le son de voix de ce monstre rendit un peu de courage à miss Primrose. — Evitez-vous, mylord, une peine qui ne peut que tourner à votre désavantage. *Le bonheur présenté de votre main m'y feroit renoncer pour la vie.* Le vieux lord, à un signe que lui fit Wilhelmina, sortit pour aller trouver les deux mégères, et les disposer, comme on l'a vu, à quitter l'appartement de

Georgia, où on la conduisit dès qu'il fut libre.

M. O Brien, dont je n'ai encore que très-peu parlé, devant bientôt paroître sur la scène, il ne sera pas déplacé d'en dire ici deux mots. Il étoit Irlandais, né de parens pauvres, mais honnêtes; il ne put rester long-temps dans la maison paternelle. Faux, fourbe, menteur, disposé à faire tous les métiers qui peuvent conduire à la fortune, dès l'âge le plus tendre il avoit le levain des vices les plus odieux. Son père, qui remarqua la perversité de son cœur, le corrigea tant et si souvent, que le jeune homme s'enfuit pour ne revenir jamais. Il avoit alors quinze ans; il en passa vingt-cinq faisant tous les états; mais adroit autant qu'hypocrite, il eut toujours l'art de masquer ses infractions aux loix de l'honneur. Cependant il se fit chasser de dix ou douze maisons. Tour-à-tour il fut laquais, perruquier, comédien de

campagne, valet de ferme, braconnier, instituteur, contrebandier, &c.

Un de ses maîtres, lorsqu'il n'avoit que dix-neuf ans, croyant reconnoître en lui des dispositions à apprendre, lui avoit donné un maître d'écriture et d'arithmétique. Il avoit fait des progrès rapides. Quelque temps après, ce même maître ayant conçu de violens soupçons sur sa fidélité, le renvoya. Le peu qu'il savoit exalta tellement son orgueil, qu'il eut l'audace de se présenter dans une famille pour faire l'éducation d'un fils unique et riche héritier. Le père, homme instruit, tarda peu à s'appercevoir de l'ignorance d'O-Brien. Il vouloit s'en défaire, mais l'enfant s'y étoit déjà attaché, et exigea qu'on ne l'en privât pas. Il resta deux ans dans cette maison, et s'en fit chasser par le petit bonhomme même, à la suite d'une leçon. L'enfant eut une dispute avec son précepteur; celui-ci s'oublia jusqu'à battre

son élève, qui courut en pleurant prier son père et sa mère de le débarrasser du méchant O-Brien.

C'est à la suite de cette aventure qu'il fit tous les autres métiers mentionnés ci-dessus.

Le hasard lui procura la connoissance de mylord Yolk. C'étoit précisément lorsque ce dernier avoit besoin d'une personne sans principes ni délicatesse pour l'exécution du projet formé entre Wilhelmina et lui. Le vieux lord avoit à son service un valet-de-chambre ou ame damnée sur lequel il pouvoit compter ; mais il avoit déjà un rôle important à remplir. O-Brien lui parut une excellente trouvaille dans l'état actuel des choses, et il se l'attacha. Le château où on avoit conduit Georgia appartenoit à un ami de mylord Yolk, qui le lui prêta d'autant plus volontiers, que quelques années avant il lui avoit rendu un service à-peu-près semblable. — Vous trouverez

aux Ruins (nom du château), lui dit son ami, deux hommes intelligens et déterminés. Je les ai éprouvés plus d'une fois. On peut, en les payant bien, compter sur leur zèle et leur discrétion. Ils ont la garde de la maison; c'est l'oncle et le neveu; et, ce qui me donne beaucoup de confiance en eux, c'est qu'ils n'ont de femme ni l'un ni l'autre. Ainsi il n'y a ni curiosité ni caquetage à redouter. Cet éclaircissement fit le plus grand plaisir à mylord Yolk et à Wilhelmina. Il leur sembloit impossible que leur projet n'eût pas un entier succès, s'ils parvenoient à trouver le moyen de conduire Georgia aux Ruins.

Comme il étoit nécessaire d'avoir sous sa main un ecclésiastique pour profiter du premier moment où l'on arracheroit le consentement de miss Primrose, mylord Yolk s'adressa à un pauvre prêtre qui, malgré les promesses du grand seigneur, refusa

de prêter son ministère pour une action malhonnête. Le vieux lord parla à O-Brien de son embarras ; celui-ci le leva promptement, en lui disant qu'ayant reçu les ordres, il avoit le pouvoir de le marier. Sa seigneurie le crut sans examen, et fut charmée de voir la plus forte difficulté levée.

O-Brien avoit impudemment menti dans l'assurance qu'il donna à son maître. Jamais il n'avoit eu rien de commun avec l'état respectable dont il prétendoit remplir les fonctions. Mais cette fourberie le rendant encore plus nécessaire, il se flatta d'en tirer un excellent parti pour ses intérêts.

Ce misérable intrigant ne put voir les charmes naissans de l'adolescente Georgia sans éprouver, non de l'amour, ce sentiment est peu fait pour des cœurs mercenaires, mais un desir ardent de la posséder.

Témoin des vains efforts qu'on faisoit pour forcer miss Primrose à

consentir à son malheur, O-Brien rioit en lui-même, et se disoit, cette charmante fleur se réserve pour moi. On me demandera ce qui avoit pu donner à l'Irlandais l'idée de réussir auprès de mon héroïne? Cet homme n'avoit d'autre raison pour se flatter desupplanter mylord Yolk, que l'antipathie que ce dernier inspiroit, et l'impudence qui lui étoit naturelle, et qui ne marche guère qu'avec l'aveugle confiance de son propre mérite.

CHAPITRE XXXVII.

Quand Georgia fut rentrée dans sa chambre, elle réfléchit douloureusement sur ce que venoit de lui dire sa mère. L'idée d'être dans une maison appartenant à son persécuteur étoit affreuse; elle ne pouvoit plus espérer que le retour de son père feroit cesser ses tourmens. Qu'aura-t-il pensé, se disoit-elle, lorsqu'il ne

nous aura trouvées ni à Londres ni à Unpleasant-Place?

Il y avoit deux jours que miss Primrose étoit dans sa prison, quand, à la place de son pourvoyeur accoutumé, elle vit entrer M. O-Brien. Il portoit à son bras la corbeille qui contenoit le dîner de la jeune personne. Avant de lui adresser la parole, il couvrit la table et la servit. — Puisque l'on a bien voulu me confier, dit-il en souriant, l'emploi de geolier, je dois en remplir les fonctions; et de suite il plaça un fauteuil, invita Georgia à venir l'occuper, et se disposa à lui présenter ce qui lui seroit nécessaire. — Je vous remercie, M. O-Brien, je ne veux pas encore dîner. — En ce cas-là, miss, nous pouvons causer. Il attendoit une réponse que Georgia ne fit point. — Il est impossible, poursuivit l'Irlandais, que vous ne vous soyez pas apperçue de l'horreur que m'inspire la conduite atroce qu'on observe avec

vous ? Soyez bien persuadée, belle Georgia, que mon cœur en gémit, et que depuis le premier instant que j'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai conçu le projet de vous soustraire à la persécution.—Et par quel moyen, monsieur, demanda miss Primrose? — Il n'en est qu'un seul, c'est de vous échapper de cet infâme château. — S'il est vrai, monsieur, que vous ayez le desir de faire cesser mes tourmens, vous ne refuserez pas de vous charger d'une lettre que je vais écrire à mon père. Vous voudrez bien me dire le nom de cet endroit, ainsi que celui de la province où il est situé, afin que je lui donne tous ces renseignemens. Je ne doute pas qu'il ne s'empresse à venir me chercher. — Je suis au désespoir, miss, d'être forcé de vous dire que la mesure que vous proposez ne préviendra en aucune manière le malheur qui vous menace. — Que voulez-vous me faire entendre, demanda Georgia en

changeant de couleur ? — C'est à regret que je vais accroître vos justes craintes ; mais pour pouvoir vous sauver, il faut oser vous dire la vérité. Demain vous serez traînée à l'autel, et même, sans votre consentement, vous deviendrez l'épouse de mylord Yolk. — Existe-t-il un prêtre assez scélérat pour faire de son ministère un abus aussi monstrueux ? — Celui dont on se servira sera forcé d'obéir ; comme vous, il est sous la dépendance de ses supérieurs.

Ce qu'O-Brien avoit dit étoit, à peu de chose près, la vérité. Wilhelmina et mylord Yolk avoient décidé que, si sous huit jours Georgia ne cédoit pas de bonne grace, on la contraindroit à l'obéissance par la force. C'étoit l'Irlandais qui devoit unir les deux époux. Le concierge et son neveu serviroient de témoins. O-Brien, comme on le voit dans son

rapport à miss Primrose, n'avoit que devancé le temps.

— Eh bien ! dit la jeune personne avec un sang-froid qui déconcerta l'Irlandais, ma mort préviendra un crime.—Votre mort, miss, ce moyen affreux, et qui révolte la saine raison autant qu'il offense la Divinité, n'est même pas en votre pouvoir ; vous n'avez point d'armes. — L'excès de la douleur, monsieur, voilà la seule arme sur laquelle je me repose pour me soustraire à tant d'horreurs. — Votre inexpérience vous abuse, on ne meurt pas de chagrin ; si cela étoit, il y a long-temps que j'aurois cessé d'exister. Prenez confiance, miss, en mes promesses ; comptez sur le vif intérêt que vous m'inspirez ; oui, croyez que malgré tous les risques auxquels je m'exposerai en vous arrachant à vos bourreaux, il n'en est aucun que je n'affronte de grand cœur. Vous desirez écrire à M. Primrose, ne vaut-il pas mieux l'aller

joindre ? Qui oseroit blâmer cette démarche? — Moi-même je n'ai aucun droit pour me soustraire à l'autorité maternelle. — Quoi ! pour aller vous jeter dans les bras de votre père? — S'il me l'ordonnoit, je lui obéirois sans doute avec plaisir ; jusques là je dois souffrir, et remettre mon sort entre les mains de la Providence. — Ainsi donc, vous attendrez tranquillement l'orage ? — Je l'attendrai. — Puisque mes efforts et mon dévouement sont inutiles, je ne dois pas insister. Du moins, miss, vous pourrez dire, quand la foudre vous atteindra, je l'ai voulu.

O-Brien vit bien que les moyens ordinaires n'étoient pas ceux qu'il falloit employer avec une fille aussi foncièrement vertueuse. En la quittant, il se dit : je la servirai malgré elle, et mon amour sera satisfait.

Cet O-Brien ne se rebutoit pas par les difficultés ; sa vie s'étant écoulée en entreprises de tous genres, qui

souvent avoient été couronnées du succès, lui donnoit une témérité peu commune. Nonobstant le desir ardent qu'il éprouvoit de s'emparer de Georgia, il mettoit une sorte de gloire à la réussite d'une chose en apparence presqu'impossible ; aussi passa-t-il quatre jours à former des projets qui se détruisoient successivement d'eux-mêmes. Le hasard, ou plutôt la malheureuse étoile de miss Primrose, offrit à l'Irlandais une voie aussi facile que sûre. Il ne lui falloit que de l'argent ; il sut s'en procurer en dérobant à mylord Yolk un portefeuille que ce dernier tenoit de la libéralité de Wilhelmina. Connoissant l'exiguité des ressources de son gendre futur, mistress Primrose lui avoit fait présent de 1000 livres sterlings en banks-notes à leur arrivée aux Ruins. Mylord Yolk n'ayant pas l'intention de s'en servir, l'avoit déposé dans une écritoire portative. O-Brien

le savoit, et s'en empara sans peine ni remords.

Deux jours avant celui fixé pour la consommation d'une action atroce, l'Irlandais se chargea encore de porter à dîner à Georgia, et de rechef il chercha à la décider à s'échapper de sa prison. Il lui dit que c'étoit à ses sollicitations qu'elle devoit le délai qui lui avoit été accordé. — Mais, monsieur, lui dit-elle, je n'ai point demandé qu'on retardât l'instant de mon supplice; je vous avoue même que je souhaite ardemment la fin des tortures que j'endure. Quant à votre proposition, j'en sens plus que jamais l'inconvenance, et je ne puis, sous aucun rapport, l'accepter. O-Brien se retira sans ajouter un mot.

A minuit, miss Primrose fut réveillée par le bruit d'une clef qui tournoit dans la serrure de sa porte; elle rêvoit alors aux instans heureux qu'elle avoit passés avec son frère et son ami Ethelbert. Encore à moitié

endormie, elle croyoit continuer à rêver, quand elle vit entrer deux hommes dans sa chambre ; l'un portoit un habit bleu, et étoit à-peu-près de la taille du jeune Lymington. L'esprit frappé, elle pensa un moment que l'individu qui se présentoit devant elle étoit l'ami de son enfance : machinalement elle lui tendit les bras ; il s'approche, lui passe un mouchoir sur la bouche, et l'emporte d'autant plus facilement, qu'elle étoit toute habillée. Depuis son séjour aux Ruins, Georgia avoit pris l'habitude de se jeter sur son lit, vêtue comme elle l'étoit le jour. La personne qui accompagnoit celle qui enlevoit miss Primrose étoit couverte d'un manteau ; elle ferma soigneusement la porte de la chambre, et dit d'une voix basse à son camarade : Restez à une dixaine de pas de la porte, et attendez que je vienne vous chercher ; je vais avancer la voiture.

La pauvre Georgia, dans un état

trop affreux pour pouvoir être dépeint, faisoit de vains efforts pour se découvrir la bouche. Son seul desir étoit de pouvoir appeler à son secours; mais l'homme qui la tenoit dans ses bras, se doutant de son intention, prévenoit tous ses mouvemens. Au bout de quelques minutes, son compagnon accourut. — Hâtez-vous, dit-il, je crois avoir entendu du bruit; la voiture est peu éloignée, vous la trouverez facilement; j'irai vous joindre si-tôt que j'aurai fermé la porte. L'inconnu part comme un trait; il apperçoit le carrosse annoncé. Comme il se disposoit à le joindre, il entend parler; il s'arrête, écoute et distingue la voix de deux personnes. Il reste en place, et s'apperçoit alors que miss Primrose étoit évanouie. Ce n'étoit pas le cas de lui procurer des secours; mais cette circonstance lui donne plus d'impatience d'arriver à la voiture. Le silence le plus profond régnant de nou-

veau autour de lui, il se hasarde à avancer. Il atteint le carrosse; comme il alloit y monter avec son fardeau; il se sent tirer par la basque de son habit. Il pose doucement Georgia à travers la voiture, et se retourne. — Suivez-moi, lui dit son compagnon, dont il reconnoît la voix, en l'entraînant à quelques pas. Il se passe ici, ajouta-t-il, des choses fort étranges. Cette chaise n'est point la nôtre. L'inconnu revient pour reprendre Georgia. O désespoir! ô fureur! le carrosse part avec la vîtesse d'un éclair. — Venez donc par ici, dit derechef l'homme au manteau; suivez-moi. — Te suivre, bourreau, quand on m'enlève celle pour laquelle je m'expose à tant de dangers! On s'explique, et rien n'est éclairci; l'inconnu juroit comme un damné, l'autre homme cherchoit sa voiture et les chevaux, qu'il ne trouvoit pas, quand la voix manqua à celui-ci et la patience à celui-là. Il fallut se décider à rentrer.

On se promit mutuellement le silence, et chacun gagna son lit, fort peu disposé au sommeil.

Le jour qui suivit en devoit être un d'événemens.

Diana fut la première qui descendit l'escalier; au bas de la dernière marche, elle trouve un soulier de sa jeune maîtresse. L'idée lui vint que Georgia s'étoit sauvée pendant la nuit, et qu'en fuyant elle avoit perdu sa chaussure. Elle n'approuvoit pas la manière dure et barbare avec laquelle mistress Primrose se conduisoit envers sa fille; mais obligée de servir, et craignant de perdre sa place, sa pitié se bornoit à plaindre Georgia. En considérant le soulier, elle se promit de ne pas parler de sa trouvaille, afin de donner le temps à la jeune personne de gagner du chemin. En ce moment, entra dans la hall le seul valet qui eût accompagné Wilhelmina. C'étoit un mauvais sujet qui ne répugnoit à rien quand on lui

montroit de l'argent. — Que tenez-vous là, demanda-t-il à Diana? — Rien, répondit-elle d'un air embarrassé. L'insolent lui arracha le soulier des mains. Sans doute, il l'auroit questionnée pour savoir où elle l'avoit pris, quand il se fit une rumeur dans la cour. Plusieurs paysans amenoient une voiture, dans laquelle il y avoit une femme sans connoissance. Diana reconnut milady Pétersfield, qu'elle croyoit enfermée au donjon avec mistress Speckled. Les villageois dirent qu'ils avoient trouvé dès le matin le carrosse au milieu des champs, à deux portées de fusil du château; qu'un des chevaux s'étant pris dans les traits, étoit tombé, et avoit, sans doute, arrêté la marche de son camarade. — En approchant, dit l'un d'eux, ayant vu une femme dans la voiture, qui avoit l'air d'être morte, nous avons pensé que c'étoit une dame du château, et nous l'avons amenée après

avoir fait relever le cheval, qui, grace à Dieu, n'a aucun mal.

Le domestique, toujours le soulier à la main, fut avertir sa maîtresse et mylord Yolk. Celui-ci accourut sur-le-champ; on entroit alors dans la maison milady Pétersfield, qui ne donnoit aucun signe de vie. Quand on l'eut déposée dans un parloir, et pendant que Diana lui procuroit tous les secours en son pouvoir, mylord Yolk monta au donjon, et n'y trouva personne. La porte en étoit restée ouverte. Il appela le concierge. Son neveu se présenta. — Où est votre oncle, dit le vieux lord en colère? faites-le venir. Le neveu revint dire que son oncle étoit, sans doute, sorti. — Sorti! sorti! répéta mylord Yolk; c'est bien le moment. Faites descendre M. O-Brien. L'Irlandais parut. — Concevez-vous rien à ce qui arrive, lui dit sa seigneurie? Une des femmes a disparu, l'autre est ramenée dans une voiture. — Cela est fort

étrange, dit O-Brien en jetant un coup-d'œil sur le neveu du concierge. La sonnette de mistress Primrose se fit entendre. Diana se rendit chez sa maîtresse. En passant, elle dit à mylord Yolk, milady Pétersfield a recouvré la connoissance que la peur seule, à ce qu'il paroît, lui avoit fait perdre. Peut-être saura-t-on quelque chose par elle, dit le vieux seigneur en se rendant dans le parloir. — Où est Christina, demanda-t-il en la voyant assez bien revenue pour pouvoir lui répondre? — Je l'ignore. — Pourquoi vous a-t-on trouvée en pleine campagne? — Parce que les chevaux m'y ont conduite. — Comment avez-vous pu quitter le donjon? — En ouvrant la porte qui le ferme. — Qui vous a aidée dans cette entreprise hardie? — L'honnête concierge, à qui nous avons donné, Christina et moi, tout ce que nous avions d'argent et de bijoux. — Qu'est devenu le concierge? — Il est peut-être avec mis-

tress Speckled; puis se reprenant: Je ne sais pourquoi j'ai la bonté de répondre à vos impertinentes questions. Je ne dirai plus qu'un mot: qu'on me donne ma liberté, ou je mets le feu au château. Mistress Primrose arrive, suivie de Diana. Elle apperçoit le soulier de sa fille que le domestique avoit posé sur une table. Elle le prend. C'est un des souliers que porte Georgia; où l'a-t-on trouvé? Cette question est un trait de lumière pour mylord Yolk. Il s'élance vers l'escalier, dit au neveu du concierge de l'accompagner, fait ouvrir l'appartement de miss Primrose, et le trouve vide. N'écoutant que la colère, il frappe avec violence le geolier; celui-ci riposte par des injures. On accourt au bruit, et bientôt Wilhelmina apprend la fuite de sa fille. La rumeur devient générale. Mistress Primrose et mylord Yolk accusent tout le monde d'avoir favorisé le départ de Georgia; maîtres et va-

lets parlent ensemble, personne ne s'entend.

Pendant ce trouble, milady Pétersfield, absolument remise, sort du château, et disparoît.

Le seul O-Brien avoit conservé toute sa tête. — Le mal est grand, sans doute, dit-il ; mais ces clameurs ne peuvent le réparer. C'étoit une vérité qui cependant ne frappoit ni la mère, privée de la douce jouissance de faire le malheur de sa fille, ni le prétendu, frustré en même temps d'une immense fortune et d'une jolie femme. Wilhelmina retourna tristement dans son appartement pour y réfléchir aux moyens de se justifier aux yeux de son mari de sa longue et secrette absence. Ne présumant pas que sa fille fût allée à Londres, car, retourner chez son père, c'étoit s'exposer à rentrer sous le joug de sa mère, elle se proposa de jeter tout le blâme sur l'innocente Georgia.

Mylord Yolk ne voyant aucun re-

mède au malheur qui tomboit sur lui, vomissoit des imprécations contre tous les habitans du château, sans s'en excepter lui-même; car il se regardoit comme aussi coupable que les autres, puisqu'il n'avoit pas veillé en personne sur sa prisonnière. D'après l'horreur qu'elle ressentoit pour lui, et qu'elle ne cherchoit pas à dissimuler, il devoit la croire capable de tout entreprendre pour le fuir; ce qu'il ne concevoit pas, c'est comment les femmes et miss Primrose, qui sembloient se détester mutuellement, s'étoient réunies pour partir ensemble. Cette milady Pétersfield, pensa-t-il, a l'ame très-intéressée; je vais lui offrir de l'argent pour obtenir d'elle la révélation de leur secret. Il ouvre l'écritoire pour prendre le porte-feuille dont Wilhelmina lui avoit fait présent, et qu'il y avoit déposé. — Je suis volé, s'écria-t il en s'appercevant de la disparition des billets de banque; il dit, et s'élance à travers

l'antichambre et les corridors. En passant devant la chambre d'O-Brien, il y entend parler bas. Un pressentiment semble l'inviter à prêter l'oreille. — Nous sommes convenus de 200 livres sterlings, disoit quelqu'un que mylord Yolk reconnut à la voix pour être le neveu du concierge. — Je l'avoue, répondit-on; mais à quelle condition? — J'ai rempli toutes celles auxquelles je m'étois engagé. Vous avez eu les clefs de l'appartement de miss Primrose, j'ai loué une chaise de poste que vous avez trouvée à la porte du jardin; est-ce ma faute si, comme un étourdi, vous vous dessaisissez de cette fille au moment où je vous avertis de nos dangers? — Devois-je prévoir que votre scélérat d'oncle aideroit les deux autres femmes à s'évader, précisément à la même minute que nous avions choisie pour notre expédition? — Mon oncle n'a qu'un tort, c'est de ne pas m'avoir prévenu; et je n'ai pas le droit de

m'en plaindre, puisque j'ai commis la même faute envers lui. Du reste, vous avez tort de l'appeler scélérat. Dans l'affaire en question, il ne l'est pas plus que moi, et beaucoup moins que vous, qui commettiez lestement deux crimes qui conduisent à l'échafaud, le vol et le rapt. — Parlez donc plus bas, dit l'Irlandais, et acceptez 100 livres. — Pour qu'il vous reste la plus grosse part, n'est-ce pas? — En vérité, le porte-feuille de mylord Yolk n'en contenoit que 200. Ce débat d'intérêt fut interrompu par une circonstance extrêmement désagréable. La clef qui étoit restée à la porte en dehors fut tout-à-coup tournée, et la porte se trouva fermée. — Nous sommes perdus, dit O-Brien en s'arrachant les cheveux; on nous a entendus. La chambre étoit située au premier étage, et donnoit sur la cour des écuries. L'Irlandais ouvre la fenêtre, et saute à travers. Il tombe malheureusement, et se casse une

jambe. Le geolier hausse les épaules, le regarde gisant au pied du mur, et lui dit d'un air de mépris: — Vous êtes aussi poltron que coquin.

Mylord Yolk, après s'être assuré des voleurs de son porte-feuille en les enfermant, étoit allé chercher le groom de mistress Primrose, et chacun, armé d'un pistolet, reviennent ouvrir la porte. Ils trouvent le neveu du concierge assis et fumant tranquillement sa pipe. Henry le prend au collet, et mylord Yolk lui ordonne de lui restituer son argent. L'homme, d'un coup d'épaule, se débarrasse du valet, qui va tomber à deux pas par terre; son antagoniste pose son pied sur lui et le tient en respect. — A qui en avez-vous, mylord? Parlons posément: que me demandez vous? — Mon argent que tu m'as volé. — J'en gagne, n'importe de quelle manière; mais je n'en vole pas. — Ne t'ai-je pas entendu partager avec ton complice les 1000 livres sterlings conte-

nues dans mon porte-feuille ? — Je recevois le salaire qui m'étoit dû ; mais, comme il ne m'a pas encore été livré, je vais m'en emparer. Attendez-moi ; je suis à vous dans une minute. Comme il se disposoit à sortir, le vieux lord lui présente son pistolet. D'un revers de sa main, il le fit sauter en l'air, gagna la porte, qu'il referma à son tour à la clef, et arriva auprès d'O-Brien, qui ne pouvoit bouger et faisoit des contorsions de possédé pour s'empêcher de se plaindre. — Mon cher Smith, emporte-moi quelque part ; je souffre ici comme un damné. — Commencez par me donner les 200 livres sterlings promises. — Prends dans ma poche, prends tout et secoure-moi. Smith le fouille, compte le nombre de billets qu'il lui faut, ne touche point au reste, remet le porte-feuille où il l'a trouvé, charge le blessé sur son dos, et retourne à sa chambre. Après avoir posé doucement l'Irlandais près de sa porte, il

l'ouvre, et se présente hardiment. Henry et mylord Yolk s'étoient mutuellement excités au courage. L'air décidé du geolier leur en imposa. — Ecoutez, mylord, vous n'êtes pas en situation de faire le méchant; votre cas est encore plus vilain que celui d'O-Brien. Croyez-moi, avalez doucement la pilule, et contentez-vous de reprendre cinq cents pièces que je vous remettrai moi-même. Ne perdez pas de vue que ce château ne vous appartient pas, et que vous y êtes venu pour commettre une mauvaise action. Le rôle de mistress Primrose n'est pas plus honorable que le vôtre; si l'on étoit instruit que, contre toutes les loix, vous avez emprisonné deux femmes; que vous vouliez user de violence pour vous rendre maître de la personne et de la fortune de miss Georgia, on pourroit fort bien ne pas approuver votre conduite. Le meilleur conseil que je puisse vous donner est de quitter dès aujourd'hui les

Ruins, et d'oublier les 500 livres sterlings que vous y laisserez. Ce n'est pas payer trop cher le silence d'O-Brien et le mien. Mylord Yolk consentit à partir; mais il insistoit pour ravoir son porte-feuille intact. L'arrivée de Diana mit fin à la discussion. Elle venoit annoncer d'un air effaré que le garde-forestier et son fils rapportoient le corps inanimé de milady Petersfield. Ils l'avoient vue d'une distance malheureusement fort éloignée se précipiter dans la grande pièce d'eau, et telle célérité qu'ils eussent mise à accourir à son secours, ils étoient arrivés trop tard pour la sauver. — Cette circonstance, mylord, dit Smith, ne seroit pas à votre avantage. Le grand seigneur et Henry étoient pâles et tremblans. — Que faire, s'écria sa seigneurie? — Partir bien vîte. En attendant, sortez tous deux de ma chambre, que j'y apporte le pauvre Irlandais qui est grièvement blessé. — C'est donc lui qui pousse

des soupirs lamentables dans le corridor, dit Diana? — Lui-même; et il jeta presque dehors mylord Yolk et le valet. Tous deux, devenus doux comme des agneaux, se retirent dans le plus grand silence. Une heure après, mistress Primrose, mylord Yolk, Diana et Henry, avoient quitté les Ruins. La crainte avoit tellement paralysé les facultés du vieux lord, qu'il oublia de redemander son argent.

CHAPITRE XXXVIII.

Le lecteur a dû facilement comprendre que ce qui s'étoit passé dans la dernière nuit avoit été causé par une méprise. L'oncle et le neveu, à l'insu l'un de l'autre, s'étoient, chacun de leur côté, laissé séduire par l'appât d'une somme considérable et de grandes promesses. Deux voitures se trouvèrent, à la même heure, placées à une légère distance de la porte du jardin. Christina, moins âgée et

plus leste que milady Petersfield, l'avoit devancée, et s'étoit élancée dans la chaise de poste qui s'étoit offerte à sa vue. C'est une minute après que M. O-Brien y avoit transporté Georgia. Les voix qu'il avoit entendues ne pouvoient être que celles de mistress Speckled et de l'oncle, qui s'impatientoient de la lenteur de milady. Cette dernière, n'ayant pas pris la même direction que sa compagne, étoit montée dans le carrosse du neveu, qui, croyant les chevaux très-doux, n'avoit pas jugé nécessaire de les attacher à un arbre. Ils étoient partis sans attendre leur conducteur. La terreur s'empara de milady Petersfield; elle poussa des cris qui ne servirent qu'à effrayer les chevaux, qui alors galoppèrent à travers la campagne. L'un des deux, comme l'avoient présumé les paysans, s'étoit empêtré dans les rênes, et avoit fait une chute qui arrêta la voiture; cependant la vieille lady, se

mourant de peur, s'évanouit, et resta dans cet état jusqu'à l'instant où Diana lui fit respirer des sels.

Christina crut pendant long-temps que milady Petersfield manquant de force, n'avoit eu que celle d'arriver et de se jeter sur le plancher de la chaise, après avoir fermé elle-même la portière; car le concierge étoit déjà monté à cheval. Elle dit à travers la glace au conducteur de marcher. Etonnée de ce que sa compagne ne se plaçoit pas sur le siége à côté d'elle, elle l'engagea à le faire, lui observant qu'elle y seroit mieux que par terre. Au bout d'un instant, elle répéta les mêmes paroles; surprise de plus en plus d'un silence aussi étrange, elle se baissa pour aider son amie à se relever; ne trouvant qu'un corps sans mouvement, elle essaya de le soulever: mais au lieu des difficultés qu'elle prévoyoit rencontrer, car milady Petersfield étoit très-épaisse et fort lourde, elle tâta une

taille svelte qu'il lui fut facile de prendre dans ses mains. Sans aucune peine, elle parvint à poser à côté d'elle la personne qu'elle soutenoit. Qui donc est cette femme, se dit mistress Speckled? car je ne puis m'y méprendre : ce n'est pas cette masse de Petersfield. Si le destin favorable avoit remis dans mes mains Georgia, que je serois heureuse! Pour s'assurer de la vérité, elle glissa les doigts sur son visage. Sur mon ame, je crois que c'est elle; ce sont les proportions de ses traits : voilà ses longs cheveux ; ce sont aussi ses mains potelées : une robe de mousseline, Georgia n'en porte pas d'autres ; ce fichu modeste est encore semblable à celui qu'on lui voit journellement : allons, il n'y a plus de doute; c'est miss Primrose.

Tout occupée de satisfaire sa curiosité, Christina négligeoit ou plutôt ne songeoit pas à donner des secours à l'infortunée; enfin, elle y

pensa, et lui mit sous le nez un flacon d'*assa-fœtida* qui ne fit aucun effet. Si elle est morte, se disoit cette méchante femme, adieu tous les beaux projets que je viens d'enfanter, et puis, que ferois-je de son corps? Cela seroit fort embarrassant.

Enfin, le jour parut, et mistress Speckled put distinguer le visage entièrement décoloré de Georgia. Elle ne donnoit aucun signe de vie. Comme on étoit déjà fort loin des Ruins, Christina engagea le concierge à s'arrêter; ce qu'il fit avec répugnance: car il lui tardoit de se mettre à l'abri des poursuites. — Voyez, M. Hood, dit mistress Speckled en montrant l'évanouie; voilà une femme qui fera votre fortune et la mienne. Ne pouvant voir de dessus son cheval la personne qu'on lui désignoit; croyant, d'ailleurs, fermement que c'étoit milady Petersfield, il répondit avec humeur: Cette vieille sorcière feroit ma fortune? Allons donc, vous

vous moquez de moi. — Mais, M. Hood, ce n'est pas ma compagne des Ruins; regardez la donc. Par un mouvement d'impatience, il descend de cheval, s'avance à la portière, jette un coup d'œil, et s'écrie: — Miséricorde! c'est miss Primrose; et par quel hasard? — Ma foi, je l'ignore; mais nous profiterons de cette bonne fortune. Hood ouvre la portière. — Elle est morte, cette pauvre enfant? — Non, non, c'est un évanouissement. Si nous pouvions seulement avoir de l'eau! — Je cours en chercher. Il revint promptement, et en rapporta dans son chapeau. On en répandit sur le visage de Georgia qui enfin ouvrit les yeux, en reconnoissant son geolier; car l'oncle et le neveu lui portoient alternativement ses alimens: et en voyant Christina, elle se crut toujours dans sa prison, et se persuada que tout ce qu'elle se rappeloit étoit une suite de son premier rêve. Cette erreur cessa

quand elle se vit dans une voiture, et qu'elle apperçut les chevaux. — Où suis-je, demanda-t-elle d'un air surpris? — Avec vos amis, miss, dit [illegible]od en fermant la portière; prenez courage, et tout ira bien : alors, il remonta à cheval, et continua sa route.

Georgia et mistress Speckled se regardoient sans se parler; la crainte et la tristesse étoient peintes dans les yeux de la première, l'autre au contraire avoit un air de contentement. Miss Primrose fut la première à rompre le silence. — Aurez-vous la complaisance, madame, de m'apprendre comment nous nous trouvons voyager ainsi seules? — Pour vous le dire, il faudroit que je le susse. Cette réponse n'étoit rien moins que satisfaisante. Cependant Georgia borna là ses questions. Quelque temps après, Christina reprit la parole. — Mais, vous, miss, qui vous a apportée dans ce carrosse? — Un homme qui est

entré la nuit dans ma chambre, et m'a enlevée de dessus mon lit, en m'ôtant tous les moyens d'appeler du secours. — Vous ne saviez donc pas que vous deviez quitter le château? —Je n'y eusse jamais consenti volontairement. — Et pourtant votre mère vous rendoit bien malheureuse? — Je n'ai le droit ni la volonté de m'en plaindre. — Et vous ne connoissez pas votre ravisseur? — Il m'avoit couvert la bouche et les yeux; je n'ai pu le voir, et puis il faisoit nuit. — J'ai dans l'idée que c'est l'Irlandais O Brien. Georgia ne répondit rien; elle avoit aussi la même pensée. — Mais un seul homme ne pouvoit exécuter votre enlèvement, puisqu'il étoit contre votre gré? — Ils étoient deux.—Sûrement le neveu de Hood: quel autre eût eu la facilité de pénétrer dans votre appartement? Au surplus, qu'importe les moyens dont on s'est servi pour nous réunir. Le point le plus essentiel à présent est de sa-

voir ce que nous allons devenir. — Je desirerois aller à Londres, où je trouverai sûrement mon père. — Avez-vous de l'argent sur vous ? — Fort peu. — En ce cas, la chose devient impossible ; car je suis sans un sol. Pour gagner l'homme qui nous conduit, il m'a fallu lui donner jusqu'à ma dernière guinée. — Comment donc, madame, comptiez-vous faire ? — Quand il s'agit de recouvrer sa liberté, on ne regarde jamais trois pas au-delà de sa prison. — Il faut donc une somme considérable pour joindre la capitale ?—Il y a d'ici plus de trois cents milles, et les frais de postes sont fort chers. — La terre de mon grand-père Blezing-Castle est peut-être plus près. Si vous voulez m'y conduire, je ne doute pas qu'il ne vous procure les moyens qui vous manquent. Cette proposition de miss Primrose ouvrit une idée à mistress Speckled. — Etes-vous certaine que M. Northward est à Blazing Castle ?

— Je le crois ; mais si le contraire arrivoit, nous pourrions aller à Green-House chez mon grand-père paternel ; c'est le meilleur des hommes, qui nous recevra bien. — Il vaut mieux écrire de la première auberge où nous descendrons. Georgia eût préféré se rendre directement chez ses parens ; mais elle ne voulut point contrarier Christina. — Que manderai-je à M. Northward, demanda la jeune personne dès qu'elles furent établies dans une chambre où on leur apporta du thé ? — Je vais vous faire un petit brouillon ; vous n'aurez que la peine de copier. Voici ce que mistress Speckled traça sur le papier.

« MON RESPECTABLE GRAND-PAPA,

» L'événement le plus extraordi-
» naire me force d'avoir recours à
» vous ; je suis la fille de Wilhelmina
» Primrose, et je me trouve dans une
» auberge sans moyens de poursuivre

» mà route, soit pour retourner » à Londres chez mon père, soit pour » me rendre près de vous, ou chez » mon grand-papa le capitaine Prim- » rose. La personne qui voyage avec » moi, est également dénuée d'ar- » gent. Envoyez-moi, je vous sup- » plie, cinquante guinées, et mar- » quez-moi en même temps si vous » serez bien aise de me voir; car, » dans ce cas, j'irois directement à » Blazing-Castle, où vous apprendrez » les raisons qui me laissent en ce fâ- » cheux instant sans secours ni pro- » tection ».

Cette lettre ayant paru à Geor- gia assez convenable, elle la trans- crîvit, et Christina l'envoya par le concierge Hood, en lui prescrivant la conduite qu'il devoit tenir. L'homme monta un des chevaux de la chaise, et se rendit à Blazing-Castle; il de- manda à parler à M. Northward. S'il l'eût trouvé, il avoit préparé une histoire spécieuse; mais il fut dis-

pensé d'avoir recours au mensonge. On lui dit que M. Northward étoit depuis quinze jours à New Forest-Hall. — Ne puis-je être introduit près de son épouse ? —Difficilement. — Cependant je suis envoyé de la part de sa fille. — En ce cas, dit le valet-de-chambre, je vais vous annoncer; attendez un moment.

Hood eut la permission d'entrer; il vit une femme perdue dans des coussins, et qui paroissoit extrêmement vieille. Il lui présenta sa lettre. Mistress Northward mit ses lunettes, et fut plus d'un quart-d'heure à lire; ensuite, sans faire une seule question, elle dit à sa femme-de-chambre. — Donnez cinquante guinées à cet homme, et lui fit signe de se retirer. Dès que le concierge eut reçu l'argent, il retourna dans l'endroit où il avoit laissé les deux dames. N'y ayant que deux journées de chemin, il n'en fut que quatre dans son voyage. Il rendit la réponse à mistress Speck-

led en particulier comme ils en étoient convenus. Celle-ci fut dire à Georgia que ses grands parens n'étoient pas à Blazing-Castle. — Que je suis fâchée de n'avoir pas écrit aussi à Green-House. — N'en ayez aucun regret, Hood à qui j'avois dit de prendre des informations sur le capitaine Primrose, a appris qu'il n'habitoit plus cette province. — Comment donc faire, dit tristement Georgia? — Le concierge, touché de notre cruel embarras, vient de m'offrir de nous prêter dix guinées. — Sera-ce assez pour aller jusqu'à Londres? — Non; mais du moins nous pourrons gagner une ville qui est à vingt milles d'ici, et là, je chercherai quelque moyen de nous tirer d'affaire. — Laissez-moi retourner aux Ruins, dit encore la jeune personne: je suis vraiment effrayée de me trouver à la merci des étrangers. — Vous me connoissez, et je suis votre compagne. — Vous m'avez montré des sentimens

si peu délicats, que je ne puis avoir en vous une grande confiance. Excusez, madame, ma franchise.—Alors, aimable enfant, j'étois commandée par les circonstances. Cette méchante milady Petersfield me faisoit la loi. — Cependant vous l'avez traitée en ma présence avec bien peu de ménagemens. Christina détourna la conversation, et se dit en elle-même : tu me payeras ta défiance.

Miss Primrose auroit fort desiré pouvoir se débarrasser de mistress Speckled. Il lui sembloit qu'une pareille compagnie ne pouvoit lui convenir sous aucun rapport ; mais, d'un autre côté, il valoit encore mieux rester avec elle que de s'exposer à voyager seule, n'ayant pour toute fortune que trois guinées dans sa poche. Elle ne soupçonnoit pas que sa compagne avoit la vue sur elle, et ne s'en sépareroit pas, dût-elle même en témoigner la volonté.

On se remit en route le matin sui-

vant, et avant la fin du jour on arriva à un port de mer. Georgia eut une chambre qui n'avoit d'issue que celle de Christina. Cette dernière, après avoir souhaité le bonsoir à miss Primrose, eut une longue conversation avec Hood. Enfin, la conférence cessa, et son résultat fut le départ du concierge. Son absence dura plusieurs jours; à son retour, il s'entretint encore secrètement avec mistress Speckled. Georgia s'inquiéta sérieusement de tant de mystère; elle s'affligeoit aussi de ne pouvoir obtenir de sa compagne de réponse positive, quand elle lui demandoit si elles devoient encore attendre longtemps les moyens d'aller à Londres.

Pour comprendre à quel point les appréhensions de Georgia étoient fondées, il est nécessaire de dérouler ici aux yeux du lecteur la perversité des projets qu'avoit formés la perfide Italienne. En annonçant au concierge que l'infortunée, que le hasard avoit

jetée sur son chemin, seroit la source de leur mutuelle fortune, elle avoit déjà des idées que son imagination fertile en intrigues développa et étendit. Sa pénurie étant le seul obstacle qui s'offrit à son esprit, son premier soin fut de se procurer des ressources. Celle qu'elle obtint de mistress Northward, ne devoit servir qu'aux besoins du moment. Hood, comme on l'a vu, étoit un homme qui ne connoissoit que l'argent, et si mylord Yolk avoit été généreux avec lui, il auroit résisté à toute autre séduction. Il se prêta donc avec beaucoup de zèle à remplir les commissions de Christina. Le voyage qu'il venoit de faire étoit un coup de hardiesse qui ne pouvoit être exécuté que par quelqu'un qui sembleroit au-dessus de toute crainte. Il ne s'agissoit de rien moins que d'aller proposer au fils de sir Adolphe de remettre miss Primrose entre ses mains, à la condition qu'il payeroit mille guinées un ser-

vice aussi important. Hood, parfaitement instruit de son rôle, et décidé à braver tous les dangers, se rendit à Londres, et de suite à l'hôtel Lymington. Il demanda M. Ethelbert. Il étoit sorti; mais on lui indiqua l'heure à laquelle il pourroit le trouver. Dès qu'il fut seul avec le jeune homme, il lui demanda s'il seroit bien aise d'avoir des nouvelles de miss Georgia Primrose. Ethelbert rougit en entendant prononcer un nom qui faisoit toujours palpiter son cœur, et répondit qu'il les payeroit de son sang. — Eh bien ! monsieur, elle se porte bien. — Où est elle? — Avant de vous répondre, écoutez le récit d'une aventure qui la concerne, et il raconta comment Georgia avoit été retenue prisonnière dans un château pour la forcer à épouser un homme qu'elle haïssoit, parce qu'elle en aimoit un depuis son enfance bien plus aimable. Hood eut l'air de jeter ces dernières paroles au hasard; mais

elles ne furent pas perdues pour Ethelbert. Il passa ensuite à la violence dont on vouloit user, ce qui avoit décidé Georgia à s'échapper de sa prison. Concierge du château, et à ce titre obligé d'être fidèle à ses maîtres, quelle que fût même leur conduite, il n'avoit cependant pu résister aux sollicitations de miss Primrose, et enfin s'étoit laissé gagner. — J'avois, ajouta-t-il, une bonne place qui me valoit beaucoup d'argent; ma femme et mes enfans habitoient le château. J'ai sacrifié tous ces avantages pour servir la belle Georgia. Il est vrai qu'elle m'a promis de me donner en récompense mille guinées; c'est sans doute un mince équivalent à ce que je perds; mais l'humanité l'a emporté dans mon cœur sur l'intérêt. Miss Primrose est avec ma femme dans un lieu où elle ne risque pas que sa mère la découvre. Donnez-moi la somme qui doit être le prix de mon dévouement, et je

remettrai la jeune personne entre vos mains. Après cette harangue, Hood attendit la réponse d'Ethelbert. La jeunesse est confiante, et sur-tout très-crédule. Le fils de Lymington ne soupçonna aucune fourberie dans le nombre d'invraisemblances qu'on lui avoit impudemment débitées. Enivré d'ailleurs par le bonheur d'avoir retrouvé son amie dont on étoit si inquiet, il ne trouva nullement exorbitante la demande pécuniaire du sauveur de Georgia ; mais il n'avoit pas en sa possession une somme aussi forte. Il pria donc Hood de lui accorder vingt-quatre heures pour la compléter. — J'y consens ; mais j'exige que vous garderez le secret. — Excepté avec mon père et ma mère, pensa le jeune homme. Ethelbert promit d'être discret, et donna rendez-vous au concierge pour le lendemain à la même heure. — Encore un mot, monsieur, si l'on usoit de violence pour savoir où est

miss Primrose avant d'avoir rempli les conditions, je vous préviens qu'on ne m'arrache rien par force, et que cette conduite causeroit le malheur éternel de Georgia. — Soyez sans crainte, dit Ethelbert en le reconduisant, et fiez-vous à ma bonne-foi comme je me fie à la vôtre.

CHAPITRE XXXIX.

Ethelbert fut à l'instant même trouver milady Lymington. Un air de contentement animoit ses traits, qui depuis long-temps étoient toujours obscurcis par la tristesse. Sa mère le remarqua, et se hâta de lui en demander la raison, afin qu'elle pût partager sa satisfaction. Il s'approcha, prit la main de milady qu'il baisa, et alloit lui faire part de la visite qu'il venoit de recevoir, quand sir Adolphe entra. — Ton père ne sera pas de trop, n'est-ce pas, mon cher Ethelbert, dit milady Lyming-

ton en souriant? — Oh! non, répondit le jeune homme, je n'ai de secret ni pour vous, ni pour lui. — De quoi s'agit-il, demanda sir Adolphe? — Notre cher enfant, mon ami, a une confidence à nous faire qui sûrement nous sera agréable, j'en juge par son air de bonheur. — Parle, mon Ethelbert, si tu es heureux, nous ne pouvons manquer de l'être aussi. Ethelbert fit un récit exact de sa conversation avec Hood. Milady Lymington et son époux l'écoutèrent avec la plus grande attention. Dès qu'il eut fini, sa mère regarda sir Adolphe pour tâcher de démêler sa pensée. Lymington resta quelque temps les yeux fixés sur le tapis, et sembloit réfléchir profondément. Enfin il se leva. — Avant de vous parler, je vais envoyer savoir si Primrose est de retour à Londres. — Il est inutile d'envoyer chez lui, reprit le jeune homme, j'y suis allé ce matin et il n'étoit pas encore arrivé. On

croit chez lui qu'il reviendra avec M. Northward, qu'il a été joindre à New-Forest-Hall. — Eh bien! continua sir Adolphe, il faudra tâcher de nous passer de lui. — Pourquoi faire, mon ami, demanda précipitamment milady Lymington? Si c'est relativement aux mille guinées qu'exige l'homme qui a aidé Georgia à s'échapper de l'odieuse captivité où la retenoit sa mère, je puis me les procurer dans deux heures de temps, sans que cela nuise en rien aux arrangemens de la maison. — Ce n'est pas cet objet qui m'occupe, ma digne amie; cet argent et trente fois davantage est à notre disposition; mais je trouve qu'il y a dans les discours et la conduite de cet homme un louche fait pour inspirer de la défiance; je me trompe fort, ou cette histoire est une invention pour parvenir à duper Ethelbert. — Cependant, mon père, l'homme promet d'amener miss Primrose. — Bon, s'il se bornoit à recevoir

son salaire après avoir rempli son engagement. — Que faire donc? — Nous assurer de l'homme, et tirer de lui où est en ce moment Georgia; avec l'intention de remplir sa condition, notre conscience ne nous reprochera rien. — Cela ne se peut, mon père; hélas! cette fatale précaution causeroit la perte de celle que nous desirons sauver. Je viens de vous dire, qu'en me quittant il m'a prévenu que si l'on vouloit user de violence pour lui arracher son secret, le malheur éternel de miss Primrose en seroit la suite. — Il est un moyen qui obvie à tout, dit milady Lymington: Ethelbert livrera les mille guinées, et vous ferez suivre l'homme par quelqu'un de sûr et d'intelligent. — Excellente idée, s'écria Ethelbert, je me chargerai de la commission. — Et je t'accompagnerai, dit sir Adolphe: nous nous ferons suivre par deux de nos gens sur lesquels nous pouvons compter. Milady Lyming-

ton trouva des difficultés ; elle l'affligeoit de voir les êtres les plus chers à son cœur engagés dans une aventure qui pouvoit avoir des dangers; mais le père et le fils promirent d'user de la plus grande prudence.

Les dispositions furent faites : quatre chevaux étoient sellés, et prêts à être montés à l'heure du rendez-vous. Le valet-de-chambre de sir Adolphe et un laquais de son fils eurent l'ordre de suivre l'homme quand il sortiroit de l'hôtel.

Hood fut très-ponctuel à l'instant fixé. Ethelbert, avant de lui livrer la somme, lui demanda s'il ne lui permettroit pas de partir avec lui? — Afin d'éviter à miss Primrose, dit-il, le désagrément de voyager d'une manière incommode, je la ramènerai dans une voiture infiniment douce, et qui ne la fatiguera pas. — Miss Primrose, dit le concierge en fronçant le sourcil, voyage dans une chaise de poste; ainsi votre propo-

sition ne lui seroit d'aucune utilité. Je suis convenu de la conduire à Londres, et de la remettre entre vos mains, je ne changerai rien, s'il vous plaît, à mon plan. — Voilà les mille guinées. Quand Georgia sera-t-elle ici? — Dans sept jours, y compris celui où nous sommes. — Je compte sur votre parole. — Elle est inviolable.

En sortant lá porte de l'hôtel Lymington, Hood regarda de tous les côtés, dans la crainte d'être suivi; mais les espions qu'on avoit attachés à ses pas surent se soustraire à sa vue, et ne le quittèrent pas des yeux. Ils avoient pris un déguisement qui ne pouvoit faire naître de soupçons.

Hood se rendit dans la petite auberge où il étoit descendu. Heureusement qu'elle se trouvoit peu éloignée du quartier de Westminster. En arrivant il dit à un valet d'écurie de seller son cheval pendant qu'il alloit manger un morceau. Le valet-de-chambre de sir Adolphe qui avoit

entendu l'ordre envoya son camarade avertir ses maîtres. Il le chargea d'amener son cheval, attendu qu'il ne vouloit pas perdre l'homme de vue un seul instant. L'auberge étoit située auprès de la barrière, en sorte qu'il étoit fort aisé d'appercevoir la porte d'une assez grande distance. Lymington et son fils ne prirent que le temps d'embrasser milady, montèrent à cheval, puis se rendirent en hâte avec leur guide à l'endroit désigné.

Ils y étoient à peine arrivés que Hood partit. Il marcha d'abord au petit pas, et retourna plusieurs fois la tête derrière lui; précaution inutile, car les autres étoient en avant. Le valet-de-chambre coupa au court, franchit un fossé, et rejoignit ses maîtres avant que le concierge fût passé. Quand ils le virent assez loin, ils se mirent aussi en marche, mais séparés. Ils voyagèrent toute la journée à la piste de Hood, qui ne paroissoit

nullement soupçonner qu'on le suivoit. Le soir il s'arrêta dans un petit village, et se logea dans une chétive auberge; la seule qu'il y eût en ce lieu. Sir Adolphe vouloit que son fils allât aussi descendre dans la maison publique, ajoutant qu'il resteroit avec ses gens dans le voisinage dans la crainte que l'homme ne partît avant le jour. Ethelbert s'y opposa fortement. Il fut donc décidé qu'on attacheroit les chevaux au bord du chemin où ils mangeroient de l'herbe, et que Lymington et Ethelbert se coucheroient par terre enveloppés de leurs manteaux dans une espèce de hangar qui, selon les apparences, étoit le lieu du marché; les deux domestiques devoient alternativement monter la garde à la porte du cabaret. Cette nuit fut infiniment fatigante pour les maîtres et les valets; cependant elle s'écoula, et personne n'en ressentit d'incommodité. Au point du jour, Hood se remit en route.

Les espions usèrent des mêmes précautions que la veille, et ne furent point apperçus. Une seconde nuit se passa d'une manière plus supportable, parce qu'il se trouva à la couchée du voyageur deux auberges. Le troisième jour fut la répétition des deux premiers. Vers cinq heures de l'après-midi, on découvrit la mer. Sir Adolphe observa alors que l'homme alloit sûrement à Portsmouth. Effectivement on en étoit peu éloigné, quand Hood descendit de cheval pour raccommoder la sangle de sa selle qui s'étoit détachée. Sans doute il avoit remarqué les deux cavaliers qui venoient derrière. Dans ce moment Ethelbert s'étoit rapproché de son père; les deux autres étoient à une certaine distance; car il retourna plusieurs fois la tête, s'arrêta même, et sembloit incertain s'il iroit en avant ou s'il retourneroit sur ses pas. Lymington avoit quitté la grande route, et suivoit un chemin de tra-

verse, toujours avec son fils. Il eût été imprudent, ayant été apperçu ensemble, de se séparer. Après quelques minutes d'indécision, Hood piqua son cheval, et gagna la ville au galop. Le valet-de-chambre, qui se trouvoit le plus près, en fit autant, et ne laissa entre l'homme qu'il suivoit et lui, que l'intervalle qui ne pouvoit le lui faire perdre de vue. Il le vit descendre à une fort belle auberge. Quand il se fut assuré par des questions aux valets d'écurie que l'étranger logeoit effectivement là, il fut au-devant des trois autres. Sir Adolphe voulut aller demeurer au même endroit. Il faisoit déjà sombre, ni lui ni ses gens n'étoient d'ailleurs connus du concierge, et Ethelbert pouvoit, à l'aide de son manteau, et en baissant beaucoup son chapeau sur ses yeux, échapper à l'observation. — Et supposez même, ajouta Lymington à son fils, que l'homme te reconnoisse, ce lieu étant sans

aucun doute le terme de son voyage, il ne peut se dispenser de remplir sa promesse.

On arriva en conséquence à l'auberge dans l'ordre naturel, c'est-à-dire, les valets suivant leurs maîtres. On conduisit les deux derniers dans une chambre. Les gens restèrent en bas, et firent soigneusement le guet.

Hood n'étoit pas absolument sans inquiétude. En raccommodant sa selle, il avoit effectivement remarqué les deux cavaliers qui venoient derrière lui ; il lui sembla qu'ils s'étoient déjà offerts à sa vue à quelques milles de Londres. Cependant, lorsqu'il les vit quitter la grande route, il se persuada que ce pouvoit être des habitans du pays.

En rendant compte à mistress Speckled de sa commission, il exalta de beaucoup la peine qu'il avoit eue à obtenir la somme avant de livrer Georgia, dans l'espoir que la récompense en deviendroit plus considé-

rable. Christina avoit promis deux cent cinquante guinées sur les mille que rapporteroit Hood. Il ne tenoit sans doute qu'à lui de s'approprier le tout, et personne ne pouvoit le chagriner sur ce vol : mais le concierge avoit une singulière conscience ; il n'auroit pas dérobé un shelling, et cependant ne refusoit jamais de participer à une action malhonnête, quand il étoit payé pour le faire. La faute, disoit-il, n'émane pas directement de moi ; je ne suis qu'un instrument dont on se sert : et si je m'y refusois, la chose n'en auroit pas moins son effet ; vingt autres me remplaceroient. Ce raisonnement captieux fait plus de scélérats qu'on ne le croit ; c'est, pour ainsi dire, composer avec la probité. Hood se flattoit que mistress Speckled, d'elle-même, lui offriroit cinquante guinées de plus, en raison de son zèle et de sa célérité ; il se trompoit. Christina regardoit comme un

prix exorbitant de payer aussi cher une simple commission. Elle se borna donc à remplir strictement sa promesse. Le concierge ne dit mot; mais ne fut pas content. Cela fut cause qu'il n'attendit pas pour lui demander quand il conduiroit la jeune miss à Londres. — La conduire à Londres, avez-vous cru réellement que j'avois le projet de m'en séparer si vîte? — Mais, madame, vous m'en avez fait donner ma parole, et Hood n'y a jamais manqué. — Qu'à cela ne tienne; je me charge seule du blâme à cet égard, s'il en existe. — Cela ne se passera pas ainsi : j'ai juré d'être à Londres sept jours après celui de mon départ, et d'y conduire miss Primrose; je tiendrai mon serment. — Georgia est sous ma dépendance. — Pas plus que sous la mienne. Un hasard bien malheureux pour elle l'a jetée dans nos griffes. Ainsi j'ai autant de droit pour disposer d'elle que vous. Mistress Speckled

parla à Hood avec beaucoup de hauteur; celui-ci, craignant d'oublier qu'il disputoit avec une femme, sortit de l'appartement, et fut, suivant sa coutume, se mêler avec les gens de la cuisine.

Le valet-de-chambre de sir Adolphe l'accosta, et chercha à le faire causer. Hood, ferme comme un roc, ne dit pas un mot dont on pût faire usage. Le valet d'Ethelbert voyant son camarade engagé dans une conversation avec le concierge, lui fit signe de le retenir le plus long temps possible, et monta chez ses maîtres pour les instruire de ce qu'il avoit appris des grooms en soignant les chevaux à l'écurie. On lui avoit dit que l'homme qui venoit de revenir étoit arrivé six jours auparavant avec deux femmes, l'une jeune et jolie, qui paroissoit avoir beaucoup de chagrin, et l'autre, âgée au moins de quarante ans, qui, selon les apparences, avoit une autorité très-éten-

due sur la première, puisqu'elle ne lui permettoit pas de sortir de l'appartement. — As-tu demandé leur signalement, dit Ethelbert? — Oui, monsieur; la jolie est blonde et blanche, l'autre brune et très-colorée. — La première est sûrement Georgia, et sa compagne vraisemblablement est l'épouse de l'homme que nous avons suivi. — Cela ne peut être, car il ne mange point avec les dames. On le sert dans son particulier. — Sais-tu, demanda sir Adolphe, où est situé leur logement? — Les palefreniers ne le savent pas au juste; mais si votre seigneurie veut aller frapper à la porte vis-à-vis de celle-ci, je pense qu'elle ne se trompera pas. Je parierois avoir entendu l'homme la fermer sur lui quand il est venu à la cuisine. — Voulez-vous, mon père, que je m'y présente d'abord seul? — J'irai avec vous, Ethelbert, et, toi, guette sur l'escalier. Ils se rendent tous deux à la porte indi-

quée : ils frappent doucement, personne ne répond ; ils recommencent plus fort, même silence ; ils cherchent à tourner la clef, il n'y en a point dans la serrure ; ils frappent encore. Une servante qui a entendu le bruit, monte. — Ces dames n'y sont pas, dit-elle en s'adressant aux deux messieurs. Il n'y a guère moins d'une demi-heure que je les ai vues sortir. La consternation se peint sur le visage du père et du fils. Le valet descend, et trouve Hood causant toujours tranquillement avec le valet-de-chambre. Il retourne en avertir ses maîtres, qui vont eux-mêmes à la cuisine. En appercevant Ethelbert, le concierge fit un sourire. — Vous n'êtes pas de parole, jeune homme, dit-il en le tirant à part ; je pourrois en conserver du ressentiment, mais l'instant vous est favorable, et je me réjouis que vous soyez venu. Pour satisfaire à l'engagement que j'avois pris avec vous, il m'auroit fallu ba-

tailler, car j'ai affaire à une diable de femme qui n'a pas plus de conscience qu'un chien. Venez, mon beau garçon; je remettrai la jeune dame entre vos mains. — Vous ne le pourrez pas, dit sir Adolphe. Hood parut si surpris de voir une nouvelle personne initiée dans le secret, qu'il ne fit pas attention aux paroles qu'on avoit prononcées. — Soyez sans inquiétude, dit Ethelbert; sir Adolphe, mon père, n'est pas venu avec le dessein de vous faire du mal. — Au contraire, dit Lymington; je vous récompenserai si vous remplissez vos conditions. Au mot récompenserai, Hood se sentit disposé à servir les gentilshommes. — Mais, continua sir Adolphe, vous ignorez que ces dames sont sorties. — Sorties, répéta le concierge; une peut-être, mais, pour miss Primrose, je garantis que sa compagne ne lui a pas laissé quitter sa chambre une seule fois depuis notre arrivée à Portsmouth; et il s'ache-

mine vers l'appartement. La même servante leur répète que les dames ne sont pas à la maison. — Je suis sûr que la jeune n'est pas sortie, reprend Hood. — Je les ai vues toutes les deux comme je vous vois lorsqu'elles quittoient la maison. — Ouvrons la porte pour nous en assurer, dit un des gens de sir Adolphe. Dans les auberges, chaque porte a plusieurs clefs; c'est une précaution souvent utile aux hôtes. On ouvre la porte. Personne dans les trois pièces contiguës.— Mistress Speckled est une scélérate, dit Hood d'un air pétrifié. — Quoi! s'écria sir Adolphe, c'est mistress Speckled qui est la compagne de Georgia? — Elle-même. Votre seigneurie la connoît-elle? — Si je la connois?.... O ciel! en quelles abominables mains est tombée cette malheureuse fille! — Ce n'est donc pas votre épouse, comme vous me l'aviez assuré, dit Ethelbert avec vivacité? — Pardon, jeune homme; il m'a fallu

remplir les ordres que j'avois reçus. J'étois payé pour obéir ; mais du moment qu'on me trompe, ou qu'on veut me faire passer pour un coquin, je revire de bord. Me voilà prêt à vous servir, et comptez sur mon zèle pour retrouver cette perfide. Me mettre dans le cas de manquer à ma parole d'honneur, murmura-t-il entre ses dents, c'est ce que Hood ne pardonneroit pas, même à *George III*.

Dans une minute l'événement circula dans toute la maison ; l'indignation fut générale, et d'un mouvement spontané, maîtres et valets se mirent à parcourir les rues. Le succès ne répondit pas à la bonne volonté. Nulle trace ne put indiquer ce que les dames étoient devenues.

On rentra fatigué, mais pas découragé. L'espoir de réussir le lendemain calma un peu la douleur du fils et l'inquiétude du père. Ethelbert avoit moins de raison pour concevoir des craintes que sir Adolphe,

ignorant avec quelle espèce de femme se trouvoit son amie; puisqu'il n'avoit jamais entendu nommer la maîtresse de son père, il ne pouvoit supposer que Georgia courût de très-grands dangers, et il se flattoit de découvrir facilement la demeure où on l'auroit conduite. Lymington qui, malheureusement connoissoit la noirceur et la duplicité du caractère de Christina, frémit en songeant que l'innocente et belle miss Primrose étoit à la merci d'une pareille furie.

Le valet-de-chambre de sir Adolphe eut une idée qui avoit échappé à tout le monde. Dès que le jour parut, il courut au port, prit des informations, et apprit qu'à deux heures du matin un petit bâtiment avoit mis en mer, et qu'il faisoit voile pour l'Italie. C'étoit déjà savoir quelque chose; mais il voulut acquérir, s'il étoit possible, la certitude que mistress Speckled et miss Primrose s'étoient embarquées comme il le

supposoit. Il s'accosta de plusieurs commissionnaires et matelots. Pendant plus d'une heure ses enquêtes furent sans fruit ; une vieille mendiante, qui avoit entendu ses questions, s'approcha. — Les deux dames que vous désignez, monsieur, lui dit-elle, sont montées sur un vaisseau à la fin du jour, quoiqu'on leur ait assuré qu'on ne partiroit que dans la nuit. Une des deux paroissoit peu disposée à suivre les desirs de l'autre. Cependant après un quart-d'heure de débats, elles se sont embarquées. Voilà ce que je puis vous assurer ; car je les ai vues, et même j'ai reçu l'aumône de la plus jeune, celle qui sembloit partir à regret. Je suis certaine qu'elle a soupiré plusieurs fois. — Suivez-moi, ma bonne, dit le valet-de-chambre : je vous promets deux couronnes quand vous aurez répété tout cela devant mes maîtres, et il la conduisit à l'auberge.

D'après la relation de la pauvre

femme, il ne resta aucun doute que la misérable Christina n'eût emmené miss Primrose, dans la crainte que Hood ne la forçât à remplir ses promesses. Mais qu'en vouloit-elle faire ? Voilà ce que chacun se demandoit. Sir Adolphe seul devinoit les motifs atroces de la scélérate. Cependant il se garda de troubler la sécurité de son fils en lui communiquant ses appréhensions. Ethelbert dit sur-le-champ qu'il falloit suivre les fugitives. Ce fut aussi l'avis de Lymington. Le jeune homme insistoit pour que son père retournât à Londres. — Votre absence causeroit de trop grandes inquiétudes à ma mère, et je puis entreprendre seul le voyage. Sir Adolphe voulut absolument accompagner son fils ; il écrivit à Milady Lymington ; le domestique d'Ethelbert fut chargé des dépêches, et aussi de rendre compte à sa maîtresse de tout ce qui s'étoit passé. Comme il n'y avoit aucun batiment prêt à partir pour

des ports d'Italie, sir Adolphe en fréta un à ses frais. Les préparatifs furent faits le lendemain, et les voyageurs quittèrent Portsmouth trente-six heures après le départ des deux dames.

Hood avoit pris la place du valet envoyé à la capitale ; il jura fidélité à ses nouveaux maîtres. — Fiez-vous à moi, leur dit-il, mon honneur et mon amour-propre sont compromis ; il faut que je me venge ; être joué par une femme, répétoit-il à demi-voix, et me mettre hors d'état de remplir une condition qui devoit être sacrée! Mon maître, continua-t-il en s'avançant vers Ethelbert, voilà les deux cent cinquante livres sterlings que la misérable m'a données. Reprenez-les, je vous en conjure, je ne les ai pas gagnées. Cette somme est à vous. — Pour mettre votre conscience en repos, dit sir Adolphe en souriant, mon fils vous en fait don. — Grand merci. Votre seigneurie a trouvé un bon moyen

d'accorder mon devoir avec mon goût; car je vous avoue mon foible, j'aime beaucoup l'argent; mais, morbleu! je n'en voudrois pas s'il n'étoit le salaire de mes peines et de mon dévouement.

CHAPITRE XL.

En quittant les *Ruins*, le désespoir de mylord Yolk étoit d'autant plus affreux, qu'il ne savoit plus où donner de la tête. La certitude qu'il croyoit avoir d'épouser Georgia, l'avoit engagé à promettre affirmativement à ses créanciers de les payer à son retour à Londres. Plusieurs étoient instruits par lui que, non-seulement il alloit être en état de s'acquitter du principal et des intérêts avec tous ceux à qui il devoit, mais, qu'en outre, il jouiroit d'une grande fortune, puisque la jeune personne qui deviendroit sa femme étoit fille unique et riche héritière. Comment

oser paroître dans le même dénuement qu'avant son départ ? Quelle honte ! sans compter les dangers où il se trouvoit de perdre sa liberté. Sûrement ses créanciers perdroient patience, sur-tout quand ils apprendroient que tout étoit rompu par la disparition de la prétendue.

A la première couchée, mylord Yolk, en se retirant, dit à Henry de le suivre. Le vieux lord avoit remarqué que cet homme étoit, par ses vices, digne de devenir son confident.

Pendant la route, la conversation avoit été si languissante, que chacun de son côté s'étoit livré à ses réflexions. Celles de mistress Primrose n'avoit pour but que d'abuser son mari en montrant à ses yeux Georgia sous l'aspect le plus défavorable. Il falloit, pour s'innocenter elle-même, que sa fille supportât le poids entier de toutes les iniquités des autres. Ce n'étoit, certes pas, une chose facile, lorsque les apparences déposoient

uniquement contre les vrais coupables. En dépit de l'imagination fertile en expédiens de Wilhelmina, elle ne put, durant le cours de la première journée, se fixer à aucun plan; ceux qu'elle concevoit manquoient de vraisemblance, conséquemment seroient peu propres à persuader Otho. La nuit, loin de rendre ses idées plus nettes, ne fit que les embrouiller de plus en plus, et dès lors elle éprouva un commencement de punition; ce n'étoit pas précisément des remords qui agitoient son ame, le temps n'en étoit pas encore arrivé; mais une sorte de crainte, jusques-là étrangère à son cœur. Accoutumée à primer sur M. Primrose, elle se sentoit humiliée par la seule pensée qu'il pourroit la forcer à une explication qu'elle n'avoit ni la volonté ni le pouvoir de lui donner.

D'après le peu de succès des recherches de Wilhelmina, on ne sera pas surpris que son humeur fût, le jour

suivant, excessivement maussade. Au contraire, mylord Yolk parut très-gai, et doubla de soins et d'attention pour tâcher de distraire sa compagne de ses idées tristes et sombres; mais il n'y réussit pas.

Le troisième jour vers midi, le vieux lord dit qu'il se sentoit très-mal. — Demain soir nous serons à Londres, dit mistress Primrose, et vous pourrez vous reposer de vos fatigues. — Pardon, madame; mais mes souffrances sont si violentes, que je suis forcé de vous prier en grace de permettre que nous nous arrêtions une couple d'heures. Ce délai ne déplut point à Wilhelmina, qui redoutoit un peu sa première entrevue avec son mari. Un bourg se trouva à portée; on s'y rendit de suite, et mylord en descendant de voiture se retira dans une chambre pour s'y reposer. Henry le suivit pour lui offrir ses services. Au bout d'un quart-d'heure le valet sortit, et fut trouver

Diana. — J'ai dans les environs, lui dit-il, un de mes parens qui est fermier; je vais le voir. Si madame demande après moi, vous lui direz où je serai; j'ai plus de temps qu'il ne m'en faut; car mylord est hors d'état de partir avant cinq ou six heures.

Wilhelmina attendoit sans impatience que son compagnon de voyage vînt la trouver. Cependant vers le soir, elle appela Diana, se fit servir un poulet, et s'informa de la santé de mylord Yolk. — Il n'a pas quitté sa chambre, répondit un garçon d'auberge. — Il ne faut pas interrompre son repos, dit encore mistress Primrose, rien ne nous presse. Puis elle ajouta en s'adressant à sa femme-de-chambre : Diana, quand il s'éveillera, chargez Henry de lui proposer de ma part de passer la nuit ici; je n'y trouve aucun inconvénient, si sa santé peut y gagner.

Henry ne revint qu'à sept heures et demie du soir. Diana remplit le

message de sa maîtresse, et le valet entra dans la chambre de mylord, qui le renvoya une heure après porter ses remercîmens à mistress Primrose pour sa délicate attention ; il acceptoit d'autant plus volontiers son offre obligeante, qu'il se sentoit extrêmement foible, et qu'il espéroit que le sommeil de la nuit le rétabliroit entièrement.

Depuis vingt-quatre heures, mistress Primrose avoit renoncé à former aucun projet. Je me laisserai guider, pensa-t-elle, par les circonstances. Otho a beaucoup de confiance en moi ; j'aurai peut-être moins de peine que je ne l'imagine à le persuader des torts de Georgia. Si je devois paroître devant mon père, mon beau-père, ou même devant ce pédant de Dunstan, la tâche seroit certainement bien plus difficile. Au reste, nous verrons.

Le lendemain de bonne heure, on monta en voiture ; mylord Yolk eut

infiniment de peine à descendre l'escalier de l'auberge, quoique soutenu d'un côté par Henry, et de l'autre par Diana. En s'appercevant qu'on prenoit un chemin de traverse, Wilhelmina en demanda la raison. Henry se hâta de répondre qu'on en avoit prévenu avant de partir.—La route, dit-il, s'est effondrée dans une descente rapide; et jusqu'à l'instant où la cavité sera comblée, les voyageurs seront forcés de faire un léger détour. Une explication aussi simple que naturelle contenta tout le monde.

On avoit fait au plus deux milles, quand le lord se laissa aller dans le fond du carrosse.—Mylord se trouve mal! s'écria Henry d'un air effrayé. Wilhelmina tourna la tête vers son compagnon de voyage, et pensa qu'effectivement le vieux seigneur n'étoit pas bien. Il lui sembla beaucoup plus pâle qu'à son ordinaire. Elle donne un flacon de sels; Henry et Diana le font respirer au malade.

Pendant ce temps, mistress Primrose s'avance hors de la portière, et ordonne aux postillons d'arrêter. Au bout d'un quart-d'heure, voyant que mylord ne reprenoit pas connoissance, elle montre à ses gens une maison de belle apparence, fort peu éloignée, et témoigna le desir de s'y faire conduire. — On ne refusera sûrement pas, dit-elle, de nous procurer les secours nécessaires à l'état de mylord Yolk. Henry s'empressa de répéter les ordres de sa maîtresse aux postillons, ajoutant de son chef, l'injonction de gagner avec la vîtesse du vent la maison qu'il pointa du doigt. En dix minutes on arrive; le malade ouvre languissamment les yeux, Wilhelmina l'instruit de l'idée que lui a suggérée son danger, et Henry est envoyé pour demander la permission aux habitans du logis de passer une heure dans leur maison. Le valet revint sur-le-champ dire que les maîtres étoient absens; mais que le con-

cierge se feroit un plaisir d'offrir aux voyageurs tout ce qui étoit à sa disposition. Mylord descendit de voiture avec moins de peine qu'il n'y étoit monté. On ouvrit à la compagnie le parloir le plus à portée, et au bout d'une demi-heure, on servit des rafraîchissemens, ou pour mieux dire une espèce de collation. Wilhelmina étoit enchantée du bon accueil qu'elle recevoit. En peu d'instans, mylord Yolk se trouva infiniment mieux. Après le repas, il proposa à mistress Primrose de parcourir la maison qui paroissoit grande et belle. On fit savoir si la chose étoit possible. Le concierge se prêta de bonne grace au desir des étrangers, et se présenta sur l'heure avec le paquet de clefs à la main. Les appartemens étoient vastes, réguliers, et sur-tout décorés avec une magnificence royale. Tous les meubles neufs, riches, et construits à la dernière mode. — Il y a peu de temps que cette maison est

bâtie, dit Wilhelmina au concierge? — A peu près vingt ans, madame; mais elle n'étoit pas occupée par son propriétaire. Ce n'est que depuis quelques mois qu'elle a été vendue à un particulier très-opulent. Il n'y est même pas encore venu; c'est son homme de confiance qui en a fait l'acquisition; c'est lui aussi qui a commandé les meubles. — Compte-t-il venir bientôt en prendre possession ce propriétaire, demanda mylord? — Dans six ou sept mois. — Il s'appelle? — Excusez, madame; mais, en vérité, on ne nous a pas dit son nom, c'est même un des grands chagrins de ma femme, qui est assez curieuse de son naturel.

Après avoir examiné, admiré le premier étage, le concierge engagea les voyageurs à monter au second, qui, disoit-il, méritoit aussi d'être vu. Effectivement, il étoit encore plus élégamment garni que le reste. Tout sembloit avoir été choisi par le

bon goût. — C'est le logement que doit occuper le père de notre nouveau maître, dit le concierge. Il paroît que l'homme d'affaires avoit l'ordre de ne rien ménager pour le rendre le plus beau de la maison. Wilhelmina, à cette attention d'un bon fils, haussa les épaules, mais elle ne prononça pas un mot. La dernière pièce qu'on visita étoit une chambre à coucher, où il ne manquoit absolument rien. L'utile et l'agréable sembloient s'efforcer mutuellement d'en faire un séjour divin. Mylord Yolk, se trouvant un peu fatigué d'avoir été si long-temps sur ses jambes, s'assit sur un sofa. Mistress Primrose se plaça à l'autre bout. En ce moment Henry vint dire au concierge que sa femme le demandoit. Celui-ci pria la compagnie de l'excuser, de ne pas se déranger, et sortit en tirant la porte après lui. Sans perdre de temps, mylord Yolk s'approcha de mistress Primrose, sai-

sit sa main, et la porta à ses lèvres. Cette liberté, la première que le lord eût jamais prise avec Wilhelmina, l'étonna autant qu'elle la choqua ; elle voulut retirer sa main, mais le vieux seigneur la tenoit fortement dans les siennes. Tandis qu'il la fixoit avec un regard qu'il s'efforçoit de rendre tendre, surprise et indignée de cette familiarité, la mère de Georgia se leva avec vivacité, et se disposoit à sortir. Mylord Yolk, l'arrêta par sa robe, et se mit à ses genoux. — Au nom du ciel ! madame, dit-il d'une voix lamentable, daignez m'entendre, il m'est impossible de dissimuler plus long-temps l'amour ardent que vous m'avez inspiré. Vous voyez par mon affreux dépérissement, à quel point le chagrin me dévore. Si j'ai recherché votre fille, si j'ai desiré devenir votre gendre, ce n'étoit que pour me rapprocher de vous. La fuite de miss Primrose ne m'a été sensible que parce que

j'ai senti que toute relation intime seroit rompue entre nous. Retournée près de votre mari qui ne m'a jamais vu qu'avec peine, il faudra que je renonce à votre présence, et je ne le puis. Sur mon honneur il m'est impossible de vivre loin de vous.

Wilhelmina, confondue, resta quelques secondes sans répondre; elle ne savoit si elle devoit rire ou se fâcher de la déclaration du vieux seigneur. — Ou vous êtes fou, mylord, lui dit-elle enfin, ou vous êtes l'homme le plus impudent que je connoisse, choisissez. — Ne m'accablez pas, belle Wilhelmina, d'un mépris qui me perce l'ame, je vous aime à l'idolâtrie. — C'est pousser l'audace trop loin, reprit mistress Primrose, et elle se précipita vers la porte. Mylord Yolk la retint en passant ses bras autour de sa taille, et la serra contre son sein. Wilhelmina se débattit de toutes ses forces; mais son antagoniste étoit grand et fort,

il sut facilement maîtriser ses mouvemens. Mistress Primrose, se sentant fatiguée de cette horrible lutte, se laissa tomber dans une bergère ; sa langue alors devint sa ressource. Elle accabla mylord d'injures. — Je vois bien à présent, lui dit-elle, que tout ce qui s'est passé depuis hier étoit conduit à la main. Votre maladie ne fut qu'une détestable feinte pour duper ma sotte crédulité. Il n'est plus question de cette excessive foiblesse dont vous vous plaigniez il y a une heure. — J'avouerai, madame, tout ce que vous voudrez. Il est vrai que je suis coupable de vous avoir trompée, mais je n'avois pas d'autre moyen pour vous conserver, et j'ai dû l'employer. — Les gens de cette maison sont donc vos complices, dit Wilhelmina en se sauvant encore du côté de la porte, qu'elle chercha en vain à ouvrir. — Les scélérats m'ont enfermée avec ce monstre, s'écria-t-elle, mais qu'espères-tu, misérable?

apprends que Wilhelmina est plus attachée à la vertu qu'à la vie; dis, qu'espères-tu ? — Vous posséder ou mourir. — Eh bien ! tu mourras, jamais tes infâmes desirs ne seront satisfaits. — Wilhelmina, dit mylord Yolk d'un ton qui n'étoit plus suppliant, songez que vous êtes entièrement en ma puissance ; je puis vous rendre la plus malheureuse des femmes; il est de même en mon pouvoir de faire votre bonheur : consentez aux propositions que je vais vous faire, et nos jours s'écouleront dans le plaisir et la joie. — Si je t'écoute, homme exécrable, c'est parce que la nécessité m'y force ; mais persuade-toi d'avance que je méprise autant tes propositions que ta personne. — La raison, j'espère, vous suggérera bientôt un langage moins outrageant pour celui qui vous adore, et qui ne fait cas de son existence qu'autant qu'il pourra la sacrifier à votre entière félicité. Au nom du ciel, écou-

tez-moi, voici le projet que l'amour le plus ardent me dicte, entendez-le de sang-froid, et vous conviendrez, madame, qu'il aura le double avantage de concourir à votre tranquillité, en même temps qu'il vous met à l'abri des interprétations désagréables qu'on pourroit donner à votre étonnante disparition; car enfin, ma très-chère mistress Primrose, quelle excuse pouvez-vous alléguer à votre époux, quand il vous accusera d'avoir abusé de vos droits, même de les avoir outre-passés en soustrayant Georgia aux yeux de tout le monde, et sur-tout à ceux de son père? Direz-vous la vérité? non, elle révolteroit l'honnêteté et la délicatesse de M. Primrose. Aimable Wilhelmina, nous ne pouvons nous dissimuler que nous avons traité votre fille indignement, et si le sort n'y eût mis obstacle par sa fuite, nous serions devenus encore plus coupables, puisque l'institution la plus respectable,

celle qui ne devroit avoir que la volonté mutuelle pour base, auroit été souillée par une violence atroce. Nous avions décidé que l'innocente et bonne Georgia seroit inhumainement traînée à l'autel, et quel fut le motif de tant de barbarie? De votre côté une haine d'autant plus monstrueuse qu'elle est injuste, et du mien, la passion indomptable que je ressens pour vous; ajoutez à tous ces torts vraiment irrémissibles, celui d'avoir donné sciemment à votre fille, pour compagnes, deux femmes dont nous connoissons l'affreuse dépravation. L'une fut pendant douze ou quinze ans la maîtresse de sir Adolphe Lymington, et vous ne l'ignoriez pas; l'autre, c'est de vous que je le tiens, fut celle de votre père, qui l'abandonna quand il fut instruit de sa mauvaise conduite. Pensez-vous, madame, que le public ne verroit pas avec exécration une mère capable de pareilles horreurs?

Ne vous flattez pas de pouvoir échapper à la vindicte publique à l'ombre du mystère. Cet espoir ne peut entrer dans votre esprit, puisque la plus méchante des femmes, mistress Speckled, est libre, et doit chercher à se venger de nous. Je ne parle pas de miss Primrose, cet ange de douceur n'accusera jamais sa mère. Cependant elle reparoîtra sans doute; peut-être même est-elle en ce moment près de son père. De quel front l'envisagerez-vous, et pourrez-vous rencontrer ses yeux sans rougir? Vos parens, ma belle amie, se réuniront pour vous accabler de reproches, et il vous faudra les supporter, car vous ne pourrez prouver qu'ils aient tort. Couverte de honte, détestée de tous ceux qui vous connoissent, vous maudirez votre destinée du matin au soir; si, au contraire, vous cédez à mes instances, le reste de votre vie sera une série continuelle de bonheur.

Mylord Yolk ayant ainsi parlé, s'arrêta un moment; et fixant alors mistress Primrose, il crut démêler sur son visage une sorte d'inquiétude. Enhardi par cette remarque, et plus encore par la grande patience qu'elle mettoit à l'écouter, il reprit avec confiance son long discours. — En quittant l'Angleterre, vous ne risquez pas de voir les gens dont vous devez craindre la présence; nous irons habiter un pays agréable, où nous nous fixerons; je changerai de nom, et vous passerez pour être mon épouse. Mylord, en ce moment, s'apperçut d'un léger tressaillement dans tous les membres de Wilhelmina; mais comme sa figure n'indiquoit aucune émotion, il continua. — Si j'avois une fortune qui pût se réaliser promptement, je n'ajouterois rien à ce que je viens de dire; heureux, mille fois heureux de mettre à vos pieds mes biens et ma personne, je ne souffrirois même pas

que vous fissiez pour moi le plus léger sacrifice ; mais mes terres ne sont pas entièrement libres ; il est donc impossible que mes gens d'affaires puissent m'envoyer de l'argent sur-le-champ. Nulle difficulté ne s'oppose à ce que vous disposiez de votre terre située en Ecosse. Elle est à vous en propre ; en écrivant à votre intendant de la vendre, il peut vous faire passer tout de suite dix mille livres sterlings. Ce moyen est simple et de facile exécution.

Mylord Yolk s'arrêta pour attendre la réponse de mistress Primrose. Elle n'en fit point, et ne changeoit pas d'attitude. Le vieux lord, feignant d'interpréter son silence favorablement, voulut prendre sa main ; elle la retira avec un mouvement très-précipité. — J'ose espérer que ma charmante amie a senti la force et la vérité de mon raisonnement ? — Je savois déjà, dit-elle enfin, que vous étiez un scélérat ; ce que je viens

d'entendre ajoute à l'opinion que j'avois conçue de vous. Peu satisfait de m'avoir trompée pour m'amener ici, vous prétendez encore me voler dix mille livres. Pour cette fois votre criminelle intrigue restera sans succès. — Je croyois qu'en vous présentant la vérité nue, vous concevriez que votre intérêt me guide autant que mon amour.—C'étoit avant d'aller aux Ruins qu'il falloit me parler ce langage, peut-être m'eût-il ouvert les yeux sur le tort que pouvoit me faire ce voyage, et alors vous m'eussiez prouvé sincèrement votre estime; mais quand vous avez vous-même disposé tous les événemens, vous osez me les imputer, méchant homme! je vous voue la haine la mieux prononcée, voilà mon dernier mot! à présent je me flatte qu'il me sera permis de sortir de cette chambre. — Je dois aussi, ma charmante, vous apprendre à mon tour ma dernière volonté; vous ne quitterez le

lieu où nous sommes que quand vous me présenterez la lettre qui sera une autorisation à votre intendant pour vendre votre terre. — Vous vous lasserez plutôt de m'y garder, que moi d'y rester, sur-tout si vous m'épargnez l'horreur de vous y voir. — Et c'est ce dont je me garderai bien. Ne vous ai-je pas dit que je ne pouvois vivre loin de vous? — Evitez-vous l'ennui de jouer un rôle qui ne peut servir de manteau à votre vil projet; jetez, croyez-moi, le masque qui couvre mal le visage d'un fourbe. — Ma foi, vous me mettez à mon aise; sur mon ame j'étois tout en eau. Vous avez raison, on réussit difficilement à feindre un sentiment qu'on n'éprouve pas. Eh bien! chère madame, substituons le titre d'ami à celui d'amant. Dans le fait, nous ne sommes plus d'âge à imiter les tourtereaux; ainsi donc votre ami obtiendra de vous la faveur que vous refusiez à l'amant. — Je ne puis être

l'amie d'un homme que je méprise.

Mylord Yolk voyant bien qu'il n'avoit rien à espérer, du moins pour le moment, quitta Wilhelmina, en lui annonçant qu'il alloit lui envoyer Diana pour la servir, et qu'elles resteroient enfermées ensemble.

Mistress Primrose, comme on l'a vu, étoit une femme à caractère. Cette fâcheuse aventure ne lui fit pas verser une larme. Son sang-froid étonnoit sa femme-de-chambre, et sa patience mettoit le vieux seigneur au désespoir. Au bout de huit jours de captivité, Wilhelmina paroissoit aussi calme que si elle eût été chez elle.

CHAPITRE XLI.

A la fin du trente cinquième chapitre, j'ai laissé M. Primrose au moment où il quittoit Green-House et ses amis pour retourner à Londres. L'espoir de découvrir des nouvelles de sa fille soutenoit son courage. En rentrant dans son hôtel il retrouva tous ses gens fort inquiets de l'absence de leur maître, et sur-tout de l'ignorance où on les laissoit sur ce qu'ils devoient faire. L'arrivée de M. Primrose fit d'abord un très-grand plaisir; mais quand on apperçut son changement, et qu'on le vit extrêmement affligé, tous les visages s'attristèrent. Otho étoit d'une bonté qui le faisoit chérir universellement. Il s'informa s'il étoit venu des lettres. Sur la réponse négative il soupira; et sans ajouter un mot, il se retira dans son appartement. Peu d'instans après son valet-de-chambre vint lui

dire que M. Ethelbert Lymington étoit en bas, et desiroit avoir l'honneur de le voir. Il fit inviter le jeune homme à monter. Otho l'accueillit avec sa cordialité ordinaire. Ethelbert lui demanda de la part de sa mère s'il avoit eu des nouvelles de mistress et de miss Primrose; cette question remplit les yeux d'Otho de larmes. — Je vous entends, dit le fils de sir Adolphe, en lui pressant la main. M. Primrose jeta un regard inquiet sur le jeune homme. — Vous savez donc, dit-il en hésitant? — Votre femme-de charge, mon cher monsieur, est la sœur de celle de ma mère; puis il ajouta en baissant les yeux; — Je vous jure que l'indiscrétion n'a pas été plus loin que la maison. C'est la même personne qui m'a instruit de votre arrivée; mon père vouloit venir lui-même vous offrir ses services et ses consolations; mais milady Lymington a pensé qu'en raison de l'inimitié que mistress

Primrose porte à mes parens, il seroit plus convenable que je me présentasse seul.

Les malheureux trouvent si doux de voir partager leurs peines, qu'Otho éprouva un léger soulagement en démêlant dans la contenance d'Ethelbert une tristesse en parfait accord avec la sienne. Il voulut aller sur le champ voir milady Lymington, et la remercier, ainsi que son époux, de l'intérêt qu'ils prenoient à ses souffrances. Il en fut reçu comme un frère. Sir Adolphe proposa à Otho de faire des démarches pour découvrir où mistress Primrose avoit conduit sa fille. — Croyez-vous, dit le malheureux père, que je serois effrayé de faire le tour du monde pour retrouver mon enfant? Mais qui me servira de guide? où irai-je? à qui m'adresserai-je pour suivre leurs traces? D'ailleurs, ajouta-t-il en rougissant, puis-je ébruiter une aventure où ma femme joue un rôle si

odieux? Cette dernière observation empêcha le père d'Ethelbert et le jeune homme lui-même d'insister.

M. Primrose continua à visiter souvent ses nouveaux amis. C'étoit là seulement qu'il osoit se livrer à sa juste douleur. Il étoit sûr que les cœurs dans lesquels il épanchoit le sien, répondoient à sa confiance par l'attachement le plus sincère.

A quelque temps de là, Otho reçut une lettre de M. Northward, qui l'engageoit à venir le trouver à New-Forest-Hall, où il comptoit rester une quinzaine de jours. Il alla prendre congé à l'hôtel Lymington, et fut joindre son beau-père. — J'ai réfléchi, mon fils, lui dit le vieillard, sur l'absence de ma fille et de la vôtre. Il est plus que probable qu'elles ne sont plus en Angleterre. Ce misérable Yolk les aura conduites sur le continent, et bientôt, sans doute, ils reparoîtront tous les trois. — Si Georgia, dit tristement Otho, n'a

pas succombé à l'excès de ses tourmens. — Pauvre enfant! dit en soupirant M. Northward; hélas! si je n'eusse faussé ma promesse, l'infortunée n'existeroit pas, et nous ne serions ni l'un ni l'autre malheureux par la méchanceté d'une femme. Alors le père de Wilhelmina raconta à son gendre comment il s'étoit décidé à épouser Drussilla Wigan, quoiqu'il eût formé le projet de ne jamais se marier. Il avoua qu'il n'avoit joui d'aucune félicité dans son ménage par la singularité du caractère de sa femme. Quant à Wilhelmina: — Dès l'âge le plus tendre, dit-il, j'ai vu qu'elle feroit le malheur de tous ceux qui tiendroient à elle par quelque lien. Le sort de ses enfans m'a toujours fait frémir. — Le ciel, dit Otho en s'efforçant de retenir ses pleurs, lui en avoit accordé de si bons, de si aimables! Si elle l'eût voulu, nous pouvions passer des jours bien heureux au milieu de notre famille. — Sa

haine pour Georgia fut toujours insurmontable. — Aimoit-elle mieux Humfrey ? — Elle n'a jamais aimé personne ; mais, du moins, elle le traitoit avec indifférence. On revint à parler du sacrifice que M. Northward avoit fait à l'amitié ; Otho témoigna son étonnement que la liaison intime qui avoit existé entre son beau-père et M. Nutmeg ait été interrompue sans aucun motif. M. Northward dit qu'il pensoit que son ami étoit mort, ou l'avoit oublié.

Les quinze jours que M. Primrose et son beau-père devoient passer à New-Forest-Hall étoient expirés : Otho proposa à M. Northward de venir à Londres. Ce dernier céda d'autant plus volontiers, qu'il desiroit depuis long-temps de voir le fils de son cher Lymington. On envoya un des gens donner l'ordre de préparer un appartement pour M. Northward. Ce fut précisément le même jour que Hood se présenta à Ethelbert. Sir

Adolphe eût desiré que M. Primrose fût aussi du voyage, parce qu'il auroit plus de droit de réclamer sa fille; mais, quoiqu'on l'attendît, il étoit impossible de retarder le départ, puisqu'il étoit subordonné à celui de Hood.

A son arrivée à Londres, Otho apprit qu'on avoit envoyé de la part de sir Adolphe, pour savoir s'il étoit de retour: espérant qu'on avoit quelques nouvelles à lui apprendre, il se hâta d'aller à l'hôtel de Lymington. M. Northward, empressé d'embrasser son cher pupille, l'accompagna. Milady leur rendit compte de la visite du concierge, et de tout ce qui y avoit rapport. M. Primrose et son beau-père vouloient aussi se mettre en route. Milady Lymington leur fit observer qu'ils feroient une folie, ne sachant pas le chemin qu'ils avoient suivi. Il fut donc convenu qu'on attendroit, non sans impatience, des nouvelles qui sûrement ne tarderoient pas à venir.

Deux jours après, le domestique d'Ethelbert arriva, et remplit exactement la commission dont il étoit chargé. Milady Lymington fit avertir Otho, qui accourut avec M. Northward. Tous deux voulurent se rendre à Portsmouth, espérant y recueillir de nouvelles informations. Tout ce qu'ils y apprirent étoit une exacte répétition du rapport du valet d'Ethelbert. A leur arrivée, ils trouvèrent un bâtiment prêt à partir pour l'Italie. M. Primrose engagea son beau-père à rester à Portsmouth. — Outre la considération de votre santé, lui dit-il, qui pourroit souffrir d'un changement de climat, puisque vous convenez que celui de l'Italie vous a toujours été contraire, il est de la plus grande importance que quelqu'un attende ici le retour de sir Adolphe et de son fils. Il est plus que probable qu'ils débarqueront dans ce lieu, soit qu'ils ayent eu le bonheur de joindre Georgia, soit qu'ils ayent échoué dans

leur entreprise ; ainsi, mon père, laissez-moi partir seul. A la moindre découverte que je ferai, je vous promets de vous en rendre compte. M. Northward eut beaucoup de peine à accéder aux desirs de son gendre. — Mon valet-de-chambre, lui dit-il, peut faire ce dont vous me chargez, et, en partant avec vous, je m'évite des inquiétudes. En outre, je puis vous être utile en Italie. La langue de ce pays m'est aussi familière que l'anglais. Quant à ma santé, faites attention, Otho, que j'y fus plus malade de chagrin que de l'influence de la température. Lorsque nous y voyageâmes, Nutmeg et moi, j'étois encore excessivement amoureux d'une femme que je méprisois. Ce conflit de sentimens opposés dut nécessairement prendre sur mon tempérament ; là où le moral est en souffrance, le physique ne peut conserver son équilibre. M. Primrose s'opposa de tout son pouvoir aux instances de M. North-

ward, et décidément s'embarqua avec deux de ses gens. Je dois lui donner le temps de faire ses recherches, et vais ramener mon lecteur près de deux objets malheureusement plus faits pour révolter que pour intéresser ; mais le fil de l'histoire me force à les introduire de nouveau sur la scène. Wilhelmina, comme seconde génération et mère de la troisième, joue un des principaux rôles, et doit être souvent mise en jeu.

CHAPITRE XLII.

Mistress Primrose, toujours calme et tranquille en apparence, lassoit la patience de mylord Yolk. Il n'avoit pas fait entrer dans ses calculs la possibilité de rencontrer dans la fermeté de Wilhelmina un obstacle insurmontable. Irrité de ce qu'il appeloit un entêtement, il menaça un jour sa prisonnière, qu'il assommoit de longues et fréquentes visites, de lui ren-

dre sa captivité si pénible, qu'elle seroit obligée de céder. Wilhelmina sourit ironiquement. — Vous me jugez d'après vous, en me croyant capable de commettre une lâcheté. Homme vil! apprenez à connoître les ressources d'un cœur au-dessus de la crainte. Des tortures ne me feroient pas consentir à ce que vous exigez de moi. — Je vous priverai de votre femme-de-chambre. — Que m'importe. — Vous serez forcée de vous servir vous-même. — J'y trouverai des objets d'occupation. — Au lieu d'habiter cet appartement où se trouve avec profusion l'utile et l'agréable, je vous enfermerai dans une chambre obscure, où vous n'aurez pas même le nécessaire. — Je m'en réjouirai; du moins mes yeux ne verront pas votre révoltante personne.

L'air décidé de mistress Primrose commençoit à donner des inquiétudes au vieux seigneur. Seroit-elle, pensoit-il, assez courageuse pour résister

à toutes mes tentatives? Je n'ai pu la vaincre par des démonstrations de tendresse; la captivité n'a pas eu plus de succès. Si j'effectue la menace de rendre sa prison insupportable, elle se rira encore de moi. Quelle femme! Soit énergie ou obstination, elle paroît ne vouloir jamais céder. Henry, le misérable valet de Wilhelmina, qui étoit devenu le confident de mylord Yolk, cherchoit à lui persuader que sa maîtresse finiroit par consentir à tout. — Croyez, mylord, disoit ce monstre, que mistress Primrose joue au plus fin avec vous, et bientôt elle vous proposera un arrangement. — Et lequel? — De restreindre votre demande à moitié, je suppose. — Et que veux-tu que je fasse de 5000 livres sterlings? — Ma foi, mylord, cela vaut pourtant encore mieux que rien. Après avoir payé grassement les honnêtes gens qui nous ont reçus, et m'avoir dédommagé de la perte de ma condition, il vous restera 4000 li-

vres. — Peuvent-elles me dédommager des peines et des ennuis que j'éprouve depuis que je m'occupe de ces Primrose ? — Votre lord Ship avoit avant des passe-temps beaucoup moins lucratifs. L'observation étoit si insolente, que mylord Yolk fut sur le point de châtier l'impertinent drôle ; mais la prudence lui conseilla de se taire. Quand un homme est assez vil pour mettre le secret de son honneur entre les mains d'un valet, il doit s'attendre à boire le calice de l'humiliation jusqu'à la lie.

La captivité de Wilhelmina duroit depuis trois mois, et son persécuteur n'avoit jamais osé exécuter les menaces qu'il lui faisoit tous les jours de l'enfermer dans une espèce de cachot: Diana étoit aussi restée près d'elle, et faisoit continuellement de vains efforts pour engager sa maîtresse à céder aux circonstances. — A quoi vous servira de conserver votre fortune, si cet homme abominable vous

prive de la liberté ? — Foible et pusillanime créature ! dit mistress Primrose, que tu connois peu le cœur humain ! Oui, Diana, je suis sûre de le forcer à se désister de ses audacieuses prétentions. L'espoir de vaincre lui donne encore un certain air de confiance ; il se croit chaque jour au moment de voir triompher ses coupables intrigues ; il ne me faut qu'un coup-d'œil pour lire dans son infâme pensée. Dès qu'il entre ici, son premier soin est de porter les yeux sur ma table ; il examine l'écritoire et le papier pour voir si j'ai écrit. Tout est-il dans le même ordre que la veille, il fronce le sourcil, et s'exprime avec menace et dureté. Les jours où je dérange le papier, où l'écritoire est restée ouverte, ce maladroit fripon se flatte que j'ai rempli ses desirs ; et que je vais lui présenter l'autorisation. Alors le sourire paroît sur ses lèvres. Il me regarde, s'assied, et semble attendre que je lui annonce sa

victoire; mais dès qu'il reconnoît que son espérance est trompée, il retombe dans ses brusqueries, et a recours à ses grands moyens, les menaces. Dans l'oisiveté où je me trouve, croirois-tu, Diana, que les visites de cet homme ont pour moi une sorte d'agrément? Il est mon geolier, je suis sa captive, et certes de nous deux ce n'est pas moi qui suis la plus malheureuse. — Cependant, madame, s'il s'obstine, ainsi que vous, il nous faudra donc demeurer ici toute notre vie? — Il m'est facile de faire cesser tes craintes. D'abord l'argent lui manquera bientôt, et les gens qui le servent ne se contenteront pas de promesses. Il faut payer au poids de l'or le dévouement des scélérats. En outre, je n'ai pas oublié qu'à notre arrivée le concierge nous dit que les propriétaires de la maison viendroient l'occuper dans six ou sept mois. En voilà déjà presque la moitié d'écoulés; il ne s'agit que de prendre pa-

tience. Mylord Yolk n'aura pas le front de paroître aux yeux d'étrangers sous les honteuses dénominations de ravisseur et de fripon ; d'ailleurs le concierge ne souffrira pas que nous soyons encore ici à l'arrivée de ses maîtres. Tu vois que, dans tous les cas, notre sort changera avant peu de mois.

Les réflexions de Wilhelmina étoient fort justes. Mylord Yolk n'avoit pas manqué de les faire, et c'est ce qui rendoit ses inquiétudes plus amères. Il avoit aussi remarqué que le concierge et sa femme lui faisoient plus froide mine ; il en savoit la raison, mais il manquoit des moyens qui eussent pu leur rendre leur bonne humeur. La précipitation avec laquelle on avoit quitté les Ruins étoit cause que le vieux lord n'avoit pas songé à prendre les cinq cents livres sterlings en billets de banque que Smith lui avoit promis de lui rendre sur les mille qu'O-Brien

s'étoit appropriées. Le peu d'argent qui restoit à sa seigneurie avoit servi à alimenter la bonne volonté de Henry. Comptant sur une prompte réussite auprès de Wilhelmina, il avoit fait de grandes promesses au concierge ; mais, comme le disoit mistress Primrose, ceux qui consentent à une mauvaise action par un motif d'intérêt, s'en rapportent peu aux paroles.

Lassée d'attendre en vain, la femme du concierge, plus hardie que son mari, eut une explication avec mylord Yolk. Le résultat fut que, si sous quinze jours, cent guinées n'étoient pas remises aux honnêtes gens qui avoient servi mylord avec tant de zèle, lui et sa compagnie voudroient bien partir. Le seul expédient que trouva mylord Yolk, fut d'envoyer Henry aux Ruins pour y réclamer les cinq cents livres. Le valet de mistress Primrose se chargea de la commission, avec peu d'espoir du

succès ; mais il croyoit que, pendant son absence, sa maîtresse auroit rempli les desirs du lord, et qu'alors tout le monde seroit content.

Trois jours après le départ de Henry, vers onze heures du matin, instant où le vieux seigneur avoit coutume d'aller prendre l'air sur un cheval, que l'homme d'affaires de personnes à qui appartenoit la maison avoit laissé, en recommandant qu'on en eût bien soin : c'étoit une superbe jument arabe, destinée pour être la monture d'une dame. A onze heures, dis-je, une voiture attelée de six chevaux, et escortée de quatre grooms, entre dans la cour, le concierge se présente, il reconnoît l'homme d'affaires avec deux messieurs âgés. La pâleur de la mort couvre ses joues ; c'est alors qu'il sent le tort qu'il a eu de recevoir des étrangers dans la maison qui lui étoit confiée. Sa femme, aussi tremblante que lui, se tient sur la porte, où elle est prête à se trouver mal.

L'homme d'affaires passe devant pour montrer le chemin à ses compagnons. Dès qu'il est entré dans la hall, il demande les clefs des appartemens au concierge, et lui dit, en désignant un des étrangers: —Voilà un de vos maîtres. Le malheureux se jette à genoux, et implore la clémence de celui de qui on lui dit qu'il dépend. — J'ai commis une grande faute, monsieur; mais c'est l'humanité seule qui m'a guidé, et de suite il raconte comment des étrangers sont venus implorer l'hospitalité pour un grand seigneur qui se mouroit. Loin de lui faire des reproches, on applaudit à la bonté de son cœur. Les aveux n'auroient pas été plus loin, si la femme pensant avec raison qu'il falloit profiter du premier moment, quand surtout il paroît se porter vers l'indulgence, n'étoit venue se placer à côté de son mari. —Dis tout, mon homme, à notre bon maître. Si nous avons des torts, il nous les pardonnera en fa-

veur de notre sincérité. — Eh bien ! reprit le concierge, dis toi-même, monsieur aura plus de pitié d'une femme. — Que signifie ce bavardage, dit l'homme d'affaires ? hâtez-vous de vous expliquer; ne voyez-vous pas que vous tenez ces messieurs debout? — J'aurai bientôt fait, continua la femme. Imaginez, M. notre maître, que ce mylord, qui, disoit-on, se mouroit, étoit aussi bien portant que vous et moi ; c'étoit une tricherie pour attirer dans la maison une dame avec qui il voyageoit. — Puisque tu ne veux rien cacher, dit le mari, dis donc que la veille au soir un domestique étoit venu nous annoncer tout ce qui se passeroit le lendemain. — Et, reprit la femme, il nous assuroit que la dame seroit la première à rire de ce qu'il appeloit, je crois, une comédie : oui, une comédie. Point du tout, voilà que la dame s'est mise en colère, et n'a rien voulu entendre. Qu'a fait le mylord ? il l'a enfermée

à la clef dans une chambre, et tous les jours il va la gronder, et ils se disputent ensemble. L'homme d'affaires demanda si c'étoit une jeune personne. — Oh ! oui, jeune, ni plus ni moins que moi ; mais, pour vrai dire, elle n'est pas trop laide. — Elle est donc toujours ici, demanda le maître ? — Oui, votre honneur, et le mylord est allé promener votre cheval arabe. — Peut-on entrer chez cette dame ? — Nous n'avons jamais eu la clef de sa chambre ; c'est le mylord ou son domestique qui leur portent ce dont elles ont besoin. — Elles sont donc plusieurs ? — La dame et sa femme-de-chambre. — Vous êtes chez vous, monsieur, dit l'homme d'affaires au maître de la maison, et vous avez le droit de faire briser la porte ; si vous le permettez, vos gens auront bientôt fait ; un signe approbatif suffit. On se rendit en suivant le concierge à l'appartement qu'occupoit mistress Primrose, et en moins

d'une seconde la serrure sauta. Wilhelmina, étonnée du bruit que l'on faisoit, accourut avec Diana pour en savoir le motif. A peine a-t-elle fait deux pas dans la pièce où les étrangers étoient entrés, qu'elle se cacha la figure de ses mains. Une exclamation d'un des inconnus avoit prévenu ce mouvement. — Wilhelmina, dit en s'avançant un des messieurs, votre air de confusion annonce une femme coupable; je vous ordonne de répondre. Êtes-vous ici de votre propre volonté? — J'y ai été conduite par une fourberie atroce, répondit-elle. — En ce cas, ma fille, la honte ne doit pas vous atteindre. — Cette dame est la fille de mistress Northward, demanda le maître de la maison au père de Wilhelmina, qui répondit par un affirmatif. — En effet, reprit l'autre, la ressemblance est frappante.

CHAPITRE XLIII.

Après avoir conduit son gendre au port, et l'avoir vu embarqué, M. Northward étoit retourné à son auberge, et son premier soin fut d'écrire au capitaine Primrose pour lui rendre compte des motifs du départ précipité de son fils. Il le prioit, si sa santé le lui permettoit, d'aller à Blazing-Castle, et d'apprendre à mistress Northward pourquoi son absence se prolongeoit. « Dans le cas où vous » ne pourriez quitter votre chambre, » lui marquoit-il, je vous engage à » envoyer Dunstan à votre place. » J'écris par le même courrier à Drus- » silla ; mais comme elle déteste les » longues lettres, et que souvent » même elle ne les lit pas, je la ren- » voie dans la mienne aux éclaircis- » semens que je vous prie de lui don- » ner, d'après ceux que je viens de » vous relater ». Il convenoit aussi

d'instruire milady Lymington du départ d'Otho pour l'Italie, et des raisons qui lui avoient été alléguées par son fils pour le décider à rester à Portsmouth. Ses dépêches terminées, il chercha à tuer le temps en parcourant la ville.

Sa principale occupation étoit de se promener sur le port. Chaque vaisseau qui arrivoit subissoit un scrupuleux examen de la part du vieillard. Souvent il questionnoit les passagers à leur débarquement, et ne manquoit jamais de s'informer si on avoit rencontré Georgia et sa détestable compagne, ou sir Adolphe et son fils.

Il y avoit plus de trois mois que M. Northward habitoit Portsmouth, et il n'avoit encore reçu aucune nouvelle de son gendre. Sa lettre au capitaine Primrose étoit aussi restée sans réponse. La seule milady Lymington lui avoit écrit plusieurs fois pour lui témoigner ses mortelles inquiétudes

sur le compte de son mari et de son fils. Enfin, une lettre lui est remise timbrée de Keynton. Elle étoit cachetée de noir. Il ne reconnoît pas la main qui l'a suscrite ; il l'ouvre, avec le pressentiment qu'il va apprendre une mauvaise nouvelle. La signature de Dunstan accroît son anxiété ; le frère d'Otho faisoit part à M. Northward de la mort du capitaine Primrose. Il avoit été frappé, étant seul, d'une attaque d'apoplexie. Quand on entra dans sa chambre, il respiroit encore ; mais il avoit perdu l'usage de la parole qu'il ne recouvra plus. Six heures après il rendit le dernier soupir. Ce vieillard laissoit après lui des regrets douloureux. A l'âge de quatre-vingts ans il avoit conservé la gaîté et l'amabilité d'un jeune homme. Sa bonté et sa bienfaisance l'avoient fait nommer dans les environs de Green-House, le père des pauvres. Dunstan s'exprimoit sur la perte qu'il venoit de faire comme un fils

profondément affligé. « Dites à mon » frère, marquoit-il à M. Northward, » que la fortune que nous laisse no- » tre digne père est bien plus consi- » dérable que nous ne devions l'at- » tendre; mais que si, comme je le » crois, il pense comme moi, c'est » un bien foible dédommagement » pour le malheur irréparable de » l'avoir perdu ». Il informoit ensuite le père de Wilhelmina que, suivant ses intentions insérées dans sa lettre, il s'étoit rendu à Blazing-Castle, et qu'introduit près de mistress Northward, il l'avoit trouvée en bonne santé; mais hors d'état de comprendre ce qu'il avoit à lui dire de sa part. Dunstan faisoit entendre avec tous les ménagemens possibles que la vieille dame étoit totalement tombée en enfance. Sa surdité en outre s'étoit tellement augmentée, qu'il n'y avoit plus de moyen de lui faire entendre même un simple son.

Ainsi, pensa M. Northward, Drus-

silla n'existe plus, quoiqu'elle soit encore vivante. Je suis forcée d'avouer une vérité, et j'espère que le lecteur n'en estimera pas moins M. Northward, quand il apprendra qu'il s'affligea beaucoup plus de la mort du brave et vertueux capitaine Primrose, que des incommodités de son épouse. Cette dernière ne s'étoit jamais montrée à lui et à tout le monde que comme une égoïste. Ses plus proches parens, son mari, même sa fille, n'avoient pu, dans le courant de sa vie, obtenir la plus légère marque d'intérêt. Sans être méchante, on pouvoit lui reprocher d'avoir causé le malheur de plusieurs personnes. Par négligence, ou plutôt par une suite de son indifférence pour ce qui n'étoit pas elle-même, elle avoit souffert à Wilhelmina des défauts que le temps et l'âge avoient rendu monstrueux.

Après avoir serré la lettre de Dunstan, et donné des larmes à la perte du capitaine Primrose, M. North-

ward prit, comme à son ordinaire, le chemin du port. On attendoit un vaisseau de la compagnie des Indes richement chargé. Quand on crut l'appercevoir, toutes les lunettes d'approche se braquèrent; et, comme le temps étoit beau et calme, un grand nombre d'individus se mirent dans des bateaux pour aller au-devant des voyageurs.

Le vaisseau entré dans le port, on ne reconnut ni la forme ni la grandeur de celui qu'on attendoit; c'étoit un petit bâtiment qui ne portoit aucune marchandise. Il en descendit un vieillard et plusieurs hommes de sa suite. Cependant on débarqua beaucoup de ballots, qui ne contenoient que des effets appartenans à l'étranger. Tous les gens du port entourèrent le nouvel arrivé, pour lui offrir leurs services. Il dit, en montrant ses gens, qu'il n'avoit besoin du secours de personne; mais il distribua deux poignées d'or aux mate-

lots qui lui parurent pauvres. Cette générosité donna à M. Northward bonne opinion de l'inconnu; on aime à voir de près les traits d'un homme bienfaisant : il s'approcha comme les autres. L'étranger tournoit alors la tête de son côté. Leurs yeux se rencontrèrent, et d'un même mouvement ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. — Mon toujours cher Nutmeg, je te retrouve donc enfin! — Cher Northward, qu'il m'est doux de te voir avant que de quitter la vie. Ces mots furent prononcés en se serrant mutuellement. Nutmeg chargea son homme d'affaires de veiller au débarquement de ses effets, et suivit Northward à son auberge. Les deux amis se tenoient enlacés, on eût dit qu'ils craignoient de se perdre encore.

Que de choses à se dire! que d'événemens à se raconter! Trente ans et plus s'étoient écoulés depuis qu'ils s'étoient perdus de vue; il falloit se

rendre compte des peines et des plaisirs qu'on avoit éprouvés durant une si longue absence. La tâche de M. Northward fut bientôt remplie. Grace à son mariage, sa vie s'étoit passée dans une ennuyeuse monotonie, qui ne fut troublée que par les chagrins que lui causa sa fille. L'union que l'amitié lui avoit fait contracter avoit répandu sur son existence si peu de bonheur, que M. Nutmeg sentit plus que jamais combien il avoit été injuste en accusant son ami de l'avoir trompé, en lui cachant son amour pour miss Wigan.

Je vais mettre sous les yeux du lecteur l'histoire de M. Nutmeg, à compter de l'instant où il n'en a plus été question. Je le laisserai parler.

« Avant tout, mon ami, je dois » avouer que je fus envers vous le » plus ingrat des hommes. Quand » vous me faisiez le sacrifice du re- » pos et du bonheur de votre vie, » j'avois la barbarie de vous accuser

» de fausseté. Extravagant que j'é-
» tois ! j'osois penser qu'épris, ainsi
» que moi, des charmes de Drus-
» silla, vous aviez accepté avec trans-
» port la proposition que je vous
» avois faite de vous marier avec elle.
» Epoux de la plus aimable des fem-
» mes, j'étois assez insensé pour en-
» vier votre sort. Le ciel s'est chargé
» de vous venger de mes injustices
» en accumulant sur ma tête des pei-
» nes de tous genres. Toutes vos let-
» tres, mon cher Northward, me
» sont parvenues, et une jalousie
» épouvantable m'empêcha d'y ré-
» pondre. Mon plus grand desir étoit
» alors de ne plus entendre parler
» d'un homme qui possédoit la maî-
» tresse chérie de mon cœur.

» Vous vous rappelez, mon digne
» ami, par quel étrange quiproquo
» je devins le mari de la belle Eléo-
» nora. Alix, comme je crois vous
» l'avoir mandé dans les premiers
» momens de notre correspondance,

» avoit disparu de la maison pater-
» nelle quelque temps après mon
» mariage avec sa sœur. Le marquis
» et la marquise de Belgrado ne
» l'avoient regrettée que parce qu'elle
» étoit un de leurs enfans ; car au
» moral et au physique, c'étoit une
» exécrable créature. Onze années
» s'étoient écoulées depuis l'évasion
» d'Alix, quand elle me fit parvenir
» une lettre qui m'apprenoit que la
» fatale entrevue dans le petit jardin
» avoit eu des suites (1), &c. &c. .
» . . . . . .
» . . . . . .

» Je fis donner à Christina la même
» éducation qu'à mes enfans ; cepen-
» dant elle ne parut aux yeux du
» monde que sous le titre de la fille
» d'une amie de ma femme. La petite
» avoit été instruite de la vérité par

(1) Détail fait dans l'extrait de la lettre qu'Alix de Belgrado a écrite à M. Nutmeg, chapitre XIII.

» sa mère, et quoiqu'elle sût garder
» le secret, en toute occasion, elle
» prenoit des airs de hauteur avec
» ses inférieurs; souvent même on la
» voyoit prête à exiger qu'on lui don-
» nât la préférence sur mon fils et ma
» fille. Quant à ma belle-sœur Laura,
» il fut impossible de jamais gagner
» sur elle qu'elle fît amitié à Chris-
» tina, qui de son côté la payoit par
» quelque chose de plus que de l'in-
» différence.

» Le ciel nous avoit favorisés en
» nous accordant les meilleurs enfans
» du monde. Ferdinando, mon fils,
» possédoit dès sa plus tendre jeu-
» nesse les qualités que l'on prise dans
» les hommes. Bon, sincère, compa-
» tissant, franc, loyal, brave, tel il
» fut, et tel il sera jusqu'à son der-
» nier soupir. Sa sœur Bénédicta
» étoit, pour le caractère et la figure,
» le portrait de ma respectable épouse.
» Jamais il n'exista de femmes plus
» douces, plus sensibles, plus belles

» et plus aimables que la mère et la » fille.

» Quand Christina fut introduite » dans ma maison, il n'y avoit pas » long-temps que le marquis et la » marquise de Belgrado étoient morts. » Laura, tendrement attachée à sa » sœur, ne voulut jamais se marier, » et vécut avec nous.

» Les trois enfans s'élevèrent en- » semble. Ils étoient arrivés à l'âge » où les amusemens frivoles sont mis » de côté. Mon fils avoit vingt ans, » sa sœur dix-neuf, et Christina » vingt-un, quand je fis la connois- » sance d'un de mes compatriotes, » de ce même Adolphe Lymington » dont vous avez à vous louer. Je le » reverrois avec le plus grand plai- » sir; c'est un estimable garçon. — Ah ! mon ami, que diriez-vous donc si vous connoissiez comme moi toutes ses vertus (1)? — « C'est

(1) M. Northward habitant continuelle-

» à-peu-près à cette époque que mon » fils partit pour les Indes avec un » parent d'Eléonora, qui venoit d'en » obtenir la place de gouverneur. » Ferdinando avoit un goût décidé » pour parcourir le monde; l'occa- » sion étoit belle, il en profita. Son » départ me fit beaucoup de peine ; » mais le chagrin qu'en éprouva sa » mère est hors de toute idée. Quel- » ques mois après ma fille épousa » don Félix Guadaira, seigneur es- » pagnol jouissant d'une grande for- » tune. Nous perdîmes encore notre » chère Bénédicta. Son mari, qui » habitoit Ségovie, l'emmena sitôt » après son mariage. Il ne nous res- » toit que Christina, qui n'avoit eu » le secret de se faire aimer de per- » sonne. Sa figure et son personnel » étoient assez agréables, mais elle » avoit le caractère et les défauts de » sa mère.

---

ment la campagne, ignoroit la longue erreur dont sir Adolphe Lymington fut coupable.

» Un malheur affreux vint encore » accroître le chagrin que je ressen- » tois de l'absence de mes enfans. » Eléonora fit une chute horrible qui » eut les plus funestes suites. L'in- » fortunée resta estropiée jusqu'à la » fin de ses jours. Dans ce cruel état, » sa douceur ne se démentit jamais. » Ah ! mon cher Northward, quel » ange le ciel m'avoit donné pour » épouse ! Il y a long-temps que je » l'ai perdue, et je la pleure encore » tous les jours.

» Christina voulant sans doute imi- » ter sa mère, nous quitta un jour » sans en prévenir personne. La mal- » heureuse enfant poussa l'ingrati- » tude jusqu'à voler Laura avant de » partir. Je ne sais ce qu'elle est de- » venue, car depuis je n'en ai plus » entendu parler.

» Il y avoit plusieurs années que » ma fille étoit mariée, et son mari » ne lui avoit permis qu'une fois de » venir passer un mois avec nous.

» C'étoit un chagrin bien grand pour » Eléonora et pour moi ; mais don » Félix, exigeant et despote, ne souf- » froit pas qu'on contrevînt à ses or- » dres.

» Son indifférence pour nous s'é- » toit manifestée d'une manière si » ostensible, que nous crûmes de- » voir sacrifier au bonheur de notre » enfant les plaisirs que nous aurions » à la voir. Rien ne dut donc plus » nous étonner que l'arrivée de don » Félix Guadaira. Sa figure, natu- » rellement sérieuse, étoit encore plus » sombre que de coutume. Quand il » nous aborda, après de légers com- » plimens d'usage, il nous demanda » si nous avions reçu des nouvelles » de mon fils depuis peu. Eléonora » répondit en tirant une lettre de » son sein ; c'étoit la dernière de Fer- » dinando. — Sa date, dit mon » épouse, est de près d'une année, » et il y a quatre mois qu'elle nous » est parvenue. — Il ne vous parle

» pas de son projet de revenir en
» Europe? — Pas un mot, dis-je
» d'un air étonné. — En ce cas, son
» départ dut être nécessité par les
» circonstances.—Comment, son dé-
» part, reprit précipitamment Eléo-
» nora? serois-je assez heureuse pour
» pouvoir embrasser bientôt mon
» fils? Don Félix soupira.—Au nom
» du ciel! dit encore ma femme en
» joignant les mains, expliquez-vous,
» je tremble et brûle d'être instruite.
» — Ferdinando s'est embarqué sur
» le vaisseau *le Courageux;* après un
» mois de navigation, deux corsaires
» algériens le rencontrèrent et lui
» firent la chasse; le combat dura
» six heures. Tout-à-coup il survint
» une tempête horrible qui les sé-
» para. *Le Courageux* avoit beau-
» coup souffert, et étoit fort endom-
» magé; il ne put supporter la longue
» et fatigante tourmente, et enfin il
» fit naufrage à la vue d'un vaisseau
» espagnol. Un seul matelot se sauva,

» et fut assez heureux pour gagner
» le vaisseau dont je viens de parler,
» où il fut reçu avec humanité. —
» Ainsi mon fils a péri ! dit doulou-
» reusement ma femme, et elle s'é-
» vanouit. — Imprudent, dis-je à
» don Félix, ne pouviez-vous mé-
» nager la sensibilité d'une mère?
» J'étois moi-même dévoré de dou-
» leur, mais je m'oubliois pour ne
» m'occuper que de ma chère Eléo-
» nora. Mon gendre se promenoit
» dans la chambre, et se faisoit à
» demi-voix des reproches de n'avoir
» pas mieux préparé sa belle-mère à
» la fâcheuse nouvelle qu'il alloit lui
» annoncer.

» En ouvrant les yeux, ma bien-
» aimée jeta ses bras autour de mon
» cou, et versa d'abondantes larmes.
» Je l'excitois à pleurer, parce que
» j'espérois que le chagrin, dont l'ex-
» plosion est extérieure, est moins
» dangereux que celui qui se con-
» centre. La douce et bonne Eléonora

» me pria tout bas de faire éloigner
» don Félix Guadaira. Il sembloit
» que la vue de ce barbare redou-
» bloit son affliction. Sans doute il
» s'apperçut que sa présence étoit
» importune, car il sortit de l'ap-
» partement avant que je lui eusse
» adressé ma prière de nous laisser
» un moment seuls, ma femme et
» moi.

» Je ne m'appesantirai pas, mon
» ami, sur les regrets que nous don-
» nâmes à la mort prématurée de
» notre enfant, je me bornerai à vous
» dire que l'infortunée mère, depuis
» cette époque, ne fit que languir,
» et qu'enfin elle succomba. La dou-
» leur, je n'en puis douter, creusa le
» tombeau de ma digne et vertueuse
» épouse : je ne sais comment il me
» fut possible de lui survivre. Ah !
» combien de fois j'ai desiré d'aller
» la rejoindre. Ce temps, je l'espère,
» n'est plus très-éloigné.

» Laura ne survécut que de trois

» mois à sa sœur. Hélas ! il sembloit
» que la mortalité qui s'étoit établie
» dans ma famille, ne respectoit que
» moi, qui prisois si peu la vie. Avant
» la fin de l'année qui m'avoit ravi
» deux objets également chers, ma
» femme et mon fils, Bénédicta cessa
» aussi d'exister. Elle laissoit trois
» enfans encore en bas âge. Don Fé-
» lix Guadaira leur père, fut nommé
» leur tuteur, et à ce titre, exigea
» de moi les comptes des biens de sa
» belle-mère. Sa conduite avec moi
» fut si abominable, qu'elle eut le
» blâme général ; mais que fait à
» l'homme bassement intéressé l'opi-
» nion des honnêtes gens ? En m'éta-
» blissant en Italie, je m'étois défait
» de toutes mes propriétés en Angle-
» terre, et sans défiance comme sans
» inquiétude pour l'avenir, je ne
» m'étois précautionné d'aucun acte
» qui pût constater ma fortune per-
» sonnelle. Don Félix me somma de
» remettre en ses mains, comme tu-

» teur des enfans de Bénédicta, tout
» le bien dont j'avois hérité du mar-
» quis et de la marquise de Belgrado,
» ainsi que la part de Laura, dont il
» m'accusoit de m'être emparé. Sans
» difficulté j'offris de tout rendre, en
» ne me réservant que vingt mille
» livres sterlings, ce qui étoit à peine
» le tiers de ce que j'avois touché de-
» puis que j'habitois Naples, et que
» de plus je m'engageois à laisser
» tout mon bien à mes petits-enfans.
» Je demandois cependant que la part
» de mon fils fût mise en séquestre
» jusqu'à l'instant où l'on auroit une
» certitude de sa mort, qui, jusqu'alors,
» n'étoit constatée que par des rap-
» ports vagues. Mon gendre fit inter-
» venir une attestation du matelot,
» qui, disoit-il, montoit le même
» vaisseau que Ferdinando. Si j'eusse
» voulu procéder, j'aurois indubita-
» blement gagné ma cause; mais il
» me peinoit de faire retentir les
» tribunaux de mon nom et de celui

» de mes petits-enfans. Mon gendre
» consentit à me laisser six mille li-
» vres sterlings. Cette somme me pa-
» rut suffisante pour l'exécution d'un
» projet qui fomentoit dans ma tête
» depuis quelque temps.

» Après avoir mis don Félix Gua-
» daira en possession d'une très-
» grande fortune, je quittai l'hôtel
» de Belgrado, et fus me loger dans
» une modeste maison, n'ayant con-
» servé qu'un ancien domestique, sur
» l'attachement duquel je pouvois
» compter.

» Avant de dire adieu à une ville
» qui m'étoit devenue odieuse depuis
» les cruelles pertes que j'y avois
» faites, il étoit important que je
» prisse de secrètes informations.
» J'appris d'abord que le parent de
» ma femme, celui que Ferdinando
» avoit accompagné aux Indes, étoit
» toujours gouverneur de la ville
» de ****. Alwin, mon fidèle valet,
» eut l'adresse de déterrer le matelot

» sur le rapport duquel avoient été
» fondées les demandes injustes au-
» tant que monstrueuses de don Fé-
» lix. Cet homme simple, mais inté-
» ressé, ne refusa pas une somme assez
» forte qui lui avoit été offerte, s'il
» vouloit tronquer la vérité. Cepen-
» dant, foncièrement honnête, il se
» reprochoit souvent intérieurement
» d'avoir prêté son ministère à une
» tromperie, qui, peut-être, avoit
» nui à quelqu'un. Il étoit dans ces
» dispositions, quand Alwin le dé-
» couvrit. Il ne lui fut donc pas diffi-
» cile de tirer de lui un désaveu for-
» mel de presque tout ce qu'on lui
» avoit fait dire; il étoit très-vrai
» qu'il montoit *le Courageux*, et
» qu'il s'en sauva seul de la manière
» qu'on l'avoit relaté; mais le pau-
» vre homme ignoroit parfaitement
» si Ferdinando Nutmeg étoit sur le
» même bâtiment; ce qu'on avoit
» ajouté à sa narration, et que pour-
» tant il avoit signé, étoit absolument

» controuvé. Je lui fis faire un acte
» revêtu de toutes les formes juridi-
» ques, dans lequel il confessoit s'être
» laissé séduire par des agens de don
» Félix Guadaira, etc. Muni de cette
» importante pièce, que je payai en-
» core plus généreusement que mon
» gendre n'avoit fait pour en obtenir
» une remplie de faussetés, je me ren-
» dis à Ségovie chez don Félix, que
» j'engageai à venir avec moi chez un
» notaire. Croyant qu'il s'agissoit
» d'une chose avantageuse à mes pe-
» tits-enfans, il ne fit aucune diffi-
» culté de m'accompagner. En pré-
» sence de l'homme public, je donnai
» la nouvelle attestation du matelot
» à lire à mon gendre. Dès les pre-
» mières lignes, il pâlit, et en finis-
» sant, il sembloit prêt à se trouver
» mal. En me rendant le papier, je
» vis qu'il cherchoit à deviner dans
» mes yeux si j'allois le déshonorer
» en divulguant l'horreur de sa con-
» duite. La seule vengeance que je

» voulus tirer de lui fut de le laisser » quelques minutes dans l'anxiété. Je » le fixois ; il ressembloit à un crimi- » nel qu'on conduit au supplice. Com- » bien une mauvaise action dégrade » l'homme ! comme elle le rend pe- » tit, même à ses propres yeux quand » sa fourberie est découverte ! Enfin, » je détournai la vue pour demander » au notaire de la cire. Après avoir » mis l'acte sous une enveloppe bien » scellée de mes armes, je remis le » paquet entre les mains de l'homme » public, qui m'en délivra un reçu. » En sortant, don Félix Guadaira » voulut essayer de se justifier ; je » dédaignai de l'entendre, et le quit- » tai brusquement à la porte.

» Avant de partir de Naples, je » m'étois muni d'un passe-port et de » lettres-de-change. N'ayant plus » rien à faire à Ségovie, je me mis » en route pour Cadix, où j'avois dé- » cidé de m'embarquer ; même avant » les aveux du matelot, j'avois conçu

» l'idée de faire le voyage des Indes.
» Un certain pressentiment me disoit
» que je reverrois mon fils. L'heu-
» reuse découverte que je venois de
» faire accrut l'impatience que j'avois
» de partir.

» N'ayant éprouvé dans la traver-
» sée aucun événement remarquable,
» je ne vous entretiendrai, mon ami,
» que de ce qui se passa à mon arri-
» vée, et pendant mon séjour à ****.
» Non-seulement mon fils vivoit en-
» core, mais il jouissoit de l'estime
» générale, et étoit devenu un des
» habitans les plus opulens. Marié de-
» puis plusieurs années à une fille
» belle et riche, je le trouvai aussi
» heureux qu'il étoit possible de
» l'être. J'en fus accueilli avec la plus
» vive tendresse; il me présenta son
» épouse et ses enfans, il en avoit
» trois, une fille âgée de huit ans, et
» deux petits garçons de cinq et six.
» Il se plaignit du silence que nous
» avions tous gardé avec lui, m'assu-

» rant qu'il n'avoit jamais manqué
» de m'écrire chaque fois qu'il par-
» toit un bâtiment pour l'Italie. Quand
» j'eus raconté à Ferdinando tous les
» chagrins que j'avois éprouvés, ainsi
» que les vexations causées par mon
» gendre, il conçut l'idée que don
» Félix Guadaira avoit sans doute
» gagné quelqu'un de ma maison
» pour intercepter toutes les lettres
» qui viendroient d'outre-mer. Je fus
» de son avis; mais ce qui nous res-
» toit désormais à faire de mieux,
» étoit d'oublier le passé, et de nous
» livrer au plaisir d'être enfin réunis.

» J'ai demeuré neuf années à ****;
» mon fils et ma bru m'ont rendu la
» vie infiniment douce. Cependant
» depuis dix-huit mois ou deux ans,
» je me sentois dévoré d'un desir ar-
» dent de revoir ma patrie, peut-être
» pensai-je, serai-je assez heureux
» pour retrouver mon ami? En ces-
» sant d'aimer Drussilla, ce qui ar-
» riva quand mon cœur ressenti

» enfin pour Eléonora les sentimens
» qui lui étoient dus, je redevins
» juste ; et supposant même que vous
» eussiez été amoureux de miss Wi-
» gan, de quel droit pouvois-je vous
» en faire un crime ? N'aviez - vous
» pas travaillé à mon union avec
» elle ? Auriez-vous donc été coupa-
» ble de l'épouser, quand je ne pou-
» vois plus prétendre à sa main ? Tou-
» tes ces réflexions doublèrent l'im-
» patience que j'avois de vous serrer
» encore dans mes bras ; une liaison
» telle que celle qui a existé entre
» nous, ne se détruit qu'au tombeau.

» Ferdinando s'apperçut du léger
» changement qui s'étoit opéré dans
» mon humeur. Aussi bon fils, qu'il
» étoit tendre époux et excellent père,
» il conçut des inquiétudes sur ma
» santé. Aimant mieux qu'il me crût
» malade que *desireux* de quitter le
» pays que lui et sa famille habitoient,
» je répondis d'une manière équivo-
» que. Lorsqu'il me fit connoître son

» anxiété, en nous séparant, il eut
» un long entretien avec ma bru. Je
» n'ai su que dans le courant du
» voyage que je fus seul l'objet de
» leur conversation. Ferdinando, crai-
» gnant que le climat des Indes ne
» fût contraire à mon tempérament,
» témoigna ses appréhensions à mis-
» tress Nutmeg. Celle-ci, qui adore
» son époux et révère tout ce qui lui
» est cher, partage ses inquiétudes sur
» mon compte; elle fut la première à
» lui proposer de repasser tous en Eu-
» rope. Mon fils l'embrassa, et la
» pria de lui dire avec sincérité, si
» elle quitteroit sans regret sa patrie
» et sa famille. — Bien-aimé Ferdi-
» nando, répondit l'aimable femme,
» en Angleterre, je serai dans ta pa-
» trie, elle ne peut être étrangère à
» ton épouse; quant à ma famille, ne
» serai-je pas avec toi, nos enfans et
» ton père? Quels parens peuvent
» m'être plus proches et plus chers?
» Nutmeg fixa sa digne compagne

» avec des yeux qui peignoient l'ad-
» miration et la reconnoissance ; il
» ne lui parla pas ; mais il la pressa
» contre son sein, et lui couvrit le
» visage de baisers.

» Bien persuadé que je m'oppose-
» rois au projet que mes enfans ve-
» noient de former, si j'étois instruit
» que j'en étois l'unique objet, ils
» convinrent entr'eux de me faire
» croire que notre prochain voyage
» en Angleterre se trouvoit nécessité
» par des affaires d'intérêt. Étonné
» de voir que, même les plus jeunes
» enfans devoient aussi nous accom-
» pagner (il en étoit né encore deux,
» fille et garçon, depuis mon ar-
» rivée), je demandai à ma bru s'ils
» seroient absens long-temps.—Deux
» ou trois ans, me dit-elle, sans pa-
» roître remarquer ma surprise.

» Comme mon fils avoit en moi
» une grande confiance, je ne conce-
» vois pas pourquoi il ne me parloit
» que vaguement des motifs qui l'en-

» gageoient à partir. Par excès d'at-
» tachement et de délicatesse, on se
» cacha de moi pendant plus de six
» mois, et malgré le soin qu'ils met-
» toient à étudier tous leurs dis-
» cours, je remarquai en eux quel-
» que chose d'extraordinaire qui me
» fit une certaine peine.

» Enfin, mes enfans vendirent leur
» propriété. Deux vaisseaux furent
» chargés de richesses de tous gen-
» res, ainsi que de marchandises dont
» le produit devoit être et a été im-
» mense. Un troisième bâtiment ap-
» partenant aussi à Ferdinando, nous
» amena à Cadix.

» Ce fut seulement quelques jours
» avant notre arrivée que Nutmeg
» m'avoua que son intention et celle
» de sa femme étoit de se fixer dans
» ma patrie. J'appris alors de lui ce
» que je viens de vous raconter. Cette
» nouvelle preuve de dévouement ne
» pouvoit augmenter mon amour
» pour mes enfans, puisque je les

» avois toujours portés dans mon » cœur ; mais je ne pus me défendre » de verser des larmes de sensibilité. » Ah ! mon cher ami, qu'il est doux » d'être père, quand on a de pareils » enfans » ! M. Northward soupira sans répondre, M. Nutmeg continua.

« Je ne vous ai presque rien dit de » ma petite-fille Maria, l'aînée des » enfans de Ferdinando, et cepen- » dant on ne peut tarir sur son éloge » lorsqu'on la connoît. Jamais je ne » vis une plus belle et une plus ai- » mable créature. Elle réunit en elle » seule toutes les qualités de son père » et de sa mère. Vous la verrez, mon » chez Northward, et vous convien- » drez que des parens peuvent être » orgueilleux d'un enfant aussi par- » fait.

» Nous ne restâmes à Cadix que le » temps nécessaire à mon fils pour » se défaire de ses marchandises, et » vendre ses vaisseaux. Les sommes » prodigieuses qui en provinrent fu-

» rent déposées entre les mains d'un
» banquier de cette ville, qui eut l'or-
» dre de les garder jusqu'à ce que
» Nutmeg eût formé un plan stable.

» Une seule fois j'avois témoigné
» le desir de revoir les enfans de Bé-
» nédicta ; il n'en fallut pas davan-
» tage pour que ma bru engageât son
» époux à profiter de l'occasion pour
» lui faire voir quelques belles villes
» d'Espagne. Ferdinando la comprit,
» et nous allâmes à Madrid, à Sé-
» ville, etc. et enfin à Ségovie, où
» nous apprîmes que don Félix de
» Guadaira s'étoit établi avec sa fa-
» mille à Naples. La fortune de sa
» femme étant plus considérable que
» la sienne, il voulut surveiller lui-
» même ses nouvelles propriétés. Ma
» belle-fille, toujours attentive et
» bonne, proposa sur-le-champ de
» nous rendre directement à Naples.
» — Je serai enchantée, dit-elle, de
» connoître la ville où mon Ferdi-
» nando est né.

» En arrivant à Naples, le second » fils de Nutmeg tomba malade. Cet » accident nous retint plus long- » temps en Italie. J'y revis les enfans » de Bénédicta ; les deux filles sont » jolies, et fort bien élevées ; mais » elles manquent de cette aménité que » possède au suprême degré Maria » Nutmeg. Quant au garçon, qui » est l'aîné, c'est exactement le por- » trait de son père ; je n'ai rien de » plus à en dire.

» A peine l'enfant malade fut-il » rétabli, que sa plus jeune sœur fut » attaquée du même mal. Les méde- » cins, présumant que l'air de ce » pays n'étoit pas propre à la consti- » tution de mes petits-enfans, con- » seillèrent, si-tôt qu'ils pourroient » partir, de les faire voyager dans la » Suisse, où le laitage leur feroit le » plus grand bien. Alors mon-fils dé- » pêcha en Angleterre un homme de » confiance qu'il chargea de diffé- » rentes commissions touchant notre

» futur établissement. Nos voyages » devoient durer six à sept mois.

» Il y a souvent loin du projet à » l'exécution. Nous en fîmes l'expé- » rience. Tous les enfans de Nutmeg » furent atteints de la maladie épidé- » mique qui régnoit alors à Naples. » Ma bru et son époux eurent aussi » leur tour. Ferdinando, craignant » qu'elle ne me gagnât, exigea que » je partisse pour l'Angleterre. Je » m'y refusai long-temps ; mais à la » fin il me fallut céder à ses vives ins- » tances. M. Bombast, l'homme d'af- » faires de mon fils, étoit de retour ; » il fut chargé de m'accompagner. » C'est la personne que vous avez vue » descendre du vaisseau avec moi ».

M. Northward complimenta son ami sur la perspective de bonheur qui se déroulait pour lui dans l'avenir. — Au milieu de votre charmante famille, lui dit-il, vos jours s'écouleront dans la suprême félicité. Que notre sort est différent ! je n'ai per-

sonne qui, par inclination ou devoir, me témoigne le plus léger intérêt. — Personne, reprit M. Nutmeg, en pressant la main de son ami sur son cœur, celui que tu sens battre sous tes doigts, te reproche de le confondre avec tous les ingrats que tu as trouvés sur ta route. Mon éternellement cher Northward, puis-je compter sur votre amitié? M'avez-vous pardonné ma monstrueuse injustice? — Je ne me souviens que des temps heureux que nous avons passés ensemble. — S'il est ainsi, mon digne ami, vous ne vous refuserez pas à vous réunir à moi jusqu'à la mort. L'indifférence de votre épouse ne lui fera pas regarder comme une privation de vivre séparée de vous; d'ailleurs, d'après ce que vous m'avez dit, jamais votre présence mutuelle ne fut nécessaire au bonheur l'un de l'autre. Quant à votre fille, c'est un enfant dénaturé qui ne mérite ni vos regrets ni votre amour. Votre gen-

dre est une créature honnête, votre petite-fille un ange. Eh bien ! si M. Primrose est assez heureux pour retrouver Georgia, ils viendront tous les deux par leur présence augmenter le nombre des bonnes gens qui composent ma famille, que je vous somme désormais, mon cher Northward, de regarder comme la vôtre. Demain nous partirons pour une terre agréable dont mon fils a fait faire l'acquisition. Elle est, dit-on, dans une situation conforme à mes goûts, qui, si j'ai bonne mémoire, sont aussi les vôtres. M. Bombast, après nous y avoir établis, reviendra ici pour y attendre le retour de votre gendre, ou des Lymington, et nous fera passer sur-le-champ par un exprès les nouvelles qu'il apprendra.

Des offres faites d'aussi bon cœur ne pouvoient rencontrer un refus. M. Northward accepta la proposition de son ami, et le jour suivant, MM. Nutmeg, Northward et Bombast parti-

rent pour Lily-Flowers-Place, nom de la terre qu'avoit acheté l'homme d'affaires de Ferdinando Nutmeg.

CHAPITRE XLIV.

C'ÉTOIT précisément, comme on l'a vu à la fin du chapitre XLII, à Lily-Flowers-Place que le hasard avoit conduit mylord Yolk, et où il retenoit mistress Primrose en captivité. La honte avoit d'abord rendu Wilhelmina interdite et confuse à l'apparition de son père; mais bientôt sa fermeté naturelle prit le dessus. Elle embrassa d'une pensée tous les avantages qu'elle retireroit de la présence de M. Northward, en pouvant à volonté noircir le caractère et la conduite de Georgia. Cette jeune personne n'étant pas connue personnellement de son grand-père, ce dernier croiroit sans peine aux assertions d'une mère. Combien l'imagination d'une méchante femme est fertile en

inventions diaboliques, quand il s'agit de satisfaire sa haine !

Dans l'instant où Wilhelmina s'apprêtoit à calomnier son innocente et vertueuse fille, on entendit un grand bruit sur l'escalier ; en voici le sujet.

Mylord Yolk, qui, certes, ne présumoit pas que le père de mistress Primrose étoit du nombre des personnes qui venoient d'arriver, répondoit avec beaucoup de hauteur à M. Bombast, qui lui demandoit impérieusement de quel droit il tenoit une dame prisonnière, sur-tout dans un lieu qui ne lui appartenoit pas. — Cette dame est sous ma dépendance, répondit le vieux seigneur ; sans doute j'ai de bonnes raisons pour agir comme je le fais : au reste, je ne dois compte de ma conduite à personne ; et avant de le prendre avec moi sur un pareil ton, vous auriez dû savoir que je ne suis pas fait pour être interrogé. — Des paroles orgueilleuses ne m'en imposent pas, reprit

M. Bombast; je ne sais pas, à la vérité, monsieur, qui vous êtes; ainsi, je ne juge ici que vos actions, et, dans cette occasion, vous avouerez qu'elles ne déposent pas en votre faveur. — Impudent, murmura le lord en franchissant quatre à quatre les marches de l'escalier! — J'espère, disoit-il, qu'on n'aura pas eu l'audace d'ouvrir de force une porte dont j'avois la clef, et dans une seconde il entre dans la chambre. — Je trouve fort mauvais, dit-il en voyant deux messieurs assis à côté de Wilhelmina, qu'on ait osé s'introduire? — Chez soi, dit M. Nutmeg en l'interrompant. — Des gens d'une certaine façon se doivent réciproquement des égards, reprit mylord Yolk. — Il me semble que vous l'aviez oublié quand vous avez conduit madame ici de force, dit M. Northward en fixant le lord d'un œil sévère. — De force, répéta ce dernier. — Oui, de force, dit alors Wilhelmina; j'ai raconté à

mon père la manière indigne dont vous vous étiez conduit avec moi. Ces mots abattirent totalement l'impudence du vieux seigneur. Il leva les yeux sur M. Northward, puis les baissa humblement vers la terre. — J'ignorois, dit-il très-bas.... — Que vos atrocités trouveroient un obstacle insurmontable, reprit le grand-père de Georgia, sans lui donner le temps de terminer sa phrase. Je pourrois tirer de vous une vengeance éclatante, en mettant en évidence toute votre scélératesse. — Vous n'en connoissez qu'une partie, reprit mistress Primrose; le monstre vouloit me voler 10,000 livres sterlings. — Misérable, s'écria M. Nutmeg, sors au plus vîte de ma maison, que tu as déjà souillée trop long-temps de ton exécrable présence! — En me parlant ainsi, vous abusez du droit que vous donne votre titre de maître de ce château, et ce motif seul m'empêche de vous demander raison de votre in-

sulte. — Pour la seconde fois, sors de ma présence, ou crains que, pour t'y contraindre, je n'emploie les moyens dont on doit user avec un brigand tel que toi.

Mylord Yolk quitta l'appartement en proférant des menaces. Le concierge et sa femme l'attendoient dans la hall. Ils avoient ameuté les nouveaux valets contre lui, et il fut accueilli d'un déluge d'injures. Couvert de honte et d'humiliations, dénué de ressources et en proie au désespoir, sa seigneurie fut obligée de se sauver à pied à travers champs, craignant à tout moment de succomber à l'excès de la rage dont elle étoit possédée ; leçon terrible pour les hommes démoralisés qui comptent au nombre de leur grande ressource celle de dépouiller un sexe foible et facile à duper!

D'après son plan, Wilhelmina fit à son père une histoire calomnieuse de la fuite de Georgia. Un seul mot

de vérité ne sortit de sa bouche, car alors elle se seroit avouée coupable. Je ne répéterai point ici la multitude de mensonges qu'elle fut obligée d'entasser les uns sur les autres. Quelques contrariétés, suite ordinaire d'un discours composé par la fourberie, éveillèrent la défiance de M. Northward. Il écouta avec des oreilles prévenues, et ne crut rien de tout ce que lui dit sa fille. Cependant il se contint, et ne laissa percer que le moins possible l'incrédulité qu'il avoit conservée.

M. Nutmeg, d'après ce que son ami lui avoit dit des défauts et du caractère de Wilhelmina, ne pouvoit ni l'aimer, ni même l'estimer; néanmoins, il lui fit un accueil infiniment favorable, et la pria de garder, libre, l'appartement qu'elle avoit occupé dans sa captivité. — Cependant, madame, si vous en trouvez dans toute la maison un autre qui vous convienne mieux, vous avez absolument le choix. Mistress Primrose remercia, et s'en tint

à celui auquel elle étoit accoutumée.

Dès que les deux vieillards furent seuls, ils se firent mutuellement part de leurs observations.—Il faut avouer, dit M. Nutmeg, que voilà *trois générations* qui ont bien peu de similitude; et si je n'avois pas déjà été à portée de juger que les caractères ne sont pas un héritage qui se conserve intact dans les familles, la vôtre, du côté des femmes, mon digne ami, me le confirmeroit. — Il est constant, répondit M. Northward, que la grand'mère, la mère et la petite-fille sont absolument dissemblables. Drussilla n'avoit, proprement dit, qu'un seul défaut dans l'origine; il est vrai qu'il devint la source de beaucoup d'autres. L'égoïsme qu'elle contracta dans son enfance ne l'a jamais quittée durant sa vie, et probablement l'accompagnera dans la tombe; ce défaut, comme je vous l'ai dit, a endurci son cœur. Indifférente pour tout ce qui ne lui étoit pas person-

nel, elle n'a connu les sentimens tendres que de nom. Sans avoir de penchant à la méchanceté, elle a fait beaucoup de mal. Souvent, en réfléchissant sur les inconvéniens fâcheux qui peuvent résulter de pareils caractères, je pensois qu'il vaudroit peut-être mieux être décidément méchante, parce qu'alors on se tient sur ses gardes. — Il me semble, reprit M. Nutmeg, que Wilhelmina, à cet égard, ne vous a pas laissé dans l'incertitude. — Dès l'âge le plus tendre, je l'ai jugée. Elle ne m'a pas trompé; cependant, je n'aurois jamais cru qu'elle pût atteindre le degré de perversité au point de calomnier sa propre fille. — Vous pensez donc, mon ami, que le rapport qu'elle nous a fait est faux? — Comment soupçonner de perfidie une jeune personne qui est l'idole de tous ceux qui la connoissent? — S'il est ainsi, cher Northward, que je vous plains d'être le père de mistress Primrose!

CHAPITRE XLV.

On a vu dans le chapitre XXXIX la discussion très-vive qui eut lieu à l'auberge de Portsmouth, entre mistress Speckled et le concierge Hood. La première vouloit garder l'argent et miss Primrose; l'autre, fripon de bonne foi, mais observateur scrupuleux de sa parole, exigeoit que Georgia fût conduite à Londres, et remise entre les mains d'Ethelbert Lymington, comme il l'avoit affirmativement promis.

Quand Hood quitta la chambre, Christina, bien persuadée qu'elle étoit au moment de perdre sa proie, si elle ne s'en assuroit en la soustrayant à l'espèce de domination du concierge, prit sur-le-champ son parti. Elle se rendit près de Georgia, lui dit de mettre son chapeau et son schall; puis, la prenant sous le bras, elle lui fit croire qu'elles alloient faire

un tour pour prendre l'air. Leur sortie de l'auberge ne souffrit aucune difficulté; Christina se rendit avec sa compagne sur le port. Là, elle chercha à persuader à miss Primrose que Hood étoit un scélérat qui ne s'étoit absenté que pour aller trouver mylord Yolk, et lui offrir de lui livrer les deux fugitives. — Le grand seigneur, ajouta-t-elle, doit arriver ici demain matin; ainsi, ma chère, nous sommes perdues toutes deux, si nous ne nous éloignons promptement. Georgia, qui avoit de mistress Speckled une très-mauvaise opinion, se refusa d'abord à la suivre. — Partez, lui dit-elle, madame, et laissez-moi seule conjurer l'orage. Mylord Yolk ne peut avoir d'autre idée que celle de me remettre sous la dépendance de ma mère, et comme je reconnois que c'est ma véritable place, je ne mériterai pas ses reproches en cherchant à me soustraire à son autorité. — Votre mère, chère Georgia, n'est

pour rien dans le nouveau complot dirigé contre votre vertu. Mylord Yolk n'a eu garde de lui faire part de ses desseins sur vous. Hood m'a avoué lui-même que le lord, d'après la haine que vous lui aviez témoignée, ne voudroit désormais, sous aucun rapport, devenir votre époux, mais qu'il avoit conservé le desir ardent de vous posséder, et qu'une seconde fois en sa puissance, il savoit les moyens de vous réduire.

Georgia frémit, trembla, et consentit à partir avec Christina. Il valoit mieux rester encore quelque temps avec mistress Speckled, que de s'exposer à l'horreur de tomber au pouvoir du monstre qui la persécutoit depuis si long-temps. Sûre de la condescendance de sa victime, Christina s'informa sur le port s'il y avoit des vaisseaux prêts à partir. Par malheur pour miss Primrose, il s'en trouva un qui devoit lever l'ancre dès que deux passagers seroient

arrivés. Il faisoit précisément voile pour Livourne. Un bateau attendoit les étrangers pour les conduire au bâtiment. Mistress Speckled prit le bras de Georgia, et la fit entrer avec elle dans le bateau, puis dit aux rameurs d'avancer. Ces gens, ignorant de quel sexe étoient ceux qu'ils venoient chercher, ne se le firent pas répéter, et gagnèrent promptement le vaisseau. Les deux dames y montèrent, et l'on partit.

Le capitaine, très-occupé dans le premier moment du départ, ne fit aucune attention à Christina et à sa compagne; mais quand à l'heure du souper il ne vit pas les deux passagers qu'il comptoit emmener, il en demanda des nouvelles. Personne ne put le satisfaire. Il s'impatienta. La scène se passoit sur le pont, où étoient restées les deux femmes; mistress Speckled s'avança, et dit au capitaine que, desirant partir, et ayant trouvé un bateau prêt à recevoir les passa-

gers, elle avoit pensé que son argent et celui de sa fille, en montrant Georgia, valoit celui d'autres personnes. Ces paroles furent prononcées en glissant dans la main du capitaine le double de la somme qui lui étoit réellement due. Ce victorieux argument fit son effet accoutumé. Le capitaine conduisit les dames à une petite chambre, où elles trouvèrent ce qui leur étoit nécessaire. Christina refusa de manger avec le capitaine; ainsi on les servit séparément.

Lors de leur débarquement à Livourne, mistress Speckled se crut hors de toute atteinte, et rien ne lui parut devoir contre-carrer ses projets. Quels étoient-ils donc, demandera sûrement le lecteur peu patient? N'a t-elle pas déjà obtenu plus de 800 guinées? Cette somme, sans doute, auroit pu satisfaire une ame moins intéressée; mais l'insatiable Christina vouloit s'assurer un sort

indépendant pour toute sa vie, et elle avoit décidément fondé sa fortune sur les sacrifices dont miss Primrose seroit l'objet.

Cette femme abominable fut se loger à l'auberge la plus apparente, prit un valet de louage, et continua à faire passer Georgia pour sa fille. Cet arrangement déplaisoit beaucoup à la jeune personne, qui le dit franchement à sa compagne. Celle-ci voulant adoucir miss Primrose, chercha à lui persuader que c'étoit uniquement pour son intérêt qu'elle avoit pris ce titre. — Vous et moi en serons plus considérées, lui dit-elle : en ne paroissant qu'amies, on peut se permettre des observations; c'est un désagrément que j'ai voulu vous éviter. Christina poussa la fausseté jusqu'à conseiller à Georgia d'écrire à son père, et de l'engager à venir la chercher; c'étoit un excellent moyen pour la rétablir dans l'esprit de sa compagne. Une conduite en appa-

rence si franche, sembloit devoir passer l'éponge sur ses torts précédens.

Miss Primrose profita de la permission, et remit une lettre toute cachetée à mistress Speckled. Elle étoit adressée à son père. On se doute bien qu'elle ne partit pas. Christina l'ouvrit, la lut, et la jeta au feu.

Deux mois s'étoient écoulés, et Georgia passoit sa vie dans l'impatience. Le silence de M. Primrose lui causoit autant de surprise que de chagrin. Pendant cet intervalle, mistress Speckled n'avoit pas perdu son temps. Le hasard lui avoit fait rencontrer le gendre de Bénédetto, chez qui, lors de son séjour à Naples, elle donnoit des rendez-vous à sir Adolphe Lymington. Cet homme avoit prouvé plus d'une fois qu'il tenoit plus à l'argent qu'à la probité, puisque l'intérêt l'avoit décidé à permettre dans sa propre maison un commerce illicite entre un étranger et l'élève de son

beau-père. Des malheurs, ou sa mauvaise conduite, l'avoient réduit à une grande misère. Il entra au service d'un maître qui l'amena à Livourne. Sa femme étoit morte, il se remaria à une veuve qui avoit un peu de bien. Quand Christina le rencontra, il tenoit une petite boutique où il faisoit assez médiocrement ses affaires. Mistress Speckled sentit dans l'instant combien Eugubio pourroit lui être utile. Pour le mettre entièrement dans ses intérêts, elle débuta par lui faire présent de quelques ducats, elle répéta ses générosités à la première visite qu'elle fit à sa femme; et tous deux, dès ce moment, se dévouèrent à la servir dans tout ce qu'elle voudroit exiger. Certaine de les faire agir suivant les circonstances et sa volonté, elle écrivit deux lettres, l'une à M. Primrose, l'autre à Wilhelmina. Elle proposoit, à chacun séparément, de lui remettre sa fille moyennant 12,000 livres sterlings.

Connoissant de quoi la méchanceté est capable, elle espéroit que sa proposition seroit plutôt acceptée de mistress Primrose que de son mari. La haine, pensoit-elle, fait plus promptement des sacrifices que la tendresse. Du reste, il lui importoit fort peu auquel des deux Georgia fût remise; faire le malheur de sa vie étoit la chose qui l'inquiétoit le moins.

CHAPITRE XLVI.

Après le départ de M. Nutmeg le père, Ferdinando et sa femme continuèrent à voir quelquefois don Félix Guadaira leur beau-frère, ainsi que ses enfans. C'étoit le devoir, et non l'inclination qui les engageoit à faire ou à recevoir des visites de cette famille. Jamais caractères ne furent plus opposés. Les Indiens étoient simples, francs, et sur-tout bienfaisans. Don Félix, ses deux filles et son fils, au contraire, affichoient en tout de

l'ostentation, ne disoient jamais ce qu'ils pensoient, et savoient allier l'air d'opulence à la plus révoltante parcimonie.

Don Félix Guadaira n'avoit pas oublié que lorsqu'il demanda la main de Bénédicta Nutmeg, Ferdinando qui, sans doute, l'avoit mieux jugé que ses parens, s'opposa tant qu'il put à ce qu'il épousât sa sœur; peut-être même le mariage n'eût-il pas eu lieu sans le départ du jeune homme. Alors, il ne se trouva plus d'obstacle, et don Félix obtint l'objet de ses vœux, une fille riche dont la douceur promettoit une obéissance aveugle à toutes ses volontés.

Un officieux indiscret, né comme ses semblables pour être le fléau de la société, commit l'imprudence impardonnable d'instruire Ferdinando de plusieurs circonstances de la vie de sa sœur depuis son hymen. La pauvre Bénédicta avoit été une victime immolée à la fureur des passions

de son mari. Ce rapport indisposa de plus en plus Nutmeg contre don Félix, et sa haine s'accrut au point qu'il n'envisageoit son beau-frère qu'avec horreur. Celui-ci, qui portoit une très-ancienne rancune dans son cœur, ne cachoit qu'avec peine les sentimens de vengeance qui le dévoroient. Malgré ces affreuses et mutuelles dispositions, les deux familles, comme je l'ai dit, se voyoient.

Les enfans de Ferdinando étoient entièrement rétablis; lui-même, ainsi que son épouse, avoient recouvré une parfaite santé. Impatiens de rejoindre leur tendre père, ils projetoient de quitter Naples sous peu de jours.

Don Félix Guadaira crut devoir donner un dernier dîner à son beau-frère et à sa famille; quelques personnes étrangères s'y trouvèrent.

Entre gens qui se détestent, il faut peu de chose pour s'aigrir. Ferdinando énonça une opinion que don

Félix combattit; c'est ce qui arrive tous les jours dans les sociétés les plus unies, mais, alors, chacun met dans la discussion les égards qu'on se doit respectivement; ici, il n'en arriva pas de même. Don Félix, naturellement dur et impérieux, soutint sa thèse avec une opiniâtreté qui n'étoit rien moins que polie. Ferdinando s'échauffa, son beau-frère répliqua grossièrement. Nutmeg, plus offensé pour sa femme, devant qui un homme osoit s'exprimer sans ménagement, que pour lui-même, devint très-piquant, et, cessant en quelque sorte de commander à ses sens, il lui échappa des vérités extrêmement mortifiantes. Elles faisoient allusion aux mauvais procédés de l'Espagnol envers sa malheureuse épouse. Don Félix Guadaira se mordit les lèvres, ses yeux, ordinairement sombres, devinrent farouches, sa figure, habituellement pâle, s'anima, tous ses traits se renversèrent, et pourtant

il prit un son de voix assez doux pour adresser des paroles honnêtes à mistress Nutmeg. Aucun des convives ne dut être la dupe de son apparente modération, car tout en lui annonçoit une prodigieuse agitation.

En se séparant, don Félix demanda à son beau-frère s'il étoit toujours dans l'intention de partir le jeudi suivant (on étoit au lundi). Sur la réponse affirmative, l'Espagnol fit ses adieux à la famille, attendu qu'il comptoit aller passer huit jours à la campagne.

Mistress Nutmeg blâma doucement son mari de s'être laissé emporter par un mouvement de colère. Ferdinando avoua qu'il avoit tort, et tous deux se félicitèrent de s'éloigner bientôt d'un homme qu'on ne pouvoit aimer. — Et qu'on doit craindre, dit la jeune Maria. Avez-vous remarqué, maman, comme les traits de mon oncle étoient altérés? Je ne conçois pas comment il put si vîte

passer de la fureur la plus outrée à une espèce de calme apparent. Je le regardois lorsque, fixant mon père avec des yeux qui exprimoient un terrible accès de rage, il se tourna vers vous, et vous parla encore plus doucement qu'à son ordinaire. Néanmoins, en l'examinant avec attention, il étoit facile de démêler qu'il faisoit de grands efforts sur lui-même. Les observations qu'avoit faites Maria n'avoient échappé ni à son père ni à sa mère, mais ils crurent devoir se les cacher mutuellement.

Deux jours avant celui fixé pour le départ, M. Nutmeg fit dire le matin par un de ses gens à son banquier, qu'il le prioit de lui sacrifier deux ou trois heures dans la soirée pour faire ensemble des arrangemens d'intérêt. Un moment avant qu'il sortît pour se trouver à son rendez-vous, il voit entrer ce même banquier accompagné d'un jeune officier. Etonné d'être prévenu par l'homme

qu'il devoit aller trouver, il lui demanda s'il étoit survenu des affaires tellement pressantes qu'une heure de retard pût leur être désavantageuse. — Celle qui nous amène, monsieur, dit le banquier, devoit se traiter dans votre propre maison, et non chez moi. Sommes-nous seuls ? En faisant cette question ses yeux parcouroient tous les recoins du salon. Ferdinando ne put se défendre d'une espèce d'inquiétude. — Vous pouvez, dit-il, vous expliquer sans crainte. Personne ne peut nous entendre. — Suivant vos intentions, reprit le banquier, je vous attendois ce soir chez moi, et je m'étois arrangé de manière que nous ne fussions interrompus par personne, ayant donné l'ordre que ma porte fût fermée pour tout le monde. Je dus être surpris quand on vint me dire qu'un jeune militaire insistoit pour qu'on l'introduisît sur-le-champ près de moi. Tant d'instances dénotoient une affaire extrê-

mement pressée. J'ordonnai qu'on le laissât entrer. Monsieur se présenta, et me dit ce que je le prie de vouloir bien vous répéter. L'officier prit alors la parole. — Appelé à Naples pour un objet qui ne m'est pas personnel, j'y suis arrivé ce matin ; n'ayant pas trouvé la personne que je venois voir, je suis entré dans un café. Après avoir pris quelques rafraîchissemens, je me livrai à mes réflexions. Contrarié d'avoir fait inutilement un voyage qui retarde mon arrivée dans ma famille, j'avois une contenance abattue, mes deux mains étoient étendues sur la table, et ma tête reposoit sur elles. Lors de mon entrée dans le café, je m'y trouvois absolument seul, un garçon le traversoit de temps en temps pour vaquer à ses occupations. Ma grande préoccupation m'empêcha d'entendre arriver deux hommes qui se placèrent à une table voisine de la mienne. Le son de leur voix, quand ils demandèrent au gar-

çon quelque chose, me tira de ma rêverie, sans pourtant me faire quitter ma position. Dès que les étrangers furent servis, on les laissa libres, alors ils baissèrent le ton. Un des deux dit à son camarade en me montrant : — Ce militaire paroît profondément endormi; nous pouvons prendre ici nos derniers arrangemens. — Cet ivrogne, dit l'autre, ne s'inquiète guère de nos affaires. Ce qui donna lieu au jugement que ces gens portoient de moi, dit l'officier à M. Nutmeg en s'interrompant, c'est que, n'ayant pas trouvé le premier verre de liqueur à mon goût, j'en avois fait venir un autre. Il y avoit en outre, sans doute par la négligence du garçon, deux bouteilles vides qui étoient restées sur ma table. Je dois sûrement à cette heureuse circonstance la sécurité des scélérats mes voisins. Soit curiosité, soit un certain pressentiment, je préférai passer à leurs yeux pour un homme ivre

plutôt que d'interrompre leur conversation. Le premier qui avoit parlé reprit la parole. — C'est toi, songe bien que c'est toi qui dois porter le coup à l'Indien. Si tu le manques, tout est perdu, car tu sais que je ne puis me servir de ma main droite, et ma gauche n'est pas sûre. — Me prends-tu pour un manchot, et m'as-tu jamais vu être obligé d'y revenir à deux fois? Mais, est-on certain que l'Indien aille chez le banquier? — La chose est positive, puisque c'est le laquais qu'il a chargé de prévenir le banquier qui l'a dit à M. Bagliano. — Connois-tu ce Bagliano? Sais-tu si l'on peut compter sur ses promesses? Tu sens bien qu'un pareil ouvrage doit être généreusement payé. — Bagliano, et ceci se dit plus bas, est l'agent et l'ame damnée de don Félix Guadaira. — S'il est ainsi, la parole vaut le jeu; en pareil cas, don Félix ajoute toujours une récompense à la convention faite. Je l'ai

éprouvé plus d'une fois ; à quelle heure? — Entre huit et neuf, ce soir. — Le nom du banquier? — M. Maloria. — Au reste, pour qu'il n'y ait pas de méprise, nous irons ensemble attendre l'Indien, que j'aurai soin de voir quand il sortira de chez lui, afin de le reconnoître. — Dans quel lieu nous retrouverons-nous? — Ici avant huit heures. — Soit, je serai exact. Il étoit temps que les misérables sortissent, dit le jeune officier en s'adressant toujours à Ferdinando, mille mouvemens s'entrechoquoient en moi. Je voulois, armé de mon épée, courir sur les assassins, j'étois au moment de les faire arrêter; enfin, je ne savois que décider. L'heureuse idée me vint d'aller trouver M. Maloria dont la demeure devoit être connue, et de le prévenir du péril qui menaçoit les jours d'un Indien qu'il verroit dans la soirée.

Nul mouvement de ma part n'ayant détrompé les brigands, ils quittèrent

le café sans faire attention à moi. Dès que je les jugeai éloignés, je me levai, et, après avoir payé, je demandai au garçon l'adresse du banquier Maloria. Il me la donna par écrit. Je me rendis chez lui, et après m'avoir entendu, il pensa qu'il étoit urgent de vous empêcher de sortir; ce qui le décida à venir avec moi vous avertir de votre danger.

M. Nutmeg fit à l'officier des remercîmens proportionnés au service qu'il lui rendoit. — Puisque vous voilà, M. Maloria, nous pourrons causer ici de l'objet pour lequel je desirois vous voir; et, se tournant vers le jeune militaire : Voulez-vous, monsieur, que je vous fasse connoître la famille dont vous venez de sauver le chef? Ma femme et mes enfans doivent ignorer, du moins pour l'instant, le motif qui m'a procuré l'honneur de faire connoissance avec vous, mais ils vous accueilleront comme vous méritez de l'être. Tout

en vous semble fait pour intéresser; si, par un hasard heureux, je me trouve à même de vous être utile, croyez que j'en saisirai l'occasion avec autant d'empressement que de reconnoissance. Oserois-je, monsieur, vous faire une question? Vous vous exprimez parfaitement bien dans la langue italienne, cependant, je crois démêler un léger accent qui prouve que vous n'êtes pas ici dans votre patrie. D'ailleurs, vous portez un uniforme. — Anglais, dit le jeune homme précipitamment. — Anglais, reprit Ferdinando en serrant la main du militaire, vous êtes Anglais, ainsi vous avez préservé les jours d'un de vos compatriotes. Mon père est Anglais, et je vais avec ma famille le joindre en Angleterre. En disant ces mots M. Nutmeg conduisit l'officier à l'appartement de sa femme, qui étoit seule avec sa fille. — Ma chère amie, et toi, Maria, je vous présente l'homme du monde à qui j'ai le plus

d'obligation, c'est en outre un compatriote de mon digne père. Des affaires m'appellent dans mon cabinet, où j'ai laissé M. Maloria; dès qu'elles seront terminées, je vous l'amènerai pour recevoir nos adieux. Tâchez d'engager cet aimable jeune homme à faire avec nous le voyage d'Angleterre. Si vous m'annoncez qu'il y consent, vous recevrez de moi chacune un tendre baiser.

CHAPITRE XLVII.

Sir Adolphe Lymington et son fils furent singulièrement contrariés par les vents dans leur voyage. Impatiens d'arriver, ils débarquèrent dans la petite ville d'Isola. En descendant du vaisseau, Ethelbert se donna une forte entorse qui l'obligea de garder la chambre pendant plus de quinze jours. Dès qu'il fut guéri, le père et le fils s'occupèrent essentiellement de découvrir le lieu où

mistress Speckled avoit conduit Georgia. Il étoit peu probable qu'elles eussent débarqué au port d'Isola; celui où les étrangers abondoient (Livourne) devoit avoir été choisi de préférence; les voyageurs s'y rendirent, et firent, pendant plus de trois semaines, des perquisitions inutiles. Persuadés que leur espoir étoit encore déçu, ils visitèrent nombre d'autres ports, et toujours infructueusement. Désespérés de leur insuccès, ils alloient pousser jusqu'en Sicile. Lymington se souvenant qu'il avoit souvent entendu Christina parler de plusieurs de ses amies qui habitoient Messine, Ethelbert ne détourna pas son père de ce projet; cependant, il auroit desiré rester quelques jours de plus à Livourne, où ils étoient revenus. Hood lui avoit dit la veille qu'il croyoit avoir apperçu dans une voiture la figure de mistress Speckled. Sir Adolphe, à qui il en fit part, ne put s'imaginer qu'il fût possible

qu'elle eût échappé aux recherches qu'ils n'avoient cessé de faire depuis près d'un mois. — Cependant, dit-il, pour ne pas avoir à nous reprocher la moindre négligence, partons pour Messine, et laissons ici Hood, qui nous préviendra sur-le-champ, par une lettre adressée poste restante à la capitale de Sicile, s'il fait de nouvelles découvertes.

Hood, resté à Livourne, passa sa vie dans les rues. Sous le prétexte le moins plausible, il entroit dans toutes les boutiques, s'*acquaintoit* avec tous les valets d'auberges, enfin mettoit en usage les moyens les plus propres à remplir ses vues.

Un matin qu'il causoit avec un Ecossais établi depuis long-temps à Livourne, il entendit une dispute assez vive dans une petite boutique devant laquelle il étoit arrêté. La curiosité le porte à s'approcher, il croit reconnoître des voix qui lui sont familières. Il entre, et voit Smith

son neveu, et Henry, l'ancien valet de mistress Primrose, qui avoit si indignement trahi sa maîtresse pour favoriser les projets de mylord Yolk. Tous les deux parloient avec beaucoup de feu à une femme qui s'étoit hâtée de baisser son voile à l'apparition de Hood; l'oncle et le neveu se firent beaucoup d'accueil; Henry même ne parut pas fâché de la rencontre, mais la femme, qui vraisemblablement ne s'en réjouissoit pas, s'étoit coulée doucement vers la porte. Smith, qui s'apperçut de la fugue qu'elle méditoit, la retint par le bras. — Halte-là, la belle; on ne quitte pas ainsi ses anciens amis. — De quel droit osez-vous me retenir? — Parbleu, mon cœur, du droit généralement reconnu, celui du plus fort; et puisque le hasard nous réunit, nous renouvellerons tous connoissance le verre à la main. Hood s'approche de la personne voilée, la découvre, et reconnoît Christina. — Je vous

cherchois, lui dit-il avec un grand sang froid. — Je n'ai rien à démêler avec vous, non plus qu'avec ces deux hommes qui me tourmentent depuis une heure pour leur dire où est miss Primrose. — C'est aussi ce motif qui me guide. — Je vous répondrai, comme à eux, que je ne sais absolument ce qu'est devenue Georgia. Elle m'a quittée à Portsmouth, et, comme elle m'étoit infiniment à charge, je n'ai fait aucune démarche pour la retrouver. — Et c'est-là l'histoire que vous avez fabriquée? Contez-la à Smith, à Henry, enfin à ceux qui peuvent y croire; mais à Hood, pauvre Christina! regardez-moi en face, et dites-moi si vous pensez que je ressemble à un sot? — J'en étois sûr, dit Henry, elle sait où est la jeune fille. — Que vous importe de nous le dire, dit Smith, nous n'avons aucun dessein sur elle. Pour mon compte, je ne desirois qu'être instruit de la manière dont mon oncle et vous vous

y étiez pris pour éviter les poursuites que vous deviez naturellement craindre. — Je voudrois, dit le valet Henry, savoir dans quel lieu habite Georgia pour le mander à mylord Yolk? Le pauvre diable a besoin qu'une aussi bonne nouvelle le remette bien dans l'esprit de cette entêtée de mistress Primrose. Je l'ai laissé dans une position furieusement embarrassante. — Pour moi, reprit Hood, il s'en faut que je mette peu d'importance à la découverte de la jeune personne. Mon honneur, autant que mon intérêt, m'obligent de la tirer des mains de ce monstre femelle; puis, s'adressant directement à mistress Speckled. — Voulez-vous de bonne grace me conduire à miss Primrose? — J'ai dit tout ce que j'avois à dire. — Vous ne pouvez forcer la signora, dit le marchand chez qui se passoit la scène, de vous instruire d'une chose que son devoir ou sa volonté l'engage à vous taire. — Je ne le puis, dites-

vous? eh bien! je vais vous prouver que je suis muni de tous les pouvoirs. Tel que vous me voyez, je viens, au nom de toute la famille de Georgia, la réclamer, et si on m'y oblige, je m'appuierai des autorités civiles. On saura si une malheureuse peut s'emparer d'une jeune fille bien née pour s'en faire un objet de spéculation; l'infâme a déjà vendu une fois miss Primrose 800 guinées, et a trouvé convenable de prendre les unes, et de garder l'autre; c'est une infraction aux loix; c'est un abus de confiance que je ne puis ni ne dois souffrir. — N'est-il pas plaisant, dit Christina en parlant au marchand, qui n'étoit autre que son nouvel ami Eugubio, d'entendre un fripon parler d'honneur et d'infraction aux loix? Vous remarquerez qu'il a pris sa part du marché. — J'en conviens, mais je voulois remplir les conditions, et alors il n'y avoit rien à dire. — Mon oncle a raison, s'écria Smith,

une chose promise doit être regardée comme faite. Tenez, continua-t-il en s'adressant à Henry, j'ai désapprouvé votre conduite avec ce vieux lord; il vous charge de venir reprendre aux Ruins les 500 livres sterlings que la précipitation de son départ lui avoit fait oublier, je vous les rends sans difficulté, car je les lui avois promis; je fais plus, ayant hérité de ce coquin d'Irlandais; vous savez de qui je veux parler. — O-Brien est donc mort, demanda Hood? — Des suites d'une chute volontaire, reprit Smith, et il raconta les aventures qui eurent lieu le lendemain de la fuite de son oncle avec les prisonnières. Un sourire de satisfaction parut sur les lèvres de mistress Speckled en apprenant la fin tragique de milady Pétersfield. Une méchante femme se réjouit du mal qui arrive, même à ses semblables. — Je disois, reprit Smith, que j'avois généreusement donné 50 guinées à Henry, l'en-

gageant à remplir sa commission avec fidélité, mais il eut l'ame assez vile pour vouloir s'approprier la totalité de l'argent de mylord Yolk, et me proposa de passer avec lui en Italie, dont je parle la langue aussi bien que lui, et que vous-même, mon oncle. Je n'aime pas les gens de mauvaise foi; cependant, quand mon intérêt s'y trouve, je ne les fuis pas. Tout ce qui s'étoit passé aux Ruins avoit éveillé l'attention du magistrat qui préside à la justice du canton, je craignois d'être compromis, ainsi je ne fis aucune difficulté de partir avec Henry. Nous avons voyagé ensemble. Arrivés depuis deux jours, nous sortîmes ce matin pour chercher la demeure d'un marchand mercier pour qui j'ai une lettre; il loge dans cette même rue. La boutique où nous sommes étant d'un commerce semblable, j'y suis entré avec Henry pour demander son adresse; à peine j'avois ouvert la bouche, que je vis

sortir de l'arrière-boutique mistress Speckled. Nous nous reconnûmes, et une espèce de querelle suivit le refus qu'elle fit de nous dire où étoit miss Primrose.

Derechef Christina se leva pour s'en aller. Hood se présenta pour lui donner le bras jusques chez elle; elle le repoussa, et dit qu'elle ne souffriroit pas que personne l'accompagnât. — En ce cas, reprit très-sérieusement Hood, je vais appeler du secours et vous faire conduire chez un magistrat. Je m'y rendrai aussi. Nous déduirons chacun nos raisons, et nous verrons lesquelles seront trouvées les meilleures. L'expédient parut dangereux à mistress Speckled, les intrigans craignent d'être examinés de trop près, elle voulut composer avec Hood, et lui proposa une association. — Je n'entends rien à vos projets; ce que je sais, c'est qu'ayant touché 1000 livres sterlings sous la condition que je remettrois miss Geor-

gia à ceux qui m'ont livré la somme, je dois remplir ma parole, et je le ferai. — Eh bien! dit tristement Christina, puisque votre obstination ne peut être vaincue, venez avec moi; mais attendez quelques jours avant d'emmener ma compagne. En quittant Smith, son oncle lui demanda son adresse, puis il sortit avec mistress Speckled.

Arrivés à l'hôtel où elle demeuroit, elle introduisit Hood près de Georgia. — J'ai rencontré monsieur, lui dit-elle, qui a exigé que je lui permisse de vous voir. Miss Primrose trembla à la vue d'un homme que Christina lui avoit peint comme son plus grand ennemi. Son ton brusque et ses paroles, auxquelles elle donna une interprétation entièrement opposée à l'intention de celui qui les avoit proférées, ne contribua nullement à calmer ses inquiétudes. — Avant peu, miss, lui dit-il, vous serez dans la compagnie de vos amis; n'appréhen-

dez pas qu'ils veulent vous remettre sous la dépendance de votre méchante mère. Je suis leur caution. Ils vous préparent un sort heureux. — Je desire, monsieur, être reconduite à ma mère, dit Georgia. Les amis dont vous voulez parler n'ont pas le droit de me ravir à ma famille. Soyez bien persuadé que la violence dont on usera sera la sentence de ma mort. — Et morbleu, qui vous parle de violence? Celle qu'on emploiera sera si douce que vous ne vous en plaindrez pas. Mistress Speckled, qui vit que les interlocuteurs ne s'entendoient pas, et craignant des explications plus claires, changea vîte la conversation pour demander à Hood où il logeoit. — Ici, belle dame. Georgia frémit, et sa compagne fit la grimace. — Oui, ici. Je ne vous quitte pas, miss Primrose, jusqu'à notre départ, qui n'aura lieu que dans une quinzaine. Je dois attendre des nouvelles encore plus importantes

pour vous que pour moi avant de retourner en Angleterre. Mistress Speckled espérant que, dans cet intervalle, elle pourroit, avec l'aide d'Eugubio, soustraire encore Georgia à la vue et au pouvoir de Hood, vit ce délai avec plaisir.

Le concierge se fit placer un lit dans l'anti-chambre de miss Primrose, après s'être assuré qu'il n'y avoit point d'autre issue dans l'appartement. Ces précautions affligèrent Georgia, outrèrent Christina, et étonnèrent leur valet de louage; mais Hood, tout à son objet, ne remarqua rien, et suivit strictement le plan qu'il s'étoit tracé.

Son premier soin fut d'envoyer chercher son neveu, qu'il fit partir au point du jour pour Messine, le chargeant d'une lettre qui instruisoit sir Adolphe Lymington et son fils que miss Primrose étoit retrouvée, et qu'il la surveilloit comme un avare surveille son trésor. Il répondoit sur

sa tête que le renard, tel fin qu'il fût, ne parviendroit pas à la lui ravir. On peut me tromper une fois, mandoit-il; mais je défierois à la seconde, même les pouvoirs infernaux.

Dès que Hood fut passé dans la chambre qu'il s'étoit fait préparer, mistress Speckled regarda douloureusement sa compagne. — Vous allez donc, ma chère Georgia, lui dit elle, devenir la proie de ce monstre de mylord Yolk? — Plutôt mourir, répondit la jeune personne en sanglotant. — Il n'est aucun moyen de l'éviter. — Vous me faites frémir. — N'avez-vous pas compris, par les paroles du misérable concierge, qu'il ne prétend pas vous conduire à vos parens? — Hélas! il ne s'est que trop clairement expliqué. — Si vous m'en croyez, vous exigerez de ce rustre qu'il ne paroisse plus en votre présence, et peut-être d'ici au temps qu'il a fixé, serons-nous assez heu-

reuses pour faire échouer son infâme dessein.

Cet espoir, tout foible qu'il parut à Georgia, lui donna le courage de supporter la vie. Le lendemain, quand Hood vint savoir des nouvelles de sa santé, elle le pria de la laisser seule. — Je n'ai nulle envie, miss, de vous être importun; je ne resterai pas dans votre appartement, mais je vous prie de permettre que deux et trois fois par jour je vienne m'assurer que vous êtes ici. Il fallut bien y consentir, et Hood se retira.

Huit ou dix jours après le départ de Smith pour Messine, il arriva à l'auberge où demeuroit miss Primrose, deux voitures remplies de voyageurs. Une étoit occupée par les maîtres, l'autre par des femmes-de-chambre et des valets. Christina s'étoit mise aux aguets; elle vit descendre de carrosse une dame d'un certain âge, une très-jeune personne et deux cavaliers, dont l'un pouvoit avoir

quarante-cinq à cinquante ans, le second étoit un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre. Mistress Speckled s'informa du nom des étrangers, qui sembloient être fort opulens. Elle apprit que c'étoit une dame française, son mari et leurs enfans. Elle sut aussi leur nom.

Dans la distribution des logemens, Christina vit avec plaisir que le jeune homme qui avoit une figure charmante et une tournure distinguée, en occupoit un situé de l'autre côté de la cour, et dont les fenêtres se trouvoient précisément en face de celles de Georgia. Sans affectation elle conduisit souvent sa compagne près d'une croisée. Son dessein réussit. Miss Primrose fut vue de l'étranger, qui parut admirer sa beauté et l'élégance de sa taille. C'est tout ce que vouloit mistress Speckled. Le même soir le jeune homme reçut une lettre écrite en français ainsi conçue.

« Si vous avez une sœur, c'est en

» son nom que je vous supplie, mon-
» sieur, de m'aider à sortir de l'hor-
» rible esclavage où me retient un
» monstre. J'ai des parens respectables
» qui se joindront à moi pour vous
» remercier. Le seul service que j'ose
» attendre de vous seroit de trouver
» les moyens d'éloigner de la maison,
» ne fût-ce que pour une heure, le scé-
» lérat qu'on a commis à ma garde,
» et qui s'est établi à poste fixe dans
» mon anti-chambre. Croyez que sous
» tous les rapports je suis digne d'être
» obligée aussi essentiellement par
» un honnête homme. Dès que je se-
» rai libre, vous saurez avec détail
» quelle est la personne dont vous
» n'aurez pas dédaigné les prières.
» Dans la crainte que cette lettre
» se perde ou s'égare, je ne signe
» que les lettres initiales de mon
» nom.

» G..... P.....».

P. S. « Vous pouvez confier votre

» réponse à la personne qui vous re-
» mettra cet écrit ; elle vous dira le
» nom de mon geolier ».

Après s'être assurée que le jeune homme étoit seul chez lui, Christina s'y introduisit et lui remit la lettre, dont voici la réponse.

« Une jeune et belle personne telle
» que vous, madame, ne sauroit dou-
» ter qu'elle ne trouve dans un Fran-
» çais le libérateur le plus zélé. Je ne
» sais encore comment je m'y pren-
» drai, mais je puis vous certifier que
» votre cerbère sera demain à onze
» heures du matin hors du poste qu'il
» s'est choisi. Heureux de vous prou-
» ver en particulier le dévouement
» que m'inspire votre sexe en gé-
» néral.

» A... C.... ».

Mistress Speckled donna au jeune étranger quelques renseignemens sur Hood.

On se doute bien que Georgia ne

vit aucune de ces lettres, rien au monde n'auroit pu la décider à une démarche aussi légère.

Mistress Speckled, enchantée d'avoir réussi, attendit avec impatience la matinée suivante. Tous ses préparatifs étoient faits et ses arrangemens pris. Eugubio avoit loué une chambre dans le quartier le plus éloigné.

A dix heures le jeune homme se montre à la fenêtre, apperçoit Christina, et lui sourit imperceptiblement. A onze, on frappe à la porte de l'antichambre où se tenoit le gardien de Georgia ; il ouvre. — M. Hood est-il ici, demande une espèce de valet qui se présente ? — C'est moi, que me voulez-vous ? — Je viens de la part de Henry, qui a quelque chose de très-important pour votre sûreté et encore plus pour votre intérêt, à vous communiquer. — Je ne crains rien pour la première, mais je m'occupe beaucoup de l'autre. Que ne vient-il, Henry, il me parlera ici ?

— Il a des raisons, qu'il vous dira; pour ne pas paroître dans cette maison. Au reste, il ne vous tiendra pas plus de cinq minutes, il n'a qu'un mot à vous dire, vous le trouverez au bout de la rue à gauche. — Faites-moi donc le plaisir, camarade, de rester ici à ma place; sur-tout, ne laissez pas sortir une jeune et belle dame qui est là-dedans. Il y en a aussi une vieille; celle-là, vous ne la retiendrez pas; puisse le diable l'emporter bien loin! — Ne vous mettez pas en peine, votre commission sera bien remplie. — A mon retour, je ne serai pas ingrat. — Oh! ce n'est pas l'intérêt qui me guide.

Dès que Hood eut tourné les talons, mistress Speckled, qui avoit fait préparer miss Primrose, en lui annonçant que l'instant de leur esclavage alloit finir, prit la main de la jeune personne, et l'entraîna hors de la chambre. — Hâtez-vous, leur dit l'homme qui remplaçoit Hood, car

il ne tardera pas à revenir. Georgia, humiliée de paroître en aventurière devant un étranger, baissa son voile, et suivit Christina avec une sorte de répugnance. — Sur-tout, prenez à droite, dit encore l'inconnu; à gauche vous ne pourriez manquer de rencontrer Hood. Heureux, mille fois heureux avertissement!

CHAPITRE XLVIII.

M. Nutmeg revint avec le banquier Maloria retrouver son jeune libérateur dans l'appartement de sa femme. — Eh bien! dit-il en entrant, a-t-on mérité la récompense promise? Maria répondit en sautant au cou de son père, et mistress Nutmeg en tendant la main à son mari, qu'il baisa. — Vous viendrez donc avec nous? — Monsieur se refusoit à nos instances, dit la mère de Maria, parce qu'il a des affaires qui l'obligent à se rendre à Livourne; mais il m'a

été facile de lever cette petite difficulté, puisqu'il devient très-indifférent que nous nous embarquions dans ce port ou dans un autre. — Vous connoissez quelqu'un à Livourne, demanda M. Maloria? — Mon Dieu, non, répondit l'officier; il s'agit seulement d'une commission dont je me suis chargé; elle concerne un homme que j'estime infiniment, et je ne voudrois pas qu'il pût penser que j'ai négligé de lui rendre ce léger service. — Pour mon compte, dit Maria, je me réjouis de voir cette belle ville, que j'ai entendu beaucoup vanter.

Le jeune militaire parut fort aimable à toute la famille. Il raconta combien il avoit d'impatience de revoir son père, sa sœur et un intime ami. — Vous n'avez donc plus de mère, demanda Maria d'un air triste? L'officier baissa les yeux sans répondre. — Que je vous plains, reprit Maria en pressant la main de mistress Nutmeg sur son cœur! Les plus grandes

faveurs que la Providence puisse dispenser sur les mortels, sont de bons et tendres parens. — C'est ainsi que je pense, dit encore le jeune homme; et ses yeux s'humectèrent. Ferdinando, voyant que ce sujet de conversation affectoit l'étranger, trouva moyen de le rompre, et il ne fut plus question que de choses absolument indifférentes.

Le départ ayant été fixé depuis quelque temps, tout se trouva prêt le surlendemain. M. Maloria avoit conseillé à M. Nutmeg de faire arrêter les deux misérables agens du scélérat don Félix Guadaira, et la chose étoit d'autant plus facile qu'ils devoient se retrouver au café avant neuf heures, mais Ferdinando n'y voulut pas consentir. — Ces assassins nommeront infailliblement celui qui les emploie, et je déshonorerois les enfans de ma sœur. — Ainsi, un pareil crime restera impuni. — Ce ne sera pas moi qui le révélerai. L'hon-

nête banquier admira, sans l'approuver, le procédé de M. Nutmeg.

Ferdinando et sa famille quittèrent Naples sans regret. Durant presque tout le temps qu'ils l'avoient habité ils s'étoient trouvés malades; d'ailleurs, la présence de don Félix leur en avoit rendu le séjour très-désagréable.

Pendant toute la route, l'officier anglais développa une morale si pure, des sentimens si délicats et une éducation si soignée, qu'il acheva de faire la conquête de toute la famille. Ferdinando lui devoit tant de reconnoissance qu'il ne pouvoit s'empêcher de la lui témoigner. Quoique l'on dût en ignorer le motif, c'étoit pour éviter des chagrins à sa femme et à sa fille qu'il voulut leur faire un mystère de sa terrible aventure. Mistress Nutmeg, voyant combien son mari chérissoit leur nouvelle connoissance, ne cessoit de lui marquer l'intérêt le plus vif. Quant à Maria,

un double penchant la portoit à la bienveillance envers le jeune homme. Ses parens avoient l'air de l'aimer et de l'estimer beaucoup ; en outre, c'étoit le plus beau et le plus aimable cavalier qu'elle eût encore vu. Ses grands yeux noirs, qu'elle surprenoit souvent fixés sur elle, sembloient aussi lui dire tant et de si jolies choses ! comment se défendre de vouloir du bien à celui qui possède tous les moyens de plaire !

L'officier anglais, très occupé de son métier, avoit encore un cœur novice. Le sentiment de l'amour lui avoit été jusqu'alors inconnu ; les charmes et les qualités précieuses de Maria firent disparoître pour jamais son indifférence, et bientôt il l'aima avec toute la vivacité de son âge.

M. Nutmeg avoit appris de son jeune ami qu'il étoit parti d'Angleterre au commencement de la guerre avec son régiment. A la paix il n'avoit pas attendu que son corps s'embar-

quât. Son colonel, de qui il étoit fort aimé, ne s'étoit pas opposé à son prompt départ, mais l'avoit prié en grace d'aller en Italie avant de repasser en Angleterre. — C'étoit pour remplir ses desirs, ajouta le jeune homme, que je me suis rendu à Naples, où j'ai eu le désagrément de ne pas trouver la personne que j'étois chargé de voir; cependant, je bénis mon heureuse étoile qui m'a mis à portée de connoître une famille aussi respectable. C'est encore pour servir mon colonel que je vais à Livourne. Ferdinando tendit la main à l'officier, et serrant la sienne affectueusement: — C'est à moi, jeune homme, à rendre grace à la Providence; sans lui, ma bonne amie, vous.... — Nous sommes convenus, dit le militaire en interrompant M. Nutmeg, de ne parler de cela qu'à notre arrivée en Angleterre. — Vous avez raison, reprit Ferdinando en se couvrant les yeux de son mouchoir. — Un secret pour

moi, mon ami, dit tendrement mistress Nutmeg à son mari? — S'il est question d'un danger passé, qu'importe que ma bien-aimée l'apprenne un peu plus tard? — Un danger pour vous, dit mistress Nutmeg, vous me faites frémir! — Ne mettez pas tant d'importance, madame, à une bagatelle. Monsieur votre mari ne vouloit en ce moment qu'éprouver votre sensibilité. — Il la connoît, monsieur, depuis long-temps, il sait qu'elle est extrême pour tout ce qui a rapport à lui. Monsieur Nutmeg découvrit son visage, sa femme vit le sourire sur ses lèvres. — Je n'insiste pas, lui dit-elle, et j'attendrai, non sans impatience, la confidence de ce mystère.

Enfin, on arriva à Livourne. C'étoit le matin. L'ordre avoit été donné aux postillons de conduire à la meilleure auberge. — J'ai passé dans cette ville il y a trente ans, dit Ferdinando, et suis descendu, je crois, dans la

rue où nous sommes. En disant cela, monsieur Nutmeg et l'officier anglais regardoient par la portière. Deux femmes voilées passoient alors. Une d'elles lève les yeux et s'écrie: — Mon frère, mon cher Humfrey ! — Arrêtez, postillon, dit le jeune homme, puis, se précipitant à bas de la voiture, il vole vers les femmes qui s'éloignoient par les soins de l'une d'elles qui entraînoit sa compagne avec force. L'officier les atteint, et les arrête par leur robe. — Mon frère, s'écrie de nouveau celle qui avoit déjà parlé, sauvez-moi, emmenez-moi ! — Elle est folle, monsieur, ne prenez pas garde à ses paroles. Croyez-moi, continuez votre route ; ma fille ne vous connoît pas, et vous prend pour un autre. — Je ne me trompe pas, dit miss Primrose en arrachant son voile et en se jetant dans les bras d'Humfrey Primrose. (C'étoit effectivement le fils d'Otho que rencontroit Georgia dans sa fuite avec Chris-

tina.) — Quoi! c'est vous, ma chère Georgia, et c'est aussi ma mère? — Non, non, dit la jeune fille, c'est une femme dont je suspecte beaucoup les intentions. Empêchez qu'elle continue à disposer de moi comme elle le fait depuis si long-temps. Humfrey fixa mistress Speckled d'un œil sévère. — J'espère, miss Primrose, dit-elle d'un ton hypocrite, que vous n'avez aucune raison pour vous plaindre de moi? — Votre conduite est telle, que je ne veux plus avoir rien à démêler avec vous. — Ah! Georgia, vous êtes bien injuste! — Nous ne pouvons rester dans la rue, dit Humfrey. — Il y a une auberge à dix pas, dit miss Primrose. — Elle est détestable, dit Christina, il vaut mieux aller plus loin. Pendant ce débat, M. Nutmeg étoit venu joindre son ami, et l'engageoit à amener sa sœur à un fort bel hôtel où sa femme et ses enfans étoient déjà arrivés.

L'on renonce si difficilement à l'exécution d'un projet sur lequel repose ou le bonheur ou la fortune à venir, que, malgré les dangers que pouvoit courir mistress Speckled en retournant à l'auberge, elle ne voulut pas quitter la jeune personne. — Votre ingratitude envers moi, miss Primrose, ne cessoit-elle de répéter, ne peut éteindre l'attachement que je vous ai voué. Mistress Nutmeg et ses enfans attendoient dans la cour l'arrivée de Ferdinando et de son ami. Ils ne faisoient que d'entrer en conduisant les dames, quand Hood parut : surpris de trouver Georgia au milieu de plusieurs étrangers, il s'avança, prit la main de miss Primrose, et voulut l'entraîner. Humfrey le repoussa rudement. — Savez-vous, lui dit Hood, que j'ai répondu sur ma tête de cette jeune personne? — De ma sœur? — Seroit-il vrai? — Oui, oui, dit précipitamment Georgia, ce gentilhomme est mon frère,

et je ne veux d'autre protection que la sienne. — C'est différent, reprit Hood, cependant je n'abandonne pas pour cela ma surveillance; du moins je la garantirai des piéges de la femme qui l'opprime. Christina jeta un regard terrible sur le ci-devant concierge, qui ne s'en inquiéta guère. — Cher monsieur, dit mistress Nutmeg, engagez votre aimable sœur à entrer avec nous, elle partagera mon appartement. Georgia remercia, et accepta avec empressement. Mistress Speckled, audacieuse outre mesure, suivit la compagnie, et se plaça à côté de miss Primrose. — Que je suis heureuse de vous avoir rencontré, mon frère, dit Georgia, avez-vous eu des nouvelles de mon père? Humfrey répondit que, depuis son départ, tout le monde semblait l'avoir oublié. — Parens et amis, personne ne m'a donné signe de vie; mais, chère sœur, vous allez m'apprendre ce qui s'est passé pendant mon ab-

sence, et sur-tout m'instruire des circonstances qui vous ont éloignée de notre famille. Je brûle aussi d'entendre parler d'Ethelbert Lymington. — Laissez-nous un instant jouir du plaisir de voir cette charmante personne, dit M. Nutmeg, vous aurez le temps de causer ensemble après le déjeuner. Songez que nous n'avons encore rien pris ce matin. On apporta du chocolat, du thé et du café. Christina, de l'air du monde le moins inquiet, prit place à table, et mêla son mot à la conversation.

Maria et Georgia se regardoient, non de cet air de curiosité ordinaire aux filles mal élevées, mais d'un œil de bienveillance qui sembloit dire vous me plaisez beaucoup, et je serois charmée de devenir votre amie. Rien de plutôt fait que la connoissance entre de jeunes dames. Une simple question sur la moindre bagatelle devient un prétexte plausible; au bout d'une heure on s'étoit serré

la main, et promis amitié et confiance.

Comme M. et mistress Nutmeg desiroient faire un séjour très-court à Livourne, ils engagèrent Humfrey à s'acquitter, s'il étoit possible dans la soirée, de la commission de son colonel. Il le promit. Cependant il desiroit savoir pourquoi sa sœur se trouvoit à Livourne avec une femme qu'elle ne sembloit pas estimer beaucoup. La manière avec laquelle elle avoit imploré son secours dans la rue, lui annonçoit même qu'elle craignoit de rester avec elle. Après le déjeuner, le jeune Primrose s'étoit rapproché de Georgia, et lui demanda une explication. — Quand nous serons seuls, lui dit-elle, ma mère devant entrer pour beaucoup dans les détails que je veux vous faire, je dois éviter de m'expliquer devant des étrangers. Humfrey n'insista pas, et, après avoir recommandé sa sœur à la protection de M. et mistress Nut-

meg, il sortit pour s'occuper de l'affaire dont il s'étoit chargé.

Il rentra fort tard, et très-affligé de prolonger d'un jour le départ de ses nouveaux amis. Malgré son empressement, rien ne pouvoit se terminer que le lendemain. Ferdinando l'assura que cela leur conviendroit à tous pour se remettre des fatigues du premier voyage et se préparer au second.

Christina espéroit qu'on ne changeroit pas miss Primrose d'appartement, et qu'elles occuperoient ensemble, la nuit suivante, celui où elles logeoient avant l'arrivée des étrangers, mais Georgia demanda à mistress Nutmeg la permission de ne pas se séparer de Maria, ce qui fut accepté sans difficulté. Le mécontentement de mistress Speckled fut visible, mais elle ne se permit aucun murmure. Dans la soirée les jeunes personnes passèrent dans la chambre qui leur étoit destinée, et qui don-

noit dans celle de mistress Nutmeg. Christina, sous un léger prétexte, fut les joindre. Sa présence déplut également à toutes deux, et peut-être auroient-elles fini par le lui témoigner clairement, si mistress Speckled ne se fût retirée d'elle-même.

Le lendemain matin, à l'heure du déjeuner, mistress Nutmeg passa dans la chambre de Maria pour la gronder, ainsi que sa compagne, de leur paresse. Elle n'y trouva personne, mais une seconde porte qu'elle n'avoit pas remarquée la veille étant ouverte, elle crut que les jeunes personnes avoient fait le tour. En rentrant dans le salon elle dit à Humfrey d'aller au-devant de sa sœur et de Maria. Le jeune homme parcourut la maison sans rencontrer celles qu'il cherchoit. Il rentre et raconte l'*insuccès* de sa visite. Mistress Nutmeg pâlit. — Où est Maria, où est ma fille, s'écrie-t-elle d'un air effrayé? Voyez vîte si cette femme dont la figure annonce

la fausseté, est quelque part; je sens un poids affreux qui m'annonce un grand malheur. Dieu puissant! que me faites-vous entrevoir, dit Humfrey en courant vers la porte! Ferdinando pria sa femme de se calmer, et se hâta de suivre son ami.

Christina ne se trouve pas, elle ne s'est même pas couchée; il n'y a plus d'incertitude. La malheureuse a enlevé les deux jeunes filles. La consternation est dans tous les esprits. Mistress Nutmeg pousse des sanglots qui déchireroient les cœurs les plus indifférens. Elle redemande sa fille à tout le monde; les enfans n'ont qu'un cri, c'est pour ravoir leur bonne, leur charmante sœur. M. Nutmeg et Humfrey Primrose se font conduire chez un magistrat de sûreté. Pendant leur absence une servante de la maison entre dans la chambre où mistress Nutmeg se livroit au plus affreux désespoir. Elle se jette aux genoux de cette mère désolée, demande grace,

et raconte que la dame âgée étoit venue la trouver la veille au soir, et lui avoit promis dix ducats si elle vouloit lui donner la clef de la chambre où devoient coucher les jeunes personnes, lui assurant que sa seule intention étoit de leur faire une petite niche. Cette fille aimoit l'argent, mais elle ne se seroit pas prêtée à l'enlévement qui avoit eu lieu, si on le lui eût confié. Ce ne fut qu'avec tout le monde que la servante apprit l'usage infâme que mistress Speckled avoit fait de la clef. — Je vous pardonne, dit mistress Nutmeg à la pauvre fille en pleurs, mais éloignez-vous de moi, votre vue augmente ma douleur.

MM. Nutmeg et Primrose n'étoient pas encore de retour quand une voiture entra dans la cour. Il arrivoit tant d'étrangers dans cette auberge, que les personnes qui y logeoient n'y faisoient aucune attention. Tout-à-coup la porte de mistress Nutmeg

s'ouvre, elle étoit alors presque sans connoissance dans les bras de son fils aîné, et ses trois autres enfans à genoux autour d'elle mêloient leurs larmes aux siennes. — Ma tendre mère, s'écrie Maria en se précipitant sur le sein de mistress Nutmeg, votre pauvre fille vous est rendue. Voilà aussi mon amie, c'est son père qui nous ramène; vous saurez tout avec plus d'ordre; chère maman, séchez vos pleurs, le mal est passé, et moi aussi j'ai bien souffert! L'idée de ne vous plus voir portoit la mort dans mon cœur. Mistress Nutmeg, passant si vîte de la douleur à la joie, fut au moment d'étouffer, heureusement le danger ne dura pas. Georgia et Maria la pressoient dans leurs bras, et la couvroient de baisers. Mistress Nutmeg, tout au plaisir qu'elle éprouvoit, n'avoit pas remarqué trois messieurs qui, debout devant elle, considéroient avec attendrissement une scène aussi touchante. De nouvelles

exclamations fixèrent enfin son attention. — Mon cher fils ! — Mon respectable père ! — Mon tendre ami ! Et Otho Primrose, Ethelbert Lymington et Humfrey, se précipitant dans les bras les uns des autres, se tinrent tous trois embrassés sans pouvoir se séparer. — Oh mon Dieu ! je te remercie de tant de bienfaits, s'écrie enfin Otho en levant au ciel des yeux remplis d'une douce joie ; je retrouve en un jour mes deux enfans, objets également adorés. Je suis le plus heureux des pères.

CHAPITRE XLIX.

Smith avoit rempli avec la plus grande célérité la commission de son oncle. Le plus sûr moyen qu'il imagina pour trouver sir Adolphe Lymington et son fils, fut de s'établir à la porte de la poste. C'étoit-là où Hood devoit adresser ses lettres. Chaque personne qui entroit, Smith lui

demandoit si elle s'appeloit Lymington. Ses enquêtes ne durèrent pas long-temps. A peine avoit-il questionné trois personnes, qu'Ethelbert se présenta. Le jeune homme, ne croyant pas trop payer la bonne nouvelle dont le neveu de Hood étoit porteur, lui donna sa bourse et le conduisit sur-le-champ à son père, qui étoit avec M. Primrose. Le hasard, ou plutôt leurs mutuelles recherches, les avoient réunis; ils s'étoient rencontrés sur les frontières de l'Italie. La joie d'Otho fut proportionnée au chagrin que la perte de sa fille lui avoit causé. En moins d'une heure sir Adolphe Lymington, son fils, M. Primrose et Smith se mirent en route pour Livourne. A une très-légère distance de cette ville ils rencontrèrent une voiture de laquelle il partit un cri. Otho n'avoit pas vu sa fille, mais il étoit sûr d'avoir reconnu sa voix. — C'est Georgia, dit-il, postillon, retournez vos chevaux,

et courez après le carrosse qui vient de passer. Vingt ducats pour boire si vous le rattrapez. Quel stimulant pour des postillons! En dix minutes les fuyards sont atteints. — Arrêtez, camarades, crient aux conducteurs de la première voiture ceux de celle qui arrivoit. — Promettez-leur la même somme qu'à vous, dit Ethelbert à moitié hors de la portière, et haletant de crainte et d'espoir. L'intérêt prévalut encore cette fois. Malgré les ordres réitérés d'un homme et d'une femme, les chevaux qui emportoient miss Primrose s'arrêtèrent. M. Primrose, sir Adolphe, Ethelbert et Smith sautèrent à bas de leur carrosse, et furent droit à l'autre. Mistress Speckled se présenta à la portière un pistolet au poing. — Le premier qui s'approche je lui brûle la cervelle, dit-elle avec l'accent d'une furie. — Scélérate, dit sir Adolphe en frappant fortement sur son bras d'un gros bâton qu'il tenoit

à la main ! L'arme tombe, et Smith ouvre la portière. Un homme essaye encore d'empêcher qu'on enlève Georgia de la voiture, mais, leste comme un oiseau, elle s'élance hors du carrosse. Maria, qui étoit avec elle, la suit ; pendant que le père et la fille se tiennent enlacés, Christina et son complice veulent s'échapper. Smith saisit mistress Speckled, et la force à se rasseoir. L'homme fuit à travers la campagne. — Emmenez les deux jeunes dames, dit le neveu de Hood, je me charge de vous conduire cette infernale créature. Postillon, donnez-moi des courroies que je lui lie les pieds et les mains. Maria et Georgia partirent avec M. Primrose, Lymington et Ethelbert. En moins d'une demi-heure ils arrivèrent à Livourne, et de suite à l'auberge où se passa la scène que j'ai décrite à la fin du précédent chapitre. Je dois au lecteur de l'instruire comment mistress Speckled étoit parvenue à ressaisir sa proie,

et aussi pourquoi elle avoit jugé convenable de donner une compagne à miss Primrose.

Durant la courte apparition qu'elle avoit faite dans la chambre où les deux jeunes personnes devoient coucher, la seconde porte ne lui avoit point échappé, et de suite le projet le plus abominable fomenta dans sa tête. Les parens de Maria étoient riches, ils adoroient leurs enfans, ainsi nul sacrifice ne leur coûteroit à faire pour ravoir leur fille. La malheureuse se berçoit de l'espoir d'obtenir d'énormes rançons pour les deux victimes de sa cupidité; elle eut effectivement peu de peine à obtenir de la servante la clef de la porte qui donnoit dans un corridor. Munie de ce précieux objet, elle courut chez Eugubio, et le mit promptement au fait de l'entreprise qu'elle méditoit. Malgré les belles promesses de Christina, le marchand hésitoit dans la crainte du danger, mais elle lui fit voir qu'il

n'y en avoit aucun. Il ne demandoit pas mieux que de se le persuader. Tout fut convenu, et 15 ducats donnés à madame Eugubio pour arrhes, achevèrent d'applanir les difficultés. Mistress Speckled rentra à l'auberge avec son complice, qui ne fut pas même remarqué dans une maison où les étrangers abondoient.

Vers le milieu de la nuit Christina et Eugubio, munis d'une lanterne sourde, se rendirent à la porte du corridor, ils l'ouvrirent sans bruit, et entrèrent si doucement, que les jeunes personnes ne se réveillèrent pas. Mistress Speckled fit signe au marchand, en montrant Georgia, de s'en emparer. En même temps elle se disposa à enlever Maria, qui étoit plus petite et plus légère. Tous deux lièrent un mouchoir sur la bouche de chaque dormeuse, et de suite les prirent dans leurs bras. Eugubio avoit un manteau dont il enveloppa sa captive. Christina s'étoit munie d'une

mantille fort ample qui couvroit entièrement Maria. Ils gagnèrent la cour sans rencontrer personne. Arrivés à la porte d'entrée, ils ne surent comment s'y prendre pour l'ouvrir, n'ayant aucune main de libre; mais un hasard heureux les favorisa. Un domestique étranger, qui s'étoit enivré avec ceux de l'hôtel, sortit. Eugubio lui dit de laisser la porte ouverte, et enfin les ravisseurs se trouvèrent dans la rue. Ils se rendirent très-vîte au logement qu'Eugubio avoit loué depuis quelques jours. Là on permit aux jeunes filles de respirer. Elles se mirent à pleurer, et firent de vaines prières pour attendrir la perfide Christina. Elles crièrent, mais sans aucun fruit. La maison avoit été choisie par Eugubio dans un lieu infâme où l'on fait peu d'attention au bruit des locataires; ce qui retarda le départ fut la nécessité de se procurer des vêtemens. Enlevées dans leur lit, Georgia et Maria n'avoient

que celui qu'on ne quitte jamais.

Dès le point du jour, mistress Speckled courut acheter deux robes et tout ce qui étoit absolument nécessaire aux jeunes filles. A son retour, elle envoya Eugubio chercher une voiture et des chevaux. Tout cela avoit pris du temps, en sorte qu'on ne partit qu'à dix heures. Avant de faire descendre Maria et son amie, on leur remit un mouchoir sur la bouche, et leur tête fut couverte d'un voile épais. De cette manière, on les conduisit dans la rue où la voiture étoit placée. Comme elles se refusèrent à y monter, on les y porta et l'on se mit en marche. Dès qu'on eut perdu la ville de vue, on leur laissa la respiration libre, en leur faisant des menaces horribles si elles crioient. Cela n'empêcha pas miss Primrose d'élever douloureusement la voix, quand elle apperçut un carrosse qui passoit à côté du leur, et, certes, elle ne soupçonnoit guère

que son gémissement seroit entendu de son père, et la sauveroit ainsi que sa compagne.

CHAPITRE L.

Je n'ai donné qu'une légère esquisse de la scène intéressante que produisit le retour des deux jeunes personnes à l'auberge, ainsi que de la reconnoissance du père, du fils, des amis et des amans. Je laisse aux cœurs sensibles à se former une juste idée du bonheur qui se répandit dans les trois familles. Ethelbert dévoroit des yeux la belle Georgia, qui lui sourioit en rougissant. L'aimable fille, assise entre son père et son frère, tenoit et serroit dans ses mains celles de ces deux êtres chéris. Maria, les bras passés autour du cou de sa mère, versoit dans son sein des larmes de joie. Humfrey, en répondant aux caresses de sa sœur, considéroit avec une sorte d'extase mistress Nutmeg et sa fille.

Sir Adolphe Lymington, appuyé sur le dos d'un fauteuil, jouissoit d'un spectacle aussi attendrissant; une larme que la sensibilité avoit appelée, reposoit sur sa paupière. Enfin, M. Nutmeg, placé près de sa femme, avoit sur ses genoux et recevoit les baisers de ses trois plus jeunes enfans, tandis que son fils aîné pressoit tendrement ses mains sur son cœur.

L'arrivée de Smith, qui amenoit sa prisonnière, fit cesser le charme. Les clameurs de Hood furent entendues dans le salon. M. Nutmeg se présenta avec M. Primrose devant la malheureuse Christina, qu'on avoit apportée dans l'antichambre. Ces deux pères irrités l'accablèrent de reproches. — Il faut la conduire devant le juge de paix, dit Ferdinando; de pareils crimes ne doivent pas rester impunis. — Avant d'en venir là, dit mistress Speckled, j'aurois une confidence à vous faire; renvoyez les

valets ; éloignez, si vous le jugez convenable, les enfans et les deux jeunes personnes, et que le reste de la compagnie m'entende. Ne vous refusez pas à ma demande ; c'est votre intérêt à tous, et non le mien, qui me guide en ce moment. Dès que les desirs de la malheureuse furent exécutés, elle adressa la parole à M. Nutmeg. — Regardez-moi attentivement, lui dit-elle, et tâchez de vous rappeler mes traits.... Je suis donc horriblement changée..... Allons, sir Adolphe, mettez votre nouvel ami sur la voie. Lymington rougit, et ne parla pas. Elle reprit : — Il faut donc que je me nomme. Avez-vous entièrement oublié Christina, la compagne de votre jeunesse ? — Quoi ! s'écria M. Nutmeg, vous seriez Christina Bénédetto ? — C'est moi-même. La joie que l'on ressent à revoir une ancienne connoissance qui nous a été chère, ne se manifeste pas sur votre visage ? Je sais que vous ne m'aimâtes

jamais; je fus, même avant que de naître, une infortunée créature proscrite par le sort. Il me reste un secret à vous divulguer, Ferdinando; dès que vous en serez instruit, vous pourrez me faire conduire chez un juge de paix, en prison, ou au supplice : vous êtes mon frère. — Son frère, dirent toutes les personnes présentes! — Moi ! votre frère. — Votre père fut aussi le mien, et Alix de Belgrado votre tante fut celle de qui je reçus le jour. — Seroit-il possible, dit Ferdinando d'un air consterné? — C'est la pure vérité, et si M. Nutmeg vit encore, il vous le confirmera. Je n'ai pas fini, M. Primrose, je vous dois quelques détails relatifs à Wilhelmina; vous êtes ici avec vos amis, je puis parler. Alors mistress Speckled raconta comment et pourquoi mitress Primrose avoit disparu avec sa fille. La conduite atroce de cette mère barbare indigna tout le monde. Le pauvre Otho souffroit les tourmens d'un

damné, en songeant à la méchanceté de sa femme et aux maux dont elle avoit accablé la douce Georgia. Christina, qui avoit repris un instant haleine, se tourna vers Humfrey. — Cessez de vous étonner, jeune homme, du silence de vos parens et de vos amis; pendant votre séjour en Amérique, n'avez-vous pas eu à votre service un domestique qui arrivoit d'Angleterre? Humfrey répondit qu'effectivement un homme s'offrit à lui pour être son valet-de-chambre, qu'il le prit, et même qu'il n'avoit pas voulu l'accompagner à son retour.—C'étoit un agent secret de mylord Yolk et de mistress Primrose, qui ne fit le voyage que pour pouvoir intercepter toutes les lettres que vous écririez en Europe, ainsi que celles qui vous seroient adressées du même lieu. — A quel but, demanda Otho? — Vous ne devinez pas, M. Primrose, c'est pourtant chose facile; il falloit vous éloigner

de votre fille, et si vous eussiez eu des nouvelles d'Humfrey, les fausses lettres que vous avez reçues de Monmouth n'auroient eu aucun succès. — Les lettres étoient fausses, dit Otho d'un air étonné? cependant j'ai vu un cercueil. — Puisque voilà votre fils, vous êtes aujourd'hui bien convaincu qu'il n'est pas mort. — Sans doute, et j'en rends grace au ciel; mais l'hôte de Golden-Star? — Etoit gagné par les largesses de Wilhelmina. Mistress Nutmeg, qui ne pouvoit comprendre tant de barbarie dans une mère, fit un mouvement d'effroi. — Ne craignez pas, madame, reprit Christina, de trouver souvent de pareilles marâtres. Dix siècles offrent à peine un modèle qui puisse être comparé à mistress Primrose. Cette grande vérité arracha un gémissement de la poitrine d'Otho. Mistress Speckled tourna la tête du côté de Lymington. — Pensez vous, sir Adolphe, lui dit-elle en sou-

riant, que je doive borner là mes aveux? n'ai-je rien à dire qui vous concerne? Le pauvre baronet soupira, et se couvrit le visage de ses mains. — Plus qu'un mot, il aura rapport à milady Lymington; et elle raconta seulement la visite qu'elle lui avoit faite, ainsi que la conduite délicate et généreuse de cette dame. — L'éloge d'une femme, poursuivit-elle, ne peut être suspect dans ma bouche; eh bien! j'avouerai ici, et c'est un hommage que je dois à la vérité, que milady Lymington est un exemple de vertu, de bonté et de douceur. Georgia méritoit de l'avoir pour mère. Vous pouvez réunir ces deux êtres faits pour s'entendre; mariez Ethelbert avec miss Primrose, ils s'aiment; le spectacle de leur bonheur fera celui de leurs parens: à présent, j'attends ce que vous déciderez sur mon sort. Il seroit curieux de voir un frère publier l'infamie de sa sœur. — Retirez-vous, madame, dit M. Nut-

meg. Le degré de parenté que vous assurez qui existe entre nous, et dont je doute, seroit inutile ici pour arrêter mes poursuites; il suffit que vous ayez été élevée par mon père et ma mère pour me disposer à la clémence; demain, vous saurez le parti que j'aurai pris relativement à vous; d'ici là, retournez dans l'appartement que vous occupiez précédemment; je donnerai des ordres pour que vous y soyez servie. — Demain donc vous me ferez part de vos ordres, dit Christina en souriant amèrement; peut-être vos projets ne sont-ils pas les miens; et elle se retira en saluant toute la compagnie de l'air du monde le plus calme.

Dès qu'elle fut partie, mistress Nutmeg engagea M. Primrose à oublier tout ce que cette femme atroce avoit dit contre la sienne. — Sûrement elle a exagéré, peut-être aussi calomnié. Attendez, pour juger mistress Primrose, que vous l'ayez en-

tendue. — Je ne suis pas assez heureux, madame, pour douter. — En ce cas, vous êtes bien à plaindre.

Le long et terrible discours de mistress Speckled avoit répandu un voile de tristesse sur tous les visages. Pour égayer la scène, mistress Nutmeg fut chercher Georgia et Maria. Leur présence fit des merveilles. La joie, qui ne s'étoit qu'éloignée, reparut avec tous ses charmes, et le reste de la journée s'écoula très-rapidement.

M. et mistress Nutmeg avoient décidé que l'on feroit embarquer Christina, et qu'arrivée à Madras, on lui procureroit une existence aisée, sous la seule condition qu'elle y finiroit ses jours. Ce projet prouvoit la bienveillance du couple honnête et généreux; mais leur bonté n'eut aucun effet. Le matin du jour suivant, on trouva mistress Speckled pendue dans sa chambre. Un billet qu'elle avoit laissé sur sa table, contenoit ce peu

de mots : « Je fixe moi-même mon » sort. Adieu ».

On se doute bien que MM. Nutmeg et Primrose, ainsi que sir Adolphe, ne négligèrent pas de communiquer les heureuses nouvelles à leurs amis. Le premier envoya à Lilly-Flowers-Place un valet-de-chambre, qui devoit non-seulement rendre compte à son père de tout ce qui avoit eu lieu depuis leur séparation à Naples, mais aussi le prévenir qu'il espéroit décider les familles Primrose et Lymington à venir passer quelques semaines avec eux. Otho écrivit à son beau-père, et adressa sa lettre à Portsmouth, où il pensoit qu'étoit encore M. Northward, et Lymington se hâta de tranquilliser son épouse sur son compte et celui d'Ethelbert. Le lecteur voudra bien suivre les dépêches, afin de juger de l'effet qu'elles produisirent sur les différens esprits.

CHAPITRE LI.

Il étoit temps que milady Lymington vît cesser ses poignantes inquiétudes. Le silence des deux êtres qui possédoient toutes ses affections la rendoit si malheureuse, qu'elle redoutoit de succomber à la douleur et au chagrin, sans avoir pressé encore une fois contre son sein son bien-aimé Adolphe et son cher Ethelbert. L'effet que produit une grande joie est presqu'aussi dangereux que celui que causent de violentes peines; milady Lymington, en reconnoissant l'écriture de son mari sur l'adresse d'une lettre qui lui fut remise, sentit son cœur battre avec force, puis, après l'avoir lue, elle éprouva une difficulté à respirer. Ils se portent bien, et Ethelbert sera heureux; je n'ai plus rien à craindre, plus rien à desirer, dit-elle en portant le papier à ses lèvres; et des larmes bien

douces sillonnèrent ses joues. Bonne et respectable femme ! le ciel devoit une récompense à tes vertus. S'il t'eût laissé un choix à faire, qu'aurois-tu demandé ? Le bonheur de ceux qui te sont chers ; ainsi te voilà au comble de la félicité.

On remit à M. Bombast, à l'auberge de Portsmouth, où il étoit allé prendre la place de M. Northward, la lettre d'Otho. Il partit sur-le-champ pour Lilly-Flowers-Place. Le beau-père de M. Primrose apprit avec un plaisir bien vif que les démarches de son gendre n'avoient pas été infructueuses. Persuadé que son ami seroit charmé de savoir que Georgia étoit retrouvée et que son petit-fils n'étoit pas mort, il se disposoit à passer chez lui, tenant sa lettre à la main. En quittant son appartement, il vit M. Nutmeg qui montoit précipitamment l'escalier, suivi d'un inconnu. — Réjouissez-vous, mon vieil ami, dit ce dernier en tendant la main à

M. Northward, Georgia est avec mes enfans. — Et Humfrey aussi ? — Vous savez donc..... — Otho m'écrit. —Une lettre ne peut tout dire. Voilà le valet-de-chambre de Ferdinando qui a été témoin oculaire; il va nous détailler toutes les circonstances, j'ai voulu les entendre avec vous.

Quand le narrateur en fut à l'aveu que mistress Speckled avoit fait de sa naissance, le vieux Nutmeg s'écria : — Elle a raison; hélas ! oui, je suis son père; puis, se tournant vers son ami: — Vous vous souvenez, Northward, de ce fatal rendez-vous assigné dans un jardin, je ne fus coupable que d'une lègere absence de raison ; malheureuse enfant d'une mère sans principes, tu as hérité sans altération des mœurs dissolues et de la méchanceté d'Alix ! Avec quelle ingratitude tu abandonnas ceux qui t'avoient donné un asyle et qui vouloient te faire un sort heureux pour tout le temps de ta vie ! La fin terrible

de la misérable Christina arracha une larme des yeux de M. Nutmeg. — Puisse, dit-il, le Dieu que j'adore te pardonner comme je le fais !

Ce premier moment de chagrin étoit dû à la nature; mais il se dissipa à l'aspect de la félicité dont il alloit jouir au milieu de sa famille. — Ma charmante Maria a fait la conquête du jeune Humfrey; ils deviendront époux, et les liens de l'amitié qui nous unissent, mon cher Northward, se resserreront encore par ceux bien doux d'une alliance entre nos petits-enfans. M. Northward embrassa tendrement son ami, et tous deux se rendirent dans l'appartement de mistress Primrose. Ce fut son père qui se chargea de l'informer de toutes les nouvelles qui devoient lui percer le cœur. Elle écouta paisiblement le récit détaillé des événemens qui s'étoient rapidement succédés. Quand M. Northward eut cessé de parler, elle dit à M. Nutmeg, sans changer

de contenance : — Ainsi, monsieur, vous attendez bientôt tous ces gens-là ? — Incessamment, madame. Mon fils me marque, et son valet-de-chambre m'a confirmé, qu'ils comptoient partir trois jours après la date de sa lettre. — Sans doute, ils arriveront après-demain ? — Peut-être demain. — Demain, dites-vous ? — Je dis, peut-être. Wilhelmina voulut détourner le sujet de la conversation ; mais M. Northward crut devoir chercher à appeler le repentir dans son cœur. Il voulut lui retracer les suites funestes qu'avoit eue l'inhumanité de sa conduite envers ses enfans. — Laissons cela pour aujourd'hui, je vous prie, mon père, nous en parlerons demain. Je souhaite beaucoup d'être seule pour me recueillir. La scène qui va s'ouvrir pour moi doit me trouver dans de nouvelles dispositions. Les deux vieillards accédèrent à ses desirs, et se retirèrent.

Pendant les deux jours qui s'écou-

lèrent jusqu'à celui de l'arrivée des trois familles, Wilhelmina eut un air extrêmement sérieux, souvent même pensif.

Il étoit quatre heures après-midi, quand on entendit le bruit des voitures et celui du fouet des postillons. Mistress Primrose pâlit, passa dans sa chambre et dit à son père : — Je reviendrai dans un instant. Lorsqu'elle reparut tout le monde étoit rassemblé. Georgia et Humfrey se jetèrent à ses genoux ; elle détourna la tête, et sa figure devint violette ; cependant, elle se plaça dans un fauteuil, et fixa d'un œil farouche son fils et sa fille. Après les avoir considérés durant une minute, elle tendit les bras à Georgia, et l'attira fortement sur sa poitrine. La jeune personne, voyant dans ce mouvement un élan de l'amour maternel, se précipita sur le sein de sa mère en s'écriant avec l'accent de la joie : — J'ai retrouvé son cœur ! A peine ces

mots touchans sont sortis de ses lèvres, que la main de Wilhelmina la repousse. — Perfide, dit-elle, tu m'embrasses en m'assassinant, et, déchirant les vêtemens qui couvrent son sein, elle montre aux regards épouvantés de tous un stylet qui tenoit encore au-dessous de son sein gauche. Elle a la force de l'arracher de la blessure, dont le sang s'échappe aussi-tôt et inonde à l'instant Georgia et Humfrey, qui étoient restés anéantis aux pieds de leur mère. On s'empresse pour secourir cette abominable femme. — Eloignez-vous, dit-elle d'une voix sépulcrale, laissez-moi mourir en paix. J'ai voulu que celle dont la naissance causa mes souffrances durant ma vie, devînt l'instrument de ma mort; l'enfant que j'ai toujours détesté a tranché le fil de mes jours. Des convulsions roidirent les membres de Wilhelmina, qui expira avant qu'on pût approcher d'elle.

Conclusion.

Il est, je pense, inutile de dire que mistress Primrose avoit disposé un stylet de façon que le poids du corps de sa fille, en la pressant sur son sein, dût infailliblement l'y faire entrer.

Georgia eut beaucoup de peine à se consoler de l'horrible catastrophe qui avoit terminé les jours de sa mère, mais comme le temps est un remède efficace pour les plus grands maux, ceux de miss Primrose cédèrent enfin à son influence. La tendresse de son père, l'amour d'Ethelbert et l'amitié de tous ceux de qui elle étoit entourée, firent luire pour elle les beaux jours du bonheur. Elle épousa celui qu'elle avoit aimé dès l'enfance, et fut heureuse. L'hymen unit le même jour Humfrey Primrose à Maria Nutmeg. Leur mutuelle félicité égala celle dont jouissoient leurs parens et leurs amis.

Mistress Northward, en enfance depuis plusieurs années, mourut sans que personne soupirât de tristesse en la voyant descendre au tombeau.

Milady Lymington vécut très-âgée, et conserva la tendresse de sir Adolphe jusqu'à la mort de ce dernier, qui ne précéda celle de son épouse que de peu de mois.

Mylord Yolk, s'étant très échauffé dans la course qu'il fit en se sauvant à pied de Lilly-Flowers-Place, gagna une fluxion de poitrine, et en mourut. Il n'y eut que ses créanciers qui le regrettèrent.

Hood et son neveu Smith, qui n'avoient été fripons que par circonstances, redevinrent honnêtes gens, et restèrent au service, l'un de sir Adolphe Lymington, l'autre d'Ethelbert.

Le scélérat Eugubio, en fuyant, se laissa tomber dans une carrière, où il perdit la vie. Diana, on doit se le rappeler, voyoit en pitié les maux

de Georgia, et désapprouvoit beaucoup la dureté de sa mère. Diana eut le bonheur d'appartenir à la jeune mistress Lymington, qui n'eut jamais qu'à se louer de son service. Henry, dénué de ressources, fit le dangereux métier de braconnier, et fut tué par un garde-chasse. Le valet-de-chambre que mylord Yolk avoit envoyé en Amérique, s'embarqua après le départ d'Humfrey Primrose. Une vague qui traversoit le pont l'entraîna dans la mer, d'où aucun matelot ne voulut le retirer, parce qu'il s'étoit fait abhorrer. Il périt en faisant de vains efforts pour se raccrocher au vaisseau.

Don Félix Guadaira mourut de chagrin de ce que ses trois enfans se marièrent sans le consulter, et qu'ils firent non des mariages riches, mais des mariages d'inclination. Il vivoit encore quand son fils vint l'accabler de reproches. On venoit de lui apprendre qu'il étoit déshérité ; il eut

la barbarie de prédire à son père, au moment qu'il expiroit, qu'il seroit éternellement damné. Terrible menace pour un Espagnol ! Au reste, la Providence le vengea en rendant le jeune homme extrêmement malheureux dans son ménage. Ses deux sœurs n'eurent pas davantage à se féliciter du choix qu'elles avoient fait.

Dunstan Primrose, devenu veuf, eut le bonheur de marier ses deux filles avantageusement. Il ne voulut jamais quitter Green-House, telles instances que lui fît Otho. Il mourut dans un âge avancé, et emporta les regrets de tous ceux qui l'avoient connu.

FIN.

Ouvrages du même Auteur.

Milady Lyndsey, ou l'Epouse pacifique, 2 vol.

Clarence Weldone, ou le Pouvoir de la Vertu, 2 vol.

Anna Rose-Tree, histoire anglaise, 2 vol.

Eugénie Bedford, ou le Mariage cru impossible, 2 vol.

Richard Bodley, ou la Prévoyance malheureuse, 2 vol.

Tout est possible à l'Amitié, ou Histoire de mylord Love-Rose et de Sophie Mostain, 2 vol.

Lettres de mylord Walton à sir Hugh Battle son ami, 2 vol.

Les Trois Sœurs, ou la Folie guérie par l'Amour, 4 vol.

Les Trois Frères, ou Lydia Churchill, 2 vol.

Théobald Leymour, ou la Maison murée, 3 vol.

Miralba, chef de brigands, 2 vol.

Le Temps Passé, ou les Malheurs de mademoiselle de Mc***, émigrée, 2 vol.

Plus Vrai que Vraisemblable, ou le Château de Misseri, 3 vol.

Peut-on s'en douter ? histoire véritable de deux familles de Norwich, 2 vol.

Les Deux Borgnes, ou Justina Dunbar, 3 vol.

P. 4° 3072

VA 1 152 3889